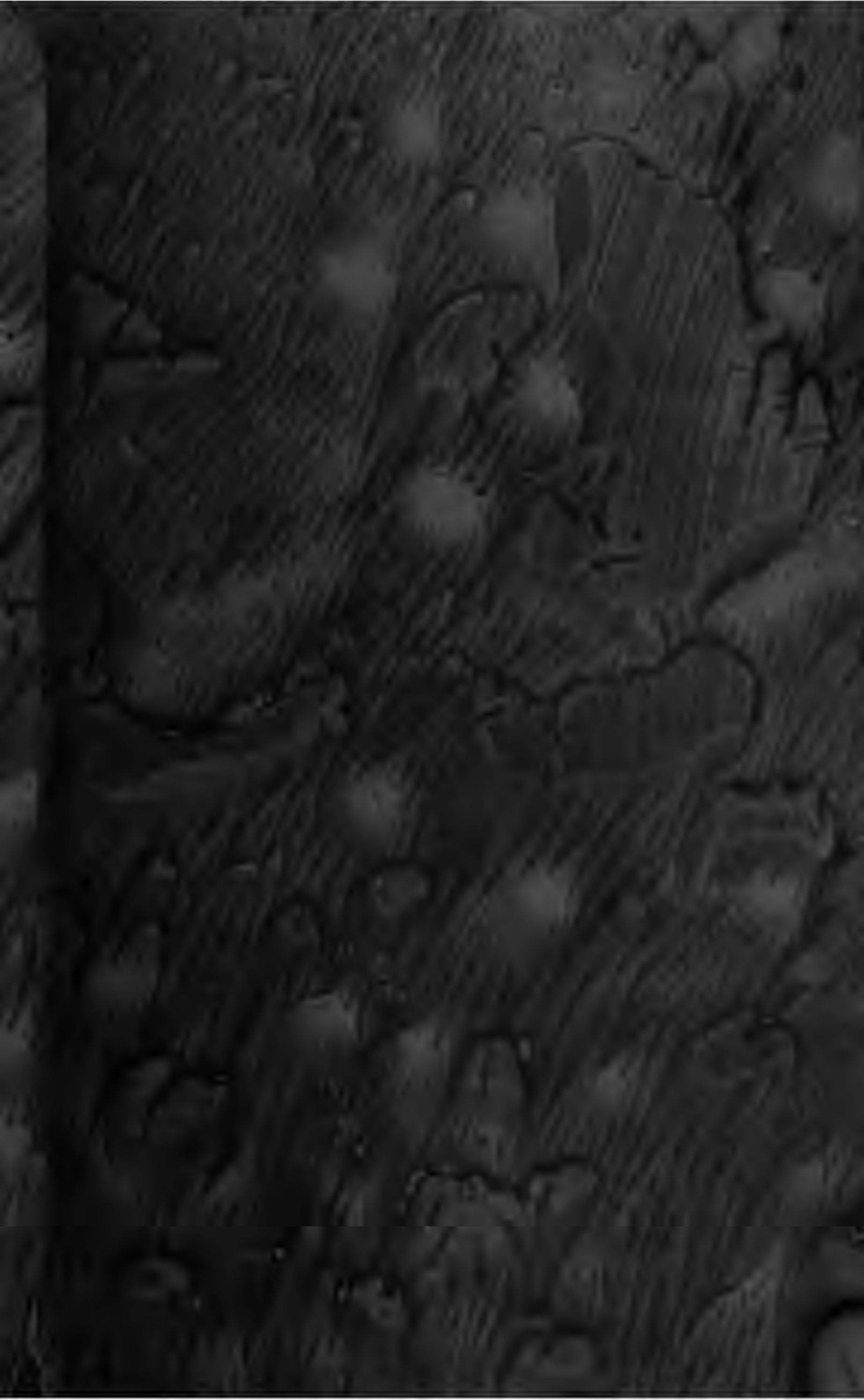




Jn.° Hillary Hebblethwaite

Naumbury on the Saal.

Saxony.

30th. March

1822

~~Jo. Aug. Kattenbeil,~~

~~H. 1788.~~

OEUVRES
DE
NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX.

AVEC DES
ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES
DONNÉS PAR LUI-MÊME,
ET LA VIE DE L'AUTEUR PAR MR. DES MAIZEAUX.

NOUVELLE ÉDITION
ORNÉE DE FIGURES ET VIGNETTES.

TOME SECOND.



AVEC PRIVILEGES.

à *DRESDE, MDCCLXVII.*
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER, LIBRAIRE DE LA COUR.
Imprimé chez C. S. WALTHER, Imprimeur de la Cour.

TABLE DES PIECES

contenues dans le Tome II.

*On a marqué d'une * les Pièces qui ne sont point dans l'Édition de Geneve.*

L'ART POËTIQUE.

LE LUTRIN, POËME HÉROI-COMIQUE.

ODES, ÉPIGRAMMES ET AUTRES POËSIES.

ÉPIGRAMMES.

POËSIES LATINES.

TABLE DES PIECES.

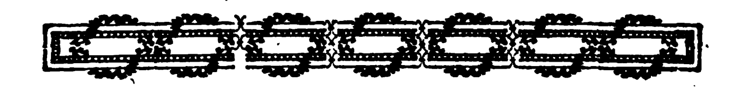
POËSIES QUI ONT DONNÉ OCCASION A UN OUVRAGE DE L'AUTEUR, OU AUXQUELLES IL A EU PART.

OUVRAGES FAITS A L'OCCASION DE CEUX DE L'AUTEUR.



L'ART

L'ART POËTIQUE.



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR DES REMARQUES, SUR
L'ART POËTIQUE.

C'est à Mr. Despreaux principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui se font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce sont ses premières productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par sa Critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vûe il forma le dessein de composer un Art Poëtique.

Le célèbre Mr. PATRU, *à qui il communiqua son dessein, ne crut pas, qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit, qu'on pouvoit bien expliquer les règles générales de la Poësie, à l'exemple*

d'Horace, mais pour les règles particulières, ce détail ne lui paroiſſoit pas propre à être mis en vers François, & il eut aſſez mauvaiſe opinion de notre Poëſie, pour la croire incapable de ſe ſoûtenir dans des matières auſſi ſeches que le ſont de ſimples préceptes.

Néanmoins, les difficultés que ce judicieux Critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre jeune Poëte[1]*, ne ſervirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de ſon entrepriſe. Il commença dès lors à travailler à ſon Art Poëtique, & quelque tems après il en alla réciter le commencement à ſon Ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matière, changea de ſentiment, & l'exhorta bien ſérieuſement à continuer.*

Ce fut en ce même tems qu'il mit la dernière main à ſon Poëme du Lutrin, qui étoit déja bien avancé: de ſorte que ces deux Ouvrages furent en état de paroître en 1674. [2] *avec les quatre premières Épîtres.*

1. Il n'avoit que 33. ans. C'étoit en 1669.

2. Il ne publia alors que les quatre premiers Chants du Lutrin.

L'Art Poëtique paſſe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choſes principalement le rendent conſidérable : la difficulté de l'entrepriſe, la beauté des vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange, que ſa modeſtie lui faiſoit rejetter : c'eſt qu'il y a plus d'ordre dans ſa Poëtique que dans celle d'Horace[3]*, & qu'il eſt entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des règles de la Poëſie.*

Ses Ennemis l'accuſèrent pourtant de n'avoir fait que traduire la Poëtique d'Horace ; mais il ſe contenta de leur répondre, [4]*qu'il les remercioit de cette accuſation :* Car puisque dans mon Ouvrage, *dit-il,* qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou de ſoixante imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne

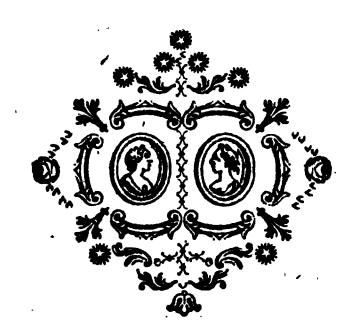
3. Voïez SCALIGER dans ſa Poëtique L. VI. Le P. RAPIN, Réfl. ſur la Poëtique, part I. ch. XVII. & M. DACIER, Remarq. 1. ſur l'Art Poët. d'Horace, & dans la Note ſur le vers 281. &c.

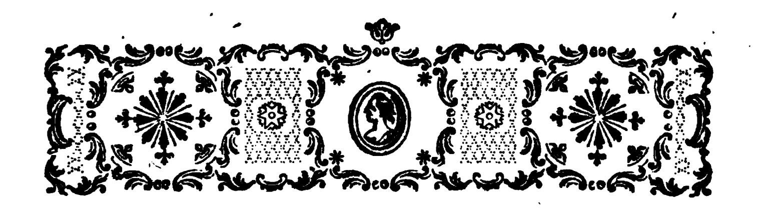
4. Dans la Préface de l'édition de 1675.

après cela, qu'ils oſent combattre les règles que j'y débite.

Dans le premier Chant de ce Poëme, l'Auteur donne des règles générales pour la Poëſie : mais ces règles n'appartiennent point ſi proprement à cet Art, qu'elles ne puiſſent auſſi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digreſſion renferme l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe depuis VILLON *jusqu'à* MALHERBE.

Dans le ſecond Chant, & dans le troiſième, il donne le caractère des divers genres de Poëſies en particulier. Enfin le quatrième Chant contient la ſuite des inſtructions néceſſaires à tous les Poëtes.





L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si son Astre en naissant ne l'a formé Poëte,

VERS I. *C'est en vain qu'au Parnasse* &c.) On ne peut être Poëte sans génie. LA MÉNARDIÈRE avoit fait une Tragédie, intitulée *Alinde*, qu'il cite souvent dans sa *Poëtique*. Cette Tragédie, composée suivant toute la rigueur des règles, eut pourtant le malheur de n'être point goûtée du Public. Quelqu'un se servit un jour de cet exemple pour prouver à Mr. Despreaux, que les règles étoient inutiles pour bien composer; puisque Mr. de la Ménardière, qui les avoit suivies fort exactement, n'avoit pourtant pas réussi dans sa Tragédie. Mais Mr. Despreaux répondit, qu'il ne s'étonnoit pas du peu de succès de cette Pièce, parce que l'Auteur avoit manqué à la première & la plus essentielle des règles, qui est d'avoir le génie de la Poësie: Mr. Despreaux plein de cette maxime, en fit dans son Art Poëtique le Fondement de toutes ses règles.

L'Abbé d'AUBIGNAC, Auteur de *la Pratique du Théatre*, composa aussi une Tragédie * selon toutes les loix qu'il avoit données. Elle eut le même sort que celle de la Ménardière; & comme il se vantoit par-tout d'être le seul de nos Auteurs, qui eût bien suivi les préceptes d'Aristote: *Je sai bon gré à Mr. d'Aubignac*, dit Mr. le Prince, *d'avoir si bien suivi les règles d'Ari-*

* *Zénobie, Tragédie en Prose.*

Dans ſon génie étroit il eſt toûjours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
  O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du bel Eſprit la carrière épineuſe,
N'allez pas ſur des Vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
  La Nature fertile en Eſprits excellens,
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Épigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flatte, & qui s'aime,
Méconnoit ſon Génie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi, Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,

ſtote; mais je ne pardonne point aux règles d'Ariſtote d'avoir fait faire une ſi méchante Tragédie à Mr. d'Aubignac.

§. Notre Commentateur n'a pas coûtume de nommer les Auteurs, qui lui ont fourni les particularités qu'il rapporte. On a crû devoir en avertir le Lecteur une fois pour toutes, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que ce ne ſont que des ouï-dire, debités ſans autorité. Le bon mot de Mr. le Prince eſt tiré d'une Pièce de Mr. de St. Evremond, intitulée, *de la Tragédie ancienne & moderne*, Tom. III. p. 170. de ſes Oeuvres, Ed. d'Amſt. 1726. Du Monteil.

Imit. Vers 6. *Pour lui Phébus eſt ſourd*, &c. Hor. *de Art. poët.* v. 385.

Tu nihil invitâ dices, facieſve Minervâ.

Imit. Vers 12. *Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.*) Horace, Art poëtique, v. 38.

Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis, æquam
Viribus, & verſate diu, quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri.

S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du Peuple Hébreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toûjours le Bon Sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La Rime est une esclave, & ne doit qu'obéïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'esprit à la trouver aisément s'habituë.
Au joug de la Raison sans peine elle fléchit;
Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper, le Sens court après elle.
Aimez donc la Raison. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La plûpart emportés d'une fougue insensée,
Toûjours loin du droit sens vont chercher leur pensée.

VERS 17. *Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits.*) Les Odes de MALHERBE.

VERS 18. *Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.*) Les Bergeries de RACAN.

VERS 21. *Ainsi, Tel autrefois.*) SAINT AMANT, Auteur du *Moïse sauvé*. Voyez le vers 97. de la Sat. I. le 93. de la Satire IX. & le 261. du troisième Chant de l'Art poëtique.

Même vers —— *Qu'on vit avec Faret.*) NICOLAS FARET, de l'Académie Françoise, étoit ami particulier de Saint Amant, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché, quoi qu'il fût assés règlé dans ses moeurs. Mais la commodité de son nom qui rimoit à *Cabaret*, étoit en partie cause de ce *bruit* que Saint Amant lui avoit donné. Ce sont les termes de Mr. Pélisson, dans son *Histoire de l'Académie Françoise* part. V.

IMIT. Vers 22. *Charbonner de ses vers les murs d'un Cabaret.*) Martial, L. XII. Epigr. LXII.

Nigri fornicis ebrium Poëtam,
Qui carbone rudi, putrique cretâ
Scribit carmina.

Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.
Évitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon Sens: mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noye.
La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voye.
Un Auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face.
Il me promène après de terrasse en terrasse:
Ici s'offre un perron; là regne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or:
Il compte des plafonds, les ronds & les ovales.
Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin;

VERS 51. *S'il rencontre un Palais* &c.) SCUDERI, L. III. de son *Alaric*, employe seize grandes pages de trente vers chacune, à la description d'un Palais: commençant par la façade, & finissant par le jardin.

VERS 56. *Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.* Ce vers, à côté duquel on a mis dans toutes les éditions *Vers de Scuderi*, se lit ainsi dans l'*Alaric*:

Ce ne sont que Festons, ce ne sont que couronnes.

Notre Auteur a changé ce dernier mot, pour faire mieux sentir l'abondance stérile de ces faiseurs de longues descriptions, qui s'amusent à décrire jusqu'aux plus petites circonstances: car l'*Astragale* est une petite moulure ronde qui entoure le haut du fust d'une Colonne.

IMIT. Vers 62. *L'esprit rassasié le rejette à l'instant.*) Horace, Art poëtique, v. 335.

Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Et je me sauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance stérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant :
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne sût jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé ; mais sa Muse est trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.
Voulez-vous du Public mériter les amours ?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un stile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.

IMIT. Vers 64. *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire,*) Horace, Art poëtique, v. 31.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

IMIT. Vers 66. *J'évite d'être long & je deviens obscur.*) Horace, Art poëtique, v. 25.

—— —— *Brevis esse laboro,*
Obscurus fio : sectantem levia, nervi
Deficiunt animique ; professus grandia, turget.
Serpit humi tutus nimiùm, timidusque procellæ.

Le même, v. 230.

Aut dum vitat humum, nubes & inania captat.

VERS 74. *Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.* Quelques uns ont cru, que ce vers exprimoit le sens de celui-ci d'Horace :

—— —— —— *Et Citharœdus*
Ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem.

Art poët. v. 355.

Mais Mr. Despreaux croyoit, avec la plûpart des Interprêtes, qu'Horace a voulu dire, *qu'un joueur d'in-*

Heureux, qui dans ses vers, sait, d'une voix légere,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévere !
Son livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoique vous écriviez, évitez la bassesse :
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du Bon Sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales.

strument qui se trompe toûjours sur la même corde, en la touchant mal, se fait moquer de lui. Cependant le sentiment contraire a aussi d'illustres Partisans, qui l'entendent d'un Joueur de Luth, lequel *toucheroit toûjours la même corde.* BOND, dans ses Commentaires. Le P. RAPIN, *Réfl. sur la Poëtique.* Part. I. ch. 46. Le P. LUCAS dans son Poëme, *Actio Oratoris,* L. II. & quelques autres.

IMIT. Vers 75. *Heureux, qui dans ses vers* &c.) Horace, Art poëtique, v. 343.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hic meret æra liber Sosiis : hic & mare transit, &c.

CHANG. Vers 81. *Au mépris du Bon Sens.*) Il y avoit, *Sous l'appui de Scarron.*

Ibid. *Au mépris du Bon Sens, le Burlesque* &c.) Le stile Burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siècle jusques vers l'an 1660. qu'il tomba.

VERS 85. *La licence à rimer alors n'eut plus de frein.*) Elle alla si loin, que l'on s'avisa de mettre la Passion de JESUS CHRIST en vers Burlesques *. C'étoit un Ouvrage fort different des anciennes Comédies de la Passion.

VERS 86. *Apollon travesti.*) Allusion au *Virgile travesti* de SCARRON. Avant lui, BATTISTA LALLI, Poëte Italien, avoit fait une *Enéide travestie.*

Ibid. —— *Devint un Tabarin.*) Bouffon très-grossier, valet de Mondor. Ce MONDOR étoit un Charlatan, ou Vendeur de baume, qui établissoit son théatre dans la Place Dauphine, vers le commencement du XVII. siècle. Il rouloit aussi dans les autres villes du Roïaume, avec TABARIN, le Bouffon de sa Troupe. Les plaisanteries de *Tabarin* ont été imprimées plusieurs fois à Paris & à Lyon, avec privilège, sous le titre de *Recueil des Questions & Fantaisies Tabariniques.* Elles ne roulent que sur des matières d'une grossiereté insupportable, & qui ne peuvent plaire qu'à la canaille.

* Pelisson, *Histoire de l'Académie.*

Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce stile enfin la Cour désabusée,
Dédaigna de ce vers l'extravagance aisée;

VERS 90. *Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.*) CHARLES COYPEAU, Sieur de DASSOUCI, Poëte fort méprisable, a mis en vers Burlesques le *Ravissement de Proserpine*, de CLAUDIEN; & une partie des Metamorphoses d'OVIDE sous le titre d'*Ovide en belle humeur.* Dassouci fut très-sensible à l'injure contenuë dans ce vers: *Et jusqu'à Dassouci, tout trouva*, &c. Voici de quelle manière il s'en plaignit dans un Ouvrage où il a décrit ses Avantures *: »Ah! cher »Lecteur, si tu savois comme ce, »*tout trouva*, me tient au cœur, tu »plaindrois ma destinée. J'en suis »inconsolable, & je ne puis re»venir de ma pâmoison, principa»lement quand je pense, qu'au pré»judice de mes titres, dans ce vers »qui me tient lieu d'un Arrêt de la »Cour du Parlement je me voy »descheu de tous mes honneurs; & »que ce Charles Dassoucy, d'Em»pereur du Burlesque qu'il étoit, »premier de ce nom, n'est au»jourd'hui, si on le veut croire, que »le dernier reptile du Parnasse, & »le marmiton des Muses. Que »faire, Lecteur, en cette extrêmité »après l'excommunication qu'il a »jettée sur ce pauvre Burlesque si »disgracié; Qui daignera le lire, »ni seulement le regarder dans le »monde sur peine de sa male»diction? « Dassouci trouve néanmoins sa consolation dans la réflexion suivante. *Voilà, cher Lecteur, ce que l'on gagne à faire de bons vers burlesques..... Mais quoi, il n'est pas nouveau de voir des esprits jaloux pester contre les choses excellentes, & blâmer ce qui surpasse leur capacité.*

Dassouci étoit fils d'un Avocat au Parlement, il nâquit à Paris, en 1604. & mourut âgé d'environ 75. ans, après avoir eu des avantures très-bizarres, qu'il a publiées lui-même d'un stile presque bouffon. Mr. Bayle a pris soin de les recueillir dans un article de son Dictionnaire Critique.

VERS 91. *Mais de ce stile enfin la Cour désabusée* &c.) Dassouci † a refuté plaisamment cet endroit, en disant que *le fin Burlesque est le dernier effort de l'imagination & la pierre de touche du bel esprit.* A quoi il ajoûte: »Si l'on me demande, pour»quoi ce Burlesque qui a tant de »parties excellentes & de discours »agréables, après avoir si long-tems

* Dassouci, *Avantures d'Italie*, p. 241.

† *Dans l'Ouvrage cité*, p. 252.

Distingua le naïf, du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.
Que ce stile jamais ne souille votre Ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,

»diverti la France, a cessé de diver»tir notre Cour: C'est que Scarron »a cessé de vivre, & que j'ai cessé »d'écrire. Et si je voulois conti»nuer mon *Ovide en belle humeur*, »cette même Cour, qui se divertit »encor aujourd'hui des vers que je »lui présente, s'en divertiroit com»me auparavant, & mes Libraires »qui ont imprimé tant de fois cet »Ouvrage, en feroient encore au»tant d'éditions.

VERS 94. —— *Admirer le Typhon.*) *Typhon*, ou la *Gigantomachie*, Poëme burlesque de Scarron, dans lequel il décrit la guerre des Géans contre les Dieux. Il parut en 1644. Mr. Despreaux convenoit, que les premiers Vers de ce Poëme sont d'une plaisanterie assez fine.

VERS 96. *Imitons de Marot l'élegant badinage.*) En voici une imitation, dans l'Epigramme suivante, que Mr. Despreaux, étant jeune, fit sur une personne fort commune, qu'on ne nommera point ici.

De six Amans contens & non jaloux,
Qui tour à tour servoient Madame Claude,
Le moins volage étoit Jean son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près sa Servante aux yeux doux;
Lors qu'un des six lui dit: Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette Ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous?

Mr. NAUDÉ, dans son *Mascurat*, p. 166. a cru faire honneur à MAROT, en le faisant passer pour un Poëte burlesque. Mr. BALZAC, (*Dissert.* 29.) & le P. VAVASSEUR (*De ludicra dictione*) qui ont écrit contre le stile Burlesque, semblent avoir fait consister le principal caractère de ce genre d'écrire, dans l'imitation de l'ancien langage, & particulièrement dans celle du stile de Clément Marot: jusques-là que Balzac a dit, que *s'il falloit irrémissiblement que le stile de Marot, & que le genre Burlesque perissent, il demanderoit grace pour les Avantures de la Souris* *, *pour la Requête de*

* *Par Mr. Sarrazin.*

Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſévere.
Que toûjours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Scarron au Cardinal, & pour celle des Dictionnaires à l'Académie. * Mais le véritable caractère du Burlesque n'a pas été ſuffiſamment connu de ces Ecrivains, ſi judicieux d'ailleurs, & ſi célèbres; car, placer Marot parmi les Poëtes Burlesques, & donner aux trois Pièces reſervées par Balzac, le nom de Poëſies Burlesques; c'eſt confondre le naïf avec le bouffon, & l'agréable avec le ridicule, entre lesquels il y a une diſtance que l'on ne ſauroit meſurer.

VERS 97. —— *Aux Plaiſans du Pont-neuf.*) Les Vendeurs de Mithridate, & les joueurs de Marionettes ſe placent depuis long-tems ſur le Pont-neuf. Voyez les cinq derniers Vers du troiſiême Chant.

VERS 100. *De morts & de mourans cent montagnes plaintives.*) Vers de BRÉBEUF, dans ſa Traduction de la *Pharſale* de Lucain, Livre VII.

De mourans & de morts cent montagnes plaintives,
D'un ſang impétueux cent vagues fugitives, &c.

Ces violentes hyperboles ne ſont point dans ſon Original, tout outré qu'il eſt d'ailleurs; & Brébeuf ſemble plûtot les avoir empruntées d'un Hiſtorien du bas Empire † qui dit: *Stabant acervi montium ſimiles, fluebat cruor fluminum modo.* Ce qui rend l'expreſſion outrée dans Brébeuf, c'eſt l'épithète *plaintive*, donnée à *Montagnes;* car il eſt d'ailleurs aſſez ordinaire, ſur tout en Poëſie, de dire,

Des Montagnes de morts, des rivières de ſang;

Vers que MÉNAGE aïant trouvé dans le *Nicoméde* de Corneille, Act. III. Sc. I. l'a ainſi retourné dans ſon Eglogue, intitulée *Chriſtine;*

Des rivières de ſang, des montagnes de morts.

Les termes d'Aurelius Victor cités à la marge, ne ſont pas ſi empoûlés.

VERS 106. *Suſpende l'hémiſtiche.*) L'Auteur donne ici l'exemple avec le précepte: en parlant de la Céſure, il l'a extrêmement marquée dans ce vers.

VERS 107. *Gardez qu'une voyelle,* &c.) Le concours vicieux de voyelles, appellé *Hiatus*, ou Bâillement.

* *Par Mr. Ménage.*
† SEXT. AUREL. VICTOR in *Epitome Hiſt. Auguſtæ*, De Julian. Imper.

Le Vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,
A des refrains règlés asservit les Rondeaux,
Et

IMIT. Vers 112. *Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.*] Ciceron, dans son Orateur, à Brutus : *Quamvis enim suaves gravesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendent aures, quarum est judicium superbissimum.* Et plus bas : *voluptati autem aurium morigerari debet oratio.*

VERS 117. *Villon sut le premier.*) FRANÇOIS CORBEUIL, surnommé VILLON, vivoit dans le quinzième Siècle, environ soixante ans avant Clément Marot. Il étoit moins connu par son nom propre que par celui de *Villon*, qui de son tems, signifioit *Fripon.* Ce titre lui fut confirmé par une Sentence du Châtelet, qui le condamna à être pendu. Le Parlement fut plus indulgent, & se contenta, en faveur de son génie pour les vers, de le condamner à un bannissement perpétuel.

VERS 118. *Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*] Les Ouvrages de nos vieux Poëtes François, sont confus, & sans ordre. On en peut juger par le *Roman de la Roze*, le plus estimé de tous. Voyez le Traité du Président FAUCHET, *de l'origine de la Langue & Poësie Françoise, Rime & Romans.*

VERS 124. *Règlant tout, brouïlla tout.*) RONSARD conseilloit d'employer indifferemment *tous les Dialectes :* Préface sur la Franciade. *Et ne se faut soucier,* dit-il ailleurs, *si les vocables sont Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois, ou d'autres pays.* Abrégé de l'Art poëtique.

VERS 126. —— *En François parlant Grec & Latin.*) Ronsard a tellement chargé ses Poësies d'exemples, d'allusions, & de mots tirés du Grec & du Latin, qu'il les a rendues presque inintelligibles, & même ridicules. *Je puis bien dire,* dit un de ses Commentateurs *, *qu'il y avoit quelques Sonnets dans ces livres, qui d'homme n'eussent jamais esté bien entendus, si l'Auteur ne les eust, ou à moy, ou à quelque autre, familierement declarés.* Mr. Despreaux citoit ce vers de Ronsard, qui est à la

* Muret dans sa Préface sur Ronsard.

Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
Règlant tout, brouilla tout, fit un Art à sa mode:
Et toutefois long-tems eut un heureux destin.
Mais sa Muse, en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce Poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit sentir dans les Vers une juste cadence:

la fin du Sonnet LXVIII. L. I. comme un exemple de son affectation ridicule à parler Grec en François. Il dit à sa Maitresse:

Estes-vous pas ma seule Entelechie?

Et ceux - ci qui sont au commencement du *Tombeau*, ou de l'Epitaphe de Marguerite de France, & de François I. *page* 1098. *de l'édition in folio.*

Ah! que je suis marry, que la Muse Françoise

Ne peut dire ces mots, comme fait la Grégeoise;

Ocymore, dyspotme, oligochronien;

Certes, je les dirois du sang Valésien,

VERS 130. —— *Desportes & Bertaut.*] PHILIPPE DESPORTES, Abbé de Tiron, & JEAN BERTAUT, Evêque de Seez, Poëtes assez estimés. Ils vivoient sous les regnes d'Henri III. & d'Henri IV.

VERS 131. *Enfin Malherbe vint, &c.*) Balzac avoit fait un semblable jugement de notre Poësie & de nos Poëtes dans une de ses Lettres Latines à Mr. de Silhon *. Il dit, que la plûpart des vers François, qui ont été faits avant Malherbe, étoient plûtôt Gothiques que François. Il fait le caractère de Ronsard & reproche à ce Poëte ses licences outrées, ses négligences, son affectation a confondre les idiomes, & à charger son François de Grec & de Latin. *Malherbe*, dit-il ensuite, *fut le premier qui fit sentir la cadence dans les vers, qui nous apprit le choix & l'arrangement des mots, &c.* Voici le passage de Balzac: *Primus Franciscus Malherba, aut in primis, viam vidit quâ iretur ad Carmen; atque hanc inter erroris & inscitiæ caliginem ad veram lucem respexit primus, superbissimoque aurium judicio satisfecit. . . . Docuit in vocibus & sententiis delectum eloquentiæ esse originem; atque adeò rerum verborumque collocationem aptam, ipsis rebus & verbis potiorem plerumque esse,*

* *Tome* II. *p.* 64. *col.* 2. *des Oeuvres Latines.*

D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux règles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber;
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce Guide fidèle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon Eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur, qu'il faut toûjours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que notre Idée eſt plus ou moins obſcure,
L'Expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.

Voyez le reſte du paſſage, & la Diſſertation XXIV. de Balzac.

IMIT. Vers 153. *Ce que l'on conçoit bien* &c.] Horace a donné ce précepte en plus d'un endroit de ſon Art poëtique, vers 40.

—— Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Et vers 311.

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

VERS 163. *Travaillez à loiſir.*] Notre Poëte obſervoit exactement ce précepte. Non ſeulement il compoſoit ſuivant la diſpoſition d'eſprit où il ſe trouvoit, ſans forcer jamais ſon génie, mais quand il avoit achevé un Ouvrage, il ne le publioit que long-tems après, afin d'avoir le loiſir de le perfectionner, ſuivant le conſeil d'Horace, *Nonumque prematur in annum.* Poët. v. 388. Un Ami voulant l'exhorter à produire ſon Art poëtique, lui

Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Sur tout, qu'en vos Écrits la Langue reverée,
Dans vos plus grands excès vous soit toûjours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux Barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Solécisme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Est toûjours, quoiqu'il fasse, un méchant Ecrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.
Un stile si rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

disoit, que le Public l'attendoit avec impatience. *Le Public*, répondit-il, *ne s'informera pas du tems que j'y aurai employé*. D'autres fois il disoit la même chose de la Postérité.

Scuderi, au contraire, disoit toûjours, pour s'excuser de ce qu'il travailloit si vîte, qu'*il avoit ordre de finir*.

VERS 171. *Hâtez-vous lentement.*] Ce Mot renferme un grand sens. Il étoit familier à l'Empereur AUGUSTE, a l'Empereur TITUS, & à plusieurs autres grands Hommes. Σπεῦδε βραδέως: *Festina lentè.* Voyez les *Adages* d'ERASME.

IMIT. Vers 172. *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.*] Horace, Art poët. v. 292.

—— *Carmen reprehendite, quod non*
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.

Polissez-le sans cesse, & le repolissez.
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.
C'est peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de tems en tems petillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu:
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties:
Que jamais du sujet, le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère Critique.
L'ignorance toûjours est prête à s'admirer.

IMIT. Vers 174. *Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.*] Horace, Liv. I. Sat. X. 72.

Sæpe stilum vertas, iterum quæ digna legi sint
Scripturus.

Et St. Jérôme, Ep. ad Domn. *Major stili pars quæ delet quam quæ scribit.* »Le côté du stile qui sert à effacer, »est plus grand que celui qui sert à »écrire.

IMIT. Vers 175. *C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent.*] Horace, Livre II. Epitre I. 73.

Inter quæ verbum emicuit si forte decorum, &
Si versus paullò concinnior unus & alter;
Injustè totum ducit, venditque poëma.

Il dit ailleurs, dans un sens contraire, qu'il n'est point choqué de ces fautes légères qui échapent aux meilleurs Esprits; quand d'ailleurs l'Ouvrage est rempli de grandes beautés.

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum natura.
Art poët. v. 351.

IMIT. Vers 178. *Que le début, la fin, répondent au milieu.*] Horace, Art poëtique, v. 152.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

IMIT. Vers 180. *N'y forment qu'un seul tout.*] Horace, au même endroit, v. 23.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer,
Qu'ils soient de vos écrits les Confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur:
Mais sachez de l'Ami discerner le Flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous jouë,
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous louë.
Un Flatteur aussi-tôt cherche à se récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La Vérité n'a point cet air impétueux.

Denique, si quodvis simplex duntaxat, & unum.

IMIT. Vers 185. *L'Ignorance toûjours est prête à s'admirer.*] Horace, Liv. II. Epit. II. v. 106.

Ridentur mala qui componunt carmina: verùm
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant, quidquid scripsere, beati:
At qui legitimum cupiet fecisse poëma,
Cum tabulis animum censoris sumet honesti.

IMIT. Vers 190. *Mais sachez de l'Ami discerner le Flatteur.*] Le même, dans son Art poët. v. 424.

—— —— *Mirabor, si sciet internoscere mendacem, verumque beatus amicum.*

Et un peu après, v. 436.

—— —— *Si carmina condes,*
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

IMIT. Vers 193. *Un Flatteur aussitôt* &c.] Horace au même endroit, v. 428.

—— *Clamabit enim: Pulchrè, benè, rectè;*
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt

Un sage Ami, toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangés.
Il réprime des mots l'ambitieuse Emphase.
Ici le Sens le choque; & plus loin c'est la Phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir:
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un Ami véritable.
Mais souvent sur ses vers, un Auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid;
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.

Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: sic
Derisor vero plus laudatore movetur.

IMIT. Vers 199. *Un sage Ami,* &c.] Le même au même endroit, v. 445.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum: ambitiosa recidet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget:
Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:
Fiet Aristarchus, &c.

Et ailleurs, Epître II. Livre II. v. 111.

Audebit, quaecumque parum splendoris habebunt,
Et sine pondere erunt, & honore indigna ferentur,
Verba movere loco; quamvis invita recedant.

Ainsi toûjours constant à ne se point dédire;
Qu'un mot dans son Ouvrage ait paru vous blesser:
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique.
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Aussi-tôt il vous quitte & content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs,
Notre Siècle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat, a, chez les Courtisans,
De tout tems rencontré de zélés Partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

Dans la même Epître, v. 122.

Luxuriantia compescet: nimis aspera sano
Levabit cultu: virtute carentia tollet.

IMIT. Vers 219. *Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique.*] Perse, Satire I. v. 55.

Et verum, inquis, amo: verum mihi dicite de me.

VERS 222. *N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.*] Ceci regarde Mr. QUINAUT. Les railleries que notre Auteur avoit faites de lui dans ses Satires, n'empêchèrent pas, qu'il ne recherchât l'amitié de Mr. Despreaux. Mr. DE MERILLE Premier Valet de Chambre de Monsieur, Frere du Roi, fut le Médiateur. Mr. Quinaut l'alloit voir souvent, mais ce n'étoit que pour avoir occasion de lui faire voir ses Ouvrages: *Il n'a voulu se raccommoder avec moi*, disoit Mr. Despreaux, *que pour me parler de ses vers: & il ne me parle jamais des miens.*

CHANT II.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élegante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,

Dans ce second Chant, & dans le troisième, notre Auteur explique le détail de la Poësie Françoise, & donne le Caractère & les règles particulieres de chaque Poëme. Le second Chant est employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire, & le Vaudeville.

Les Poësies de Mr. Despreaux ont cela d'avantageux, que les préceptes mêmes y servent d'exemples; & que quelque règle qu'il nous propose, on ne manque jamais d'y en trouver un modèle. Cela paroit en plusieurs endroits, mais sur tout dans ce deuxième Chant, où l'Auteur a sû varier son stile avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes espèces de Poësies, il employe précisement le stile qui convient à chaque espèce en particulier.

Vers 1. *Telle qu'une Bergère.*] Cette comparaison est d'autant plus juste, que l'Idylle est un Poëme dans lequel on ne fait ordinairement parler que des Bergers & des Bergères. Un Écrivain de l'Académie *, qui a fait des Dissertations sur la Poësie Pastorale, observe que les Eglogues, les Idylles, & les Bergeries, sont fort déchuës parmi nous; & il soupçonne notre Poëte d'avoir contribué à leur décadence. *Si Mr. Despreaux,* dit-il, p. 104. *a loué cette Poësie en Mr.* Racan *& en Mr.* Segrais, *il l'a aussi attaquée en beaucoup d'autres. La beauté de ses vers jointe au goût piquant que la Satire a d'elle-même, ont fait apprendre ses vers par cœur à tout le monde, & l'ont rendu à Paris & dans les Provinces, le modèle des nouveaux Poëtes. Il a tourné l'Eglogue en ridicule dans une de ses Satires, trouvant que le Public y étoit peut-être déja porté, soit par la faute des Auteurs, soit par celle des Lecteurs.*

»Viendrai-je en une Eglogue entouré de troupeaux,
»Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux;
»Et dans mon cabinet, assis au pied des Hêtres,
»Faire dire aux Echos des sottises champêtres?

* *Mr. l'Abbé* Genest.

Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la Flûte & le Hautbois:
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les Roseaux:
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les Eaux.
Au contraire, cet autre abjet en son langage,

Notre Poëte n'a pas eu dessein de blâmer le genre Pastoral, ni de tourner l'Eglogue en ridicule, comme on le suppose ici. Il a seulement voulu railler, en passant, les mauvais faiseurs d'Eglogues, & il a dit, que son génie ne le portoit pas à faire des Eglogues.

§. Vers 1, 2, &c.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne charge point sa tête,
. . . .
Telle aimable en son air &c.

On a critiqué les deux premiers Vers de ce second Chant dans le *Journal des Savans* de Février 1723. pag. 145. & *suiv.* Edition de Hollande. „ Mr. Despreaux, *dit-on*, „commet une faute considerable de „langage dans cette phrase: *Telle* „*qu'une Bergère ne charge point sa* „*tête de superbes rubis*: n'y ayant en „ce discours aucune construction: „& étant absolument nécessaire, „pour qu'il y en ait, d'y mettre un „*qui*, ou quelque chose d'équivalent, en disant, par exemple: *Telle* „*qu'une Bergère qui ne charge point* „*sa tête, ou qu'on ne voit point char-* „*ger sa tête de rubis*. . . . .

„Il faut nécessairement corriger „cette expression par celle-ci:

„*Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,*
„*Qui de pompeux rubis ne charge point sa tête,*
. . . .
Telle aimable &c.

„Pour mieux sentir la faute, il n'y „a qu'à se ressouvenir, que dans ces „sortes de comparaisons, on sous-„entend toûjours *est* ou quelque „autre verbe équivalent, en sorte „que quand on dit, par exemple: „*Tel qu'un Pere tendre, Tel qu'un* „*Roi, Telle qu'une Bergère*, c'est „comme si l'on disoit: *Tel qu'est* „*un Pere tendre, Tel qu'est un Roi*, „*Telle qu'est une Bergère*, ou *telle* „*qu'on voit une Bergère*. Or quel „langage seroit celui-ci? *Telle qu'est* „*une Bergère, ne charge point sa tête* „*de superbes rubis*. Enfin est-ce une „expression supportable de dire, „*qu'une Idylle doit être telle qu'une* „*Bergère ne charge point sa tête de*

Fait parler ſes Bergers comme on parle au Village.
Ses vers plats & groſſiers, dépouillés d'agrément,
Toûjours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit, que Ronſard, ſur ſes *Pipeaux ruſtiques*,
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois

„*Rubis?* ou ce qui eſt la même „choſe, qu'*une Idylle doit éclater* „*ſans pompe & ſans faſte, telle qu'une* „*Bergère ne charge point ſa tête de* „*ſuperbes rubis?* DU MONTEIL.

VERS 24. *Lycidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.*] RONSARD dans ſes Eglogues appelle Henri II. *Henriot*; Charles IX. *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*, &c. Il employe auſſi les noms de *Margot*, *Pierrot*, *Michau*, & autres ſemblables.

IMIT. Vers 36. *Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.*] Virgile, Eglogue IV, 3.

Si canimus Sylvas, Sylvae ſint Conſule dignae.

IMIT. Vers 39. *La plaintive Elégie.*] Horace la décrit ainſi dans ſon Art poëtique, vers 75.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm:
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.
Quis tamen exiguos Elegos emiſerit auctor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.
  D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars gémir sur un cercueil.
Elle peint des Amans la joie & la tristesse;
Flatte, menace, irrite, appaise une Maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
  Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux, toûjours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en Amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ils ne savent jamais, que se charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les Sens & la Raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,

VERS 50. *Ils ne savent jamais que se charger de chaînes; Que bénir leur martyre*, &c.] Cette Critique regarde particuliérement VOITURE, qui, dans le fameux Sonnet d'*Uranie*, a dit :

Je bénis mon martyre & content de mourir, &c.

Ensuite de quoi il ne manque pas de mettre en querelle les Sens & la Raison. SCUDERI, Liv. III. de son *Alaric*, rassemble plusieurs Amans dans un séjour enchanté ;

Et l'un de ces Amans qui paroissent heureux,
Eclate avec sa Lyre en ces vers amoureux :

Amour, on ne voit rien si doux que ton empire :
Ton Esclave est content, même quand il soupire.
Il bénit en son cœur les maux qu'il a soufferts,
Et les sceptres des Rois valent moins que ses fers,
Ce n'est que par toi seul que subsiste la terre,

Qu'Amour dictoit les vers que soûpiroit Tibulle:
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Elégie.

L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux Athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs;
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louïs.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les Festins, les Danses, & les Ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,

Sans toi les Elemens auroient fini leur guerre;
Et l'horrible Cahos mettant tout à l'envers, &c.

VERS 54. *Qu'Amour dictoit les vers que soûpiroit Tibulle.*] Poëte fort tendre qui vivoit sous Auguste. Tibulle, Livre I. Elegie VII. 41.

—— *Absentes alios suspirat amores.*

Et Liv. IV. Elegie V. 11.

Quod si fortè alios jam nunc suspirat amores.

IMIT. Vers 58. *L'Ode avec plus d'éclat.*] Déscription de l'Ode dans Horace, Art poetique, v. 83.

Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et Juvenum curas, & libera vina referre.

VERS 61. *Aux Athlètes dans Pise.*] Ville de la Grèce dans l'Elide, où l'on célébroit les Jeux Olympiques.

IMIT. Vers 69. *Qui mollement résiste* &c.] C'est la traduction de ces vers d'Horace, Ode XII. 25. du Liv. II.

Dum fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem; aut facili sævitiâ negat,
Quæ poscente magis gaudeat eripi.

IMIT. Vers 72. *Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art.*] Ciceron dans son Orateur, n. 78. *Quædam etiam negligentia est diligens.*

Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son stile impétueux souvent marche au hazard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique:
Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des Tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vuë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë;
Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,

VERS 78. *Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë.*] *Lille* & *Courtray* furent pris en 1667. & *Dole* en 1668.

VERS 79. —— *Ainsi que Mezeray.*] Célèbre Historien, qui a écrit l'Histoire de France. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 1683.

VERS 83. *Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,*
Inventa du Sonnet &c.)
C'est-à-dire, que les Poëtes François ont inventé le Sonnet, ou du moins l'ont assujetti à de certaines règles. Bien des gens croient néanmoins, que l'invention du Sonnet nous est venue des Italiens, & surtout de PETRARQUE qui vivoit dans le quatorzième Siècle; parce que les premiers Sonnets qui aient paru en notre Langue, ne furent faits que sous le Regne de François I. par les Poëtes qui fleurissoient en ce tems-là. Mais il est certain, que Petrarque, & les autres Italiens, qui avoient fait des Sonnets avant nos Poëtes François, en avoient emprunté l'usage & le nom des anciens Poëtes Provençaux, connus jadis sous les noms de Trouverres, Chanterres, Jongleurs, & autres semblables, qui alloient par les Cours des Princes, pour les réjouïr, chantant leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades, & *Sonnets*: comme le Président FAUCHET l'a remarqué dans son Recueil de l'origine de la Poësie Françoise L. I. c. 8. Petrarque, qui est regardé comme le Pere du *Sonnet*, a composé presque toutes ses Poësies à Vaucluse près d'Avignon, dans un tems auquel les Poëtes François ou Provençaux étoient en grande réputation, à

Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix;
Voulut, qu'en deux Quatrains, de meſure pareille,
La Rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangés,
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagés.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-même en meſura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer;
Ni qu'un mot déja mis oſât s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver;
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte, auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Épicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.

cauſe de certaines Aſſemblées galantes, qu'on appelloit les Cours de Parlement d'Amour, & qui ſe tenoient dans quelques Villes de Provence. *Voyez* LA FRESNAYE VAUQUELIN, *dans ſon* Art poët. L. *I*. *Le* Traité du Sonnet, *par* COLLETET. *Les Notes de* MENAGE *ſur* MALHERBE.

IMIT. Vers 86. *La Rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille.*] Horace dit, que le Vers Iambe frappe ſix fois l'oreille: *quùm ſenos redderet ictus;* parce qu'il eſt composé de ſix pieds. *De Art poët.* v. 253.

VERS 97. *A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville.*] Trois Académiciens célèbres. Parmi le grand nombre de Sonnets qu'ils ont composés, Mr. Despreaux nommoit celui-ci de GOMBAUT:

Le Grand Montmorenci n'eſt plus
qu'un peu de cendre &c.

Et cet autre: *Cette race de Mars &c.* Mais il donnoit le prix au Sonnet que MALLEVILLE fit pour la *Belle Matineuſe*, & qui eſt le vingt-ſeptième ſelon l'ordre de l'édition.

L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ses plus cheres délices.
L'Elégie en orna ses douloureux caprices.
Un Heros sur la Scène eut soin de s'en parer;
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soûpirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la Pointe, encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux visages divers.
La Prose la reçût, aussi-bien que les vers.
L'Avocat au Palais en hérissa son stile,

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,

L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil, &c.

La plûpart des Poëtes de ce tems-là composerent des Sonnets sur le même sujet; mais Malleville eut l'avantage sur les autres, au jugement des plus habiles connoisseurs. *Voyez la Dissertation de Ménage sur les Sonnets pour la Belle Matineuse.*

VERS 99. *Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier.*] Voyez la Note sur le vers 54. du Discours au Roi.

VERS 100. *N'a fait de chez Sercy.*] CHARLES DE SERCY, Libraire, dont la boutique étoit dans la Grand' Salle du Palais.

VERS 104. *N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.*) Telle est cette Epigramme de notre Poëte:

J'ai vû l'Agésilas:
Hélas!

VERS 113. *La Tragédie en fit* &c.) Principalement la *Sylvie* de Mairet.

Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux;
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces Écrits, la déclarant infame,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſèrent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſtèrent;
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunés,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannés.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne jouë & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès:

Mais

VERS 122. *Et le Docteur en Chaire en ſema l'Evangile.*] Au commencement du Siècle, dans lequel notre Auteur a écrit, l'Eloquence Françoiſe étoit dans une étrange corruption. Un Diſcours public n'étoit alors qu'un tiſſu bizarre de citations Grecques & Latines. A cet abus il en ſucceda un autre plus contraire à la véritable Eloquence. Les Orateurs épuiſoient leur eſprit en pointes frivoles, en ornemens ſuperflus, en faux brillans. C'eſt ainſi que prêchoit Mr. MASCARON, Évêque de Tulles: Il ſe plaiſoit à ces jeux de mots & à ces pointes: & les Rieurs diſoient de ſes Sermons, que c'étoit un Recueil d'Epigrammes. Le petit Pere ANDRÉ BOULANGER, Auguſtin, prêchoit de la même manière.

VERS 130. *Toutefois à la Cour les Turlupins reſtèrent.*] TURLUPIN, eſt le nom d'un Comédien de Paris, qui divertiſſoit le peuple par de méchantes pointes, & par des jeux-de-mots qu'on a appellés *Turlupinades*. Ses imitateurs ont été nommés *Turlupins*. Il étoit le Plaiſant de la Farce dans la Troupe des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, du tems que BELLEROSE en étoit le Chef. Pendant quelque tems on a vû regner en France le goût des *Turlupinades*, & la Cour même ſembloit être la ſource de cette corruption, mais Moliere vengea le bon Goût & la Raiſon par les ſanglantes railleries qu'il fit des *Turlupins* & des *Turlupinades*. Le Marquis de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, eſt un de ces Turlupins.

§. VERS 145. 146.

L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,

Arma

Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir:
Aux vices des Romains préſenta le miroir:
Vengea l'humble Vertu, de la Richeſſe altière,

Arma la Vérité du vers de la Satire. Voici le but, que Des Marets a donné à ces vers: »Que veut dire, »*l'Ardeur de ſe montrer?* C'eſt pour »dire, le déſir de faire parler de »ſoy; mais ce ne doit pas eſtre le »but de la Satire. Sa fin doit eſtre »de reprimer les vices & d'exciter »à la vertu. DU MONTEIL.

VERS 147. *Lucile le premier.*] CAÏUS LUCILIUS, Chevalier Romain, fut l'inventeur de la Satire, en tant qu'elle eſt un Poëme dont la fin eſt de reprendre les vices des hommes: Car, bien que les Grecs aient compoſé des vers & des Ouvrages Satiriques, c'eſt-à-dire, mordans, il eſt certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractère ni le tour de la Satire Latine. C'eſt pourquoi Quintilien a dit: *Satira tota noſtra eſt;* & Diomède le Grammairien; *Satira eſt carmen, apud Romanos, non quidem apud Græcos, maledicum.*

IMIT. Ibid. *Lucile le premier.*) Horace, Livre II. Satire I. 62.

——— ——— Eſt Lucilius auſus
Primus in hunc operis componere Carmina morem;
Detrahere & pellem, nitidus qua quisque per ora
Cederet, introrſum turpis.

Perſe, Satire I. v. 114.

——— Secuit Lucilius Urbem.

Et Juvénal nous dépeint ce Poëte comme un Cenſeur formidable qui pourſuit par-tout le crime à main armée.

Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens

Et l'honnête-Homme à pié, du Faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Pût entrer dans un vers, sans rompre la mesure.
  Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
  Juvénal, élèvé dans les cris de l'École,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses Ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincelent pourtant de sublimes beautés;
Soit que sur un Écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la Statuë adorée:
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tyran soupçonneux, pâles adulateurs:
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses Écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.
  De ces Maîtres savans, disciple ingénieux,

Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ. Sat. I. fin.

IMIT. Vers 151. *Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.*] Perse, Sat. I. v. 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia, ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.

VERS 162. *Il brise de Séjan la Statuë adorée.*] Juvénal, Satire X. v. 60. & suivans.

Ardet adoratum populo caput.

VERS 163. *Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs.*] Satire IV. vers 37. jusqu'à la fin.

VERS 164. *D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs.*] Là-même, v. 74.

Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles,
Dans ſon vieux ſtile encore a des graces nouvelles.
Heureux! ſi ſes Diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur;
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Le Latin, dans les mots, brave l'Honnêteté.
Mais le Lecteur François veut être reſpecté.
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et fuis un effronté, qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agréable Indiſcret, qui, conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche & s'accroit en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploie.
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,

In quorum facie miſeræ magnæque ſedebat
Pallor amicitiæ.

VERS 166. —— *Il vende Meſſaline.*] Satire VI. depuis le vers 115. jusqu'au 132. Voyez Tacite, Ann. 11.

VERS 171. *Heureux! ſi ſes Diſcours, craints du chaſte Lecteur,*
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.] Ceci dénote pluſieurs endroits des Satires de REGNIER, & particuliérement la Satire XI. où ce Poëte décrit un Lieu de débauche. Mr. Despreaux avoit mis ici :

Heureux! ſi moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel,
*Il n'avoit point traîné les Muſes au B.***

Mais Mr. ARNAULD lui fit changer ces deux vers, parce qu'il y faiſoit la même faute qu'il reproche

Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Athéïſme élève,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Grève.
Il faut, même en chanſons, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard,
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſière,
Et fournir, ſans génie, un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.

à Regnier. Quintilien fait le même jugement d'un Poëte comique de ſon tems; *Togatis excellit Afranius; utinamque non inquinaſſet argumenta puerorum fœdis amoribus, mores ſuos faſſus.* Lib. X. c. 1.

VERS 190. *Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Grève.*] Quelques années avant la publication de ce Poëme, un jeune Homme fort bien fait, nommé PETIT, fut ſurpris faiſant imprimer des Chanſons impies & libertines de ſa façon. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à être pendu & brûlé, nonobſtant de puiſſantes ſollicitations qu'on fit agir en ſa faveur.

VERS 194. *Et fournir ſans génie un couplet à Linière.*] Nous avons parlé de LINIÈRE, ſur le vers 89. de l'Epître VII. où il eſt traité d'*Idiot*, parce qu'effectivement il avoit l'air niais, & le viſage d'un Idiot. Il ne réüſſiſſoit pas mal à faire des couplets Satiriques, & il exerça ſon talent contre Mr. Despreaux lui-même, qui lui répondit par ce couplet:

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies:
A quiconque en veut dans Paris
Il en préſente des copies;
Mais ſes couplets, tout pleins d'ennui,
Seront brûlés même avant lui.

Voici comme il s'explique ſur les ſentimens qu'il avoit de la Religion; C'eſt dans le Portrait de Linière, fait par lui-même.

La lecture a rendu mon eſprit aſſez fort
Contre toutes les peurs que l'on a de la Mort;
Et ma Religion n'a rien qui m'embaraſſe.
Je me ris du Scrupule, & je hais la grimaſſe, &c.

Madame DES HOULIERES, dans le portrait qu'elle a fait de Linière, le juſtifie autant qu'elle peut ſur cette accuſation de libertinage.

On le croit indévot, mais quoi que l'on en die,
Je crois, que dans le fond, Tircis n'eſt pas impie,
Quoi qu'il raille ſouvent des articles de foi.

Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette,
Au même inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-tôt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au devant du Recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

Je crois qu'il eſt autant Catholique que moi.
Pour ſuivre aveuglement les conſeils d'Epicure,
Pour croire quelquefois un peu trop la nature,
Pour vouloir ſe mêler de porter jugement
*Sur tout ce que contient le Nouveau Teſtament *,*
On s'égare aiſément du chemin de la Grace.
Tircis y reviendra : ce n'eſt que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le ſort :
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

La prophétie s'eſt trouvée fauſſe.

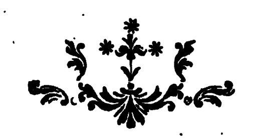
VERS 204. —— *Par la main de Nanteuil.*] Fameux Graveur de portraits, mort à Paris en l'Année 1678.

Notre Poëte avoit deſſein de finir ce Chant par ces deux vers :

Et dans l'Académie, orné d'un nouveau luſtre,
Il fournira bien-tôt un quarantième Illuſtre.

Mais il les ſupprima pour ne pas déplaire à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

* *Linière avoit entrepris une Critique abominable du Nouveau Teſtament.*



CHANT III.

Il n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs ;
D'Oreſte parricide exprima les alarmes ;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théatre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Scène étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils ſont regardés,

Les règles de la Tragédie, de la Comédie, & du Poëme Epique, font la matière du troiſième Chant. Il eſt le plus beau de tous, ſoit par la grandeur du ſujet, ſoit par la manière dont l'Auteur l'a traité.

Vers 1. *Il n'eſt point de Serpent,* &c.) Cette comparaiſon eſt empruntée d'Aristote. Rien ne fait plus de plaiſir à l'homme que l'imitation, dit-il. C'eſt ce qui fait que nous aimons tant la Peinture, quand même elle repréſente des objets hideux, dont les originaux nous feroient horreur : comme des bêtes vénimeuſes, des hommes morts ou mourans, & d'autres images ſemblables. Plus l'imitation en eſt parfaite, ajoûte-t-il, plus nous les regardons avec plaiſir. Mais ce plaiſir ne vient pas de la beauté de l'original qu'on a imité : il vient de ce que l'Eſprit trouve par là moyen de raiſonner & de s'inſtruire. *Ariſt. ch. 4. de la Poëtique ; & ch. 11. Propoſ. 28. du Liv. I. de ſa Rhétorique.* Mr. Despreaux diſoit pourtant, qu'il ne faut pas que l'imitation ſoit entière ; parce qu'une reſſemblance trop parfaite inſpireroit autant d'horreur que l'original même. Ainſi, l'imitation parfaite d'un Cadavre repréſenté en cire, avec toutes les couleurs, ſans aucune différence, ne feroit pas ſupportable. C'eſt pour la même raiſon que les portraits en cire n'ont pas réüſſi, parce qu'ils étoient trop reſſemblans. Mais que l'on faſſe la même choſe en marbre, ou en platte peinture : ces imitations plairont d'autant plus qu'elles approcheront de

Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la Passion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur ;*
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une Scène savante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur, toûjours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'Action préparée,
Sans peine, du Sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,

la vérité ; parce que, quelque ressemblance qu'on y trouve, les yeux & l'esprit ne laissent pas d'y appercevoir d'abord une différence, telle qu'elle doit être nécessairement entre l'Art & la Nature.

VERS 6. *D'Oedipe tout sanglant.*) Tragédie de SOPHOCLE.

VERS 7. *D'Oreste parricide.*) Tragédie d'EURIPIDE.

IMIT. Vers 14. *Soient au bout de vingt ans encor redemandés.*) Horace, Art poëtique, v. 190.

Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.

IMIT. Vers 16. *Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.*) Horace, L. II. Epît. I. v. 211.

—— *Meum qui pectus inaniter angit,*
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

VERS 29. *Je me ris d'un Acteur.*) Mr. CORNEILLE a commencé sa Tragédie de *Cinna* par ces vers hors de propos, qui sentent la Déclamation.

Impatiens désirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon Pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,

De ce qu'il veut, d'abord ne ſait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dît, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

Que le Lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans péril, delà les Pirénées,
Sur la ſcène en un jour renferme des années.

Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglement:

Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire, &c.

C'eſt ce que notre Poëte appelle, *un tas de confuſes merveilles*, dans le vers 35. *Nugæque canoræ*, ſelon Horace, Art Poët. v. 322.

VERS 33. *J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom.*) Il y a de pareils exemples dans Euripide.

VERS 39. *Un Rimeur... delà les Pirénées.*) LOPÉ DE VÉGA, Poëte Eſpagnol, qui a compoſé un très-grand nombre de Comédies; mais il avoit plus de fécondité que d'exactitude. Dans une de ſes Pièces il repréſente l'hiſtoire de *Valentin* & *Orſon*, qui naiſſent au premier Acte, & ſont fort âgés au dernier.

§. Pour rendre juſtice à Lopé de Véga le Commentateur devoit remarquer, que ce Poëte Eſpagnol avoit d'abord compoſé des Pièces de Théatre ſelon les Règles; mais qu'il fut obligé de changer de méthode pour s'accommoder au génie des femmes & des ignorans. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans le Poëme intitulé: *Arte nuevo de hazer Comedias en eſte tiempo*, c'eſt-à-dire, *Nouvelle Pratique de Théatre, accommodée à l'uſage préſent d'Eſpagne*, adreſſée à l'Académie de Madrid:

Verdad es, que yo he eſcrito algunas vezes

Siguiendo el arte que conoſcen pocos.

Mas luego que ſalir por otra parte,

Veo los Monſtruos de aparencias llenos,

A donde acude el vulgo, y las Mugeres,

Que eſte triſte exercicio canonizan,

A aquel habito barbaro me buelvo:

Y quando he de eſcrivir una Comedia

Encierro los preceptos con ſeis llaves:

Saco a Terencio, y Plauto, de mi eſtudio;

Para que no me den vozes, que ſuele

Là ſouvent le Héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt Barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage :
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expoſe.

Dar gritos la verdad en libros muchos.
Y eſcrivo por el arte que inventaron,
Los que el vulgar aplauſo pretendieron,
Porque come las paga el vulgo, & juſto
Hablarle en Necio, para darle guſto.

Ce que Mr. l'Abbé de CHARNES a traduit de cette manière : »J'avoue»rai, que j'ai travaillé quelquefois »ſelon les règles de l'Art : Mais »quand j'ai vû des Monſtres ſpe»cieux triompher ſur notre Théatre, »& que ce triſte travail remportoit »les applaudiſſemens des Dames & »du vulgaire ; je me ſuis remis a cet»te manière barbare de compoſer, »renfermant les préceptes ſous la »clef, toutes les fois que j'ai entre»pris d'écrire ; & banniſſant de mon »Cabinet Terence & Plaute, pour »n'être pas importuné de leurs rai»ſons ; car la vérité ne laiſſe pas de »crier dans pluſieurs bons Livres. »Je ne fais donc plus mes Comédies, »que ſelon les règles inventées par »ceux, qui ont prétendu s'être atti»ré par là les applaudiſſemens du »peuple : Et n'eſt-il pas juſte de »s'accommoder à ſon goût, & d'écri»re comme un ignorant, puiſque ce»la plait ainſi à ceux, qui payent.« DU MONTEIL.

VERS 45. *Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli.*) Ce vers eſt très-remarquable : il comprend les trois Unités, du Lieu, du Tems, & de l'Action, & le complément de l'Action. Dans l'édition de 1713. on a mal mis : *Un fait ſeul.*

IMIT. Vers 47. *Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.*) Horace, v. 338. de l'Art poëtique :

Ficta voluptatis cauſâ, ſint proxima veris ;
Nec quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credi.

IMIT. Vers 51. *Ce qu'on ne doit point voir,* &c.) Horace, au même endroit, v. 180.

Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe:
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble, toûjours croiſſant de ſcène en ſcène,
A ſon comble arrivé, ſe débrouille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout à coup la vérité connuë,
Change tout, donne à tout une face imprévuë.
La Tragédie, informe & groſſière en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie;

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit Spectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in ſcenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet, &c.

VERS 61. *La Tragédie informe* &c.) Ce qui eſt dit ici de la naiſſance & du progrés de la Tragédie, eſt tiré d'Ariſtote & d'Horace, dans leurs Poëtiques; & de Diogène Laërce dans la Vie de Solon.

IMIT. Vers 66. *Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.*] Horace, Art poet. vers 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

IMIT., Vers 67. *Theſpis fut le premier* &c.) Horace, Art poët. vers 275.

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camœnæ

Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théatre en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop raboteux polit l'expression;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos dévots Ayeux, le Théatre abhorré
Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe grossière
En public à Paris y monta la première;
Et sottement zêlée en sa simplicité,

Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis;
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

VERS 68. *Promena par les Bourgs.*] De l'Attique.

IMIT. Vers 71. *Eschyle dans le Chœur* &c.) Horace au même endroit.

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis;
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Horace dit, qu'*Eschyle éleva un théatre sur de petits treteaux.* Mr. Despreaux rioit de l'erreur dans laquelle étoit tombé l'Auteur des *Jugemens des Savans* *, en faisant dire à Horace, *qu'Eschyle fit mettre sur l'échafaut du théatre une espèce de pulpitre; Pulpitum* signifie le *Théatre*, le lieu où jouent les Acteurs.

VERS 79. *Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine.*] Voyez Quintilien, Livre X. chap. I.

* BAILLET, *Tome III. num. 1110. de l'Édit. in 4. d'Amst. 1725.*

Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le Savoir, à la fin dissipant l'Ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces Docteurs prêchans sans mission,

VERS 86. *Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété.*) Avant que la Comédie fût introduite en France, on représentoit les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament, les Martyres des Saints, & autres sujets de piété. On nommoit ces sortes d'Actions, *les Mystères;* comme le Mystère ou le jeu de la Passion, le Mystère des Actes des Apôtres, le Mystère de l'Apocalypse; &c. & il y avoit des Maîtres ou Entrepreneurs, par les soins desquels ces Mystères étoient représentés. Au commencement, les représentations s'en donnoient dans les Eglises, & faisoient partie des cérémonies Ecclésiastiques. Dans la suite, les Mystères furent joués en divers endroits sur des théatres publics. ALAIN CHARTIER, dans son *Histoire de Charles VII.* parlant de l'entrée de ce Roi à Paris en l'année 1437. page 109. dit que „Tout au „long de la grand' Ruë Saint De„nys, auprès d'un ject de pierre l'un „de l'autre, estoient faits eschaffaultz „bien & richement tenduz, où „estoient faits par personnages, „l'Annonciation nostre Dame, la „Nativité nostre Seigneur, sa Pas„sion, sa Resurrection, la Pente„coste, & le Jugement, qui seoit „très-bien. Car il se jouoit devant „le Chastelet où est la Justice du „Roy. Et emmy la ville avoit „plusieurs autres jeux de divers „mystères qui seroient trop longs à „racompter. Et là venoient Gens „de toutes parts crians Noël, & les „autres pleuroient de joye.

On faisoit de semblables représentations dans plusieurs autres villes du Royaume. En l'année 1486. le Chapitre de l'Eglise de Lyon ordonna soixante livres à ceux qui avoient joué le Mystère de la Passion de JESUS-CHRIST. *Liv. XXVIII. des Actes capitul. fol. 153.* DE RUBIS, dans son Histoire de la même Ville, *Liv. III. ch. 53.* fait mention d'un théatre public dressé à Lyon en 1540. *Et là,* dit-il, *par l'espace de trois ou quatre ans, les jours de Dimanches & les Festes après le disner, furent représentées la plûpart des histoires du vieil & nouveau Testament, avec la Farce au bout, pour récréer les assistans.* Le Peuple nommoit ce Théatre *le Paradis.*

Enfin comme ces sortes de représentations se faisoient d'une manière indigne de la Religion, & de nos Augustes Mystères, il fut défendu dans tout le Royaume de jouer la Passion de Notre Seigneur, & d'autres sujets semblables. Nous avons encore plusieurs de ces Pièces imprimées avec privilège.

§. Ces sortes de Comédies saintes étoient fort en vogue sous François I. qui les favorisoit & prenoit quelquefois plaisir à les voir représenter. Voici le titre de deux de ces Pièces par où l'on pourra s'en former quelque idée. *S'ensuit le mystère de la Passion de nostre Seigneur Jesus-Christ. Nouvellement reveu & corrigé oultre les précédentes impressions. Avec les additions faictes par très-éloquent & scientificque Maistre* JEHAN MICHEL. *Lequel mystère fut joué à Angiers moult triumphamment. Et dernierement à Paris. Avec le nombre des personnages qui sont à la fin dudit Livre. Et sont en nombre* CXLI. 1541. *in 4.* L'autre Pièce

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laissant le Masque antique,
Le Violon tint lieu de Chœur & de Musique.
Bien-tôt l'Amour, fertile en tendres sentimens,

contient le *Mystère des Actes des Apostres*. Il fut imprimé à Paris en 1540. in 4. & on marqua dans le titre qu'il étoit *joué à Bourges*. L'année d'après il fut réimprimé *in folio* à Paris, où il se jouoit. Cette Comédie est divisée en deux parties : la première est intitulée : *Le premier volume des Catholiques Oeuvres & Actes des Apostres redigez en escript par sainct Luc Evangeliste & Hystoriographe, deputé par le Sainct Esprit, Icelluy sainct Luc escripvant à Theophile, Avecques plusieurs Hystoires en icelluy insérées des gestes des Cesars..... Le tout veu & corrigé bien & deuement selon la vraie verité, & joué par personnages à Paris en l'hostel de Flandres l'an mil cinq cens XLI. Avec Privilège du Roy. On les vend à la grand' Salle du Palais par Arnould & Charles les Anseliers freres, tenans leurs boutiques au premier & deuxieme pillier, devant la Chapelle de messeigneurs les Présidens.* In fol. La seconde Partie a pour titre : *Le second volume du Magnifique Mystère des Actes des Apostres continuant la narration de leurs faicts & gestes selon l'escripture saincte, avecques plusieurs histoires en icellui inserées des gestes des Cesars. Veu & corrigé bien & deuement selon la vraye vérité & ainsi que le Mystère est joué à Paris ceste presente année mil cinq cens quarante ung.* Cet Ouvrage fut commencé vers le milieu du XV. siècle par ARNOUL GRÉBAN, Chanoine du Mans, & continué par SIMON GREBAN, son frere, Secretaire de Charles d'Anjou, Comte du Maine. Il fut ensuite revû, corrigé & imprimé par les soins de PIERRE CUEVRET ou CURET, Chanoine du Mans, qui vivoit au commencement du XVI. siècle *. Quelques personnes avoient entrepris de faire jouer de cette manière en 1542. le *Mystère de l'Ancien Testament*, & le Roi avoit approuvé leur dessein ; mais le Parlement s'y opposa par Acte du 9. Decembre 1541. Ce morceau des Registres du Parlement est très-curieux. DU MONTEIL.

VERS 90. *On vit renaître Hector,* &c.) Ce ne fut que sous le regne de Louis XIII. que la Tragédie commença à prendre une bonne forme en France. Voyez l'*Hist. de l'Académie Françoise.*

VERS 91. —— *Les Acteurs laissant le Masque antique.*) Ce Masque représentoit le personnage, que l'on introduisoit sur la Scène. Voyez la Remarque sur le vers 352. de ce Chant.

§. Il ne s'agit point ici de la Comédie, ni par conséquent de ces Masques Satiriques qui représentoient le visage des personnes qu'on jouoit. Mr. Despreaux ne parle que de la Tragédie ; & il veut dire simplement, que lors qu'on mit en France sur le Théatre des sujets pris de la Tragédie des Anciens, on s'éloigna de l'usage reçu parmi eux de donner des Masques aux Acteurs. DU MONTEIL.

VERS 92. *Le Violon tint lieu de Chœur & de Musique.*) *Esther* & *Athalie,* Tragédies de l'illustre Mr. RACINE, font connoître, combien on

* Voyez la *Bibliothèque* de la Croix du Maine, pag. 24. 391. & 456.

S'empara du Théatre, ainsi que des Romans.
De cette Passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les Héros amoureux,
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis & Philène.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène:
Et que l'Amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse & non une vertu.
Dès Héros de Roman fuyez les petitesses;
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,

a perdu en supprimant les Chœurs & la Musique.

VERS 100. *N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.*] *Artamène*, ou le *grand Cyrus*, Roman de Madem. de SCUDERI. *Artamène* est un nom supposé, que le Roman donne à Cyrus dans les voyages qu'on lui fait entreprendre. Mais le caractère de ce Prince n'est pas mieux conservé que son nom. *Voyez ci-après (Tom. III.) le Dialogue contre les Héros de Roman.*

IMIT. Vers 105. *Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.*] Horace, Art poët. v. 120.

—— Si fortè reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

IMIT. Vers 106. *J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.*] Iliade, L. I.

VERS 115. —— *Ainsi que dans Clélie.*] Autre Roman de Mad. de Scuderi. Mr. Despreaux en parle ainsi dans une Lettre qu'il m'écrivit le 7. de Janvier 1703. „C'est effectivement une très-grande absurdité „à la Demoiselle, Auteur de cet „Ouvrage, d'avoir choisi le plus „grave Siècle de la République Ro„maine, pour y peindre les caractè„res de nos François. Car on prétend „qu'il n'y a pas dans ce Livre un „seul Romain ni une seule Romaine, „qui ne soient copiés sur le modèle „de quelque Bourgeois, ou de „quelque Bourgeoise de son quar„tier. On en donnoit autrefois une „clef qui a couru *, mais je ne me „suis jamais soucié de la voir. Tout

* *Elle est imprimée dans le Dictionnaire des Précieuses, du nommé* SOMAISE.

L'esprit avec plaisir reconnoît la Nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos Écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des Siècles, des Pays, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie;
Et sous des noms Romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison.

„ce que je sai, c'est que le géne-„reux *Herminius*, c'étoit Mr. PÉLISSON; l'agréable *Scaurus*, „c'étoit SCARRON; le galant „*Amilcar*, SARRAZIN, &c..... „Le plaisant de l'affaire est que nos „Poëtes de Théatre, dans plusieurs „Pièces, ont imité cette folie, com-„me on le peut voir dans *la Mort de* „*Cyrus* du célèbre Mr. QUINAUT, „où Thomyris entre sur le Théatre „en cherchant de tous côtés, & dit „ces deux beaux vers :

Que l'on cherche partout mes tablettes perduës,
Et que sans les ouvrir elles me soient renduës.

„Voilà un étrange meuble pour une „Reine des Massagetes, &c.

VERS 118. *Peindre Caton galant.*] CATON, surnommé *le Censeur.* Il ne faut que lire le Discours qu'il fit pour maintenir la Loi *Oppia*, contre la parure des Dames, pour voir qu'il n'étoit rien moins que galant. *Tite-Live, L. XXXIV.* c. 3.

Ibid. —— *Et Brutus dameret.*] C'est Junius Brutus qui chassa les Tarquins de Rome. Tous les Historiens le dépeignent comme un homme qui avoit *les mœurs austères de nature, & non adoucies par la Raison*, suivant le langage d'AMIOT *: Jusques-là qu'il fit mourir ses propres enfans. Cependant le Roman de *Clélie*, qui rapporte tout à une certaine galanterie, suppose que Brutus † *étoit doux, civil, complaisant, agréable; qu'il avoit l'esprit galant, adroit, délicat, & admirablement bien tourné* ††.... *De plus*, dit-on, *il connoit si parfaitement toutes les délicatesses de l'amour .... qu'il n'y a pas un Galant en Grèce*

* *Plutarq. Marc. Brut. ch.* 1. † *Clélie, seconde partie, p.* 197. †† *p.* 161.

Mais la Scène demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Écrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon,
Calprenède & Juba parlent du même ton.
La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque Paſſion parle un différent langage.
La Colère eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que

ni en Afrique, qui ſache mieux que lui l'art de conquérir un illuſtre cœur.

IMIT. Vers 124. *D'un nouveau Perſonnage* &c.) Horace, Art poëtique, v. 125.

Si quid inexpertum ſcenæ committis, & audes
Perſonam formare novam: ſervetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

VERS 130. *Calprenède & Juba parlent du même ton.*) *Juba*, Heros du Roman de *Cléopatre*, compoſé par le Sieur de LA CALPRENÈDE, Gentilhomme du Périgord. Il avoit fait d'autres Romans *, & pluſieurs Tragédies †. Le Cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, dit, que la Piéce étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches. Cette réponſe fut rapportée à l'Auteur, qui repliqua par cette ſaillie digne d'un Gaſcon: *Comment lâche?* dit-il, *Cadedis, il n'y a rien de lâche dans la Maiſon de la Calprenède.* En 1636. ſa Tragédie de *la Mort de Mithridate*, fut repréſentée pour la première fois le jour des Rois. A la fin de la Piéce, Mithridate prend une coupe empoiſonnée, & après avoir deliberé quelque tems, il dit en avalant le poiſon; *Mais c'eſt trop differer ....* Un Plaiſant du Parterre acheva le vers, en criant de toutes ſes forces: *Le Roi boit, Le Roi boit.*

IMIT. Vers 131. *La Nature eſt en nous plus diverſe* &c.) Horace, Art poëtique, v. 105.

Tri-

* *Caſſandre, & Pharamond.*

† *La mort de Mithridate; le Comte d'Eſſex: La mort des Enfans d'Herode,* ou *la Suite de Marianne,* & ſept ou huit autres.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
Ni sans raison décrire, en quels affreux païs,
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le Théatre, fertile en Censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.

—— —— —— *Tristia mæstum*
Vultum verba decent, iratum, plena minarum:
Ludentem, lasciva: severum, seria dictu.
Format enim Natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum.

VERS 138. *Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.*] Senèque le Tragique, *Troade*, Scène I. v. 9.

Septena Tanaïn ora pandentem bibit.

VERS 140. *Sont d'un Déclamateur* &c.) Notre Auteur note Senèque le Tragique; mais il avoit aussi en vûë le grand Corneille, dans les Tragédies duquel il y a quelques endroits qui sentent un peu la déclamation; particulierement la première Scène de *la Mort de Pompée*, où d'abord après les quatre premiers vers, il met *de grands mots dans la bouche de Ptolomée pour exagerer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vûe.* Pref. du Subl. *à la fin.*

IMIT. Vers 141. *Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.*] HORACE, vers 95. de l'Art poëtique.

Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri, &c.

IMIT. Vers 142. *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*] Le même, v. 102.

—— *Si vis me flere, dolendum est*
Primùm ipsi tibi.

Et Ciceron, Livre II. de l'Orateur. *Ut omnes motus, quos Orator adhibere volet &c..... Neque ad misericordiam adducitur, nisi ei tu signa doloris tui, verbis, sententiis, voce, vultu, collachrymatione denique ostenderis.*

Il trouve à le siffler des bouches toûjours prêtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie:
Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentimens il soit par tout fécond:
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond:
Que de traits surprenans sans cesse il nous reveille:
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son Ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poësie Épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence & Vénus la Beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le Tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots.

IMIT. Vers 148. *Il trouve à le siffler* &c.) Horace, vers 105.
Aut dormitabo, aut ridebo.

VERS 193. *C'est donc bien vainement que nos Auteurs deçus,* &c.] Ce qui suit regarde Mr. DESMARETS DE SAINT SORLIN, Auteur du Poëme de *Clovis*, dans lequel il fait produire tout le merveilleux, par l'intervention des Démons, des Anges, & de Dieu même: au lieu d'y employer le mi-

Écho n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe :
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes :
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion :
Qu'Eole, en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les priſons d'Eolie :
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache ;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur :
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement, que nos Auteurs déçus,

niſtère * des Divinités fabuleuſes, ou allégoriques, ſuivant l'exemple des Anciens. Ce Poëte agiſſant conſequemment à ſes principes, avoit blâmé Mr. Deſpreaux d'avoir introduit dans ſon Epître IV. le Dieu du Rhin s'oppoſant au paſſage du Roi. Ainſi notre Auteur avoit tout en-

* *Per Deorum miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum.* Petron.

Bannissant de leurs Vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'Esprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ses vérités donne l'air de la Fable.
    Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toûjours hurlant contre les Cieux,
Qui de votre Héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire?
    Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès:
Mais, quoique notre Siécle à sa gloire publie,

semble à défendre l'ancien usage, la Raison, & ses propres Ouvrages. Le Poëme de *Clovis* parut pour la premiére fois en 1657. mais l'Auteur y ayant fait des changemens très-considérables, le publia de nouveau en 1673. tandis que notre Poëte travailloit à son Art poëtique.

§. Des Marets, dans sa *Défense du Poëme héroïque*, pretend, que Mr. Despreaux ne l'a critiqué que pour se vanger de ces vers adressés au Roi, qu'il avoit mis au devant du Poëme de *Clovis*:

Et quand du Dieu du Rhin l'on feint la fiere image
S'opposant en fureur à ton fameux passage,
On ternit par le faux la pure vérité
De l'effort qui domta ce grand fleuve indomté.
Forcer les élémens par un cœur héroïque,
Est bien plus, que lutter contre un Dieu chimérique:
A ta haute valeur c'est être injurieux,

Il n'eût point de ſon Livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage Héros, toûjours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Sathan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrède, & ſa Maîtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.

Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet chrétien,
Un Auteur follement Idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la Fable employer la figure;
De chaſſer les Tritons de l'Empire des eaux,
D'ôter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux,
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Themis ni bandeau, ni balance;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;

Que de mêler la fable à tes faits glorieux.

Recourir à la feinte offenſe ta victoire:

Et c'eſt moins dire en vers, que ne dira l'hiſtoire.

„Ces Vers, *ajoûte des Marets*, ne le „deſignoient pas particulierement, „& étoient ſeulement pour ſoutenir „la règle, que l'on ne doit pas „meſler les Dieux des Payens, dans „les ouvrages pour les Héros Chré„tiens; & d'autres Poëtes que lui „eſtoient tombés dans la même „faute, de parler du Dieu du Rhin „dans leurs vers ſur ce paſſage. DU MONTEIL.

VERS 209. *Le Taſſe .... l'a fait avec ſuccès.*) Dans ſon Poëme de la *Jéruſalem délivrée.*

VERS 218. *Un Auteur follement* &c.] L'ARIOSTE.

VERS 219. *Mais dans une profane & riante peinture.*) Telle que la déſcription du paſſage du Rhin, dans l'Epitre IV.

Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zèle, iront chasser l'Allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur:
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur,
Et fabuleux Chrétiens, n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de Vérité, faire un Dieu de mensonges.
La Fable offre à l'Esprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,
Hélene, Ménelas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Héros va choisir Childebrand!
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre,
Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne lasser?
Faites choix d'un Héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.

VERS 242. *Qui de tant de Héros va choisir Childebrand.*) C'est le Héros d'un Poëme héroïque, intitulé: *Les Sarrazins chassés de France*, composé par le Sr. DE SAINTE GARDE, Conseiller & Aumônier du Roi. * Ce Poëte se voyant raillé sur le choix & sur le nom de son Héros, publia *la Défense des beaux Esprits*, petit Ouvrage rempli d'injures grossières contre Mr. Despreaux, & dans lequel il s'efforçoit de justifier son choix par la conformité qu'il trouvoit entre le nom de *Childebrand*, & celui d'*Achille*.

VERS 251. *Non tel que Polynice, & son perfide frere.*) Il indique la *Thébaïde* de STACE, dont le sujet est la haine funeste d'Etéocle & de Polynice, Freres ennemis, Auteurs de la Guerre de Thebes. Il faut que l'Action du Poëme soit heureuse, pour laisser l'esprit du Lecteur satisfait; & qu'elle soit louable pour être un exemple public de vertu. C'est la Règle que notre Auteur propose.

VERS 261. *N'imitez pas ce Fou.*] SAINT AMANT décrivant le passage de la Mer rouge, dans la

* *Il a cette qualité dans le Privilège, daté du mois d'Octobre 1666.*

Qu'en lui juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïs;
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre, ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquérant vulgaire.
  N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
  Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos Déſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y préſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers
Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maîtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres;
Peint le petit Enfant qui *va*, *ſaute*, *revient*,

cinquieme Partie de ſon *Moïſe ſauvé*; met, pour ainſi dire, les Poiſſons aux fenêtres, pour voir paſſer le Peuple Hébreu:

Et là, près des remparts que l'œil peut tranſpercer,
Les Poiſſons ébahis le regardent paſſer.

Un autre Poëte avoit dit * la même choſe:

Hinc inde attoniti liquido ſtant marmore piſces.

Vers 265. *Peint le petit enfant &c.*) Voici les vers de St. Amant, au même endroit:

Là l'enfant éveillé courant ſous la licence
Que permet à ſon âge une libre innocence,

* *Le P.* Ant. Millieu, *Jéſuite, dans ſon Poëme*: Moſes Viator, *imprimé à Lyon 1636. Lib. 5. n. 18.*

Et joyeux à sa Mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'est arrêter la vuë.
Donnez à votre Ouvrage une juste étenduë.
Que le Début soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre:
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris?
La Montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,

Va, revient, tourne, saute; & par maint cri joyeux,
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un étrange caillou qu'à ses pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuse montre:
Ramasse une coquille & d'aise transporté
La présente à sa mere avec naïveté.

Voyez ci-après Tom. III. les *Réflexions Critiques* sur Longin: *Réfl.* VI.

IMIT. Vers 269. *Que le Début soit simple* &c.] Ce précepte est tiré d'Horace, Art poët. v. 136.

Nec sic incipies, ut Scriptor cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes: nascetur ridiculus mus.
Quanto rectiùs hic, qui nil molitur ineptè:
Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat; ut speciosa dehinc miracula promat, &c.

VERS 272. *Je chante le Vainqueur* &c.] Premier vers du Poëme d'*Alaric*, par M. de SCUDERI. Saint Jérome avoit dit de même: *Capitur Urbs, quæ totum cepit Orbem.* Ep. XI.

VERS 282. —— *Ne nous promet que peu.*] Il y a dans quelques éditions: *Ne nous promet pas peu;* ce qui est une faute remarquable d'impression.

VERS 285. *De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens.*) Dans une Lettre que j'écrivis à Mr. Despreaux le 31. Décembre 1708. je lui demandai, si ce vers ne seroit pas plus régulier, en mettant, *Du Styx, de l'Achéron*, &c. Il me répondit ainsi,

Qui, ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux:
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu:
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens;

Du

le 7. de Janvier ſuivant. „Vous „croyez, que, *Du Styx, de l'Achéron* „*peindre les noirs torrens*, ſeroit „mieux. Permettez-moi de vous „dire, que vous avez en cela l'oreil- „le un peu proſaïque, & qu'un „homme vraiment Poëte ne me „fera jamais cette difficulté; parce- „que *De Styx & d'Achéron*, eſt beau- „coup plus ſoutenu, que *du Styx*, „*de l'Achéron. Sur les bords fameux* „*de Seine & de Loire*, ſeroit bien „plus noble dans un vers, que *ſur* „*les bords fameux de la Seine & de* „*la Loire*. Mais ces agrémens ſont „des Myſtères qu'Apollon n'en- „ſeigne qu'à ceux qui ſont véri- „tablement initiés dans ſon Art." Quelques jours après je lui mandai, que ce qui m'avoit fait croire qu'il falloit dire, *Du Styx, de l'Achéron*, étoit, que j'avois remarqué, qu'on ne mettoit jamais que l'Article défini, devant les noms de Fleuves qui ſont du genre maſculin, quoique l'on ſe diſpenſe ſouvent de cette Règle à l'égard de ceux qui ſont féminins. Ainſi, Malherbe a dit: * *Voyez des bords de Loire, & des bords de Garonne*: ce qui eſt conforme, diſois-je, à l'exemple que vous me citez dans votre Lettre. Mais je ne crois pas, que l'on puiſſe dire de même, *ſur les rives de Nil*, non plus que, *de Danube & de Rhin peindre les bords fameux*. A Lyon où il y a deux Rivières, dont l'une a un nom maſculin, & l'autre un nom féminin, on obſerve toûjours cette différence en parlant: car quoique l'on diſe indifféremment, *les rivages de Saône*, & *les rivages de la Saône*; néanmoins on dit toûjours, *les rivages du Rhône*, & jamais, *les rivages de Rhône*. Nous avons, ajoûtois-je, un autre exemple de cette diſtinction dans l'Eglogue de Mr. MÉNAGE, intitulée *Chriſtine*:

Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne;
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne.

Je confirmai tout cela par un vers même de Mr. Despreaux qui a dit dans l'Epître IV.

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives du Scamandre!

* *Récit d'un Berger, dans le Ballet de Madame, Princeſſe d'Eſpagne.*

Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez votre Ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & mélancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit, que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homère ait à Vénus dérobé ſa ceinture.
Son Livre eſt d'agrémens un fertile tréſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.

»Et vous vous ſouviendrez, diſois-»je enfin, que quand je lûs cet en-»droit avec vous, dans la dernière »édition de vos Oeuvres, faite *in* »*douze* en 1701. où il y a *de Sca-*»*mandre*, vous me dites, que c'étoit »une faute d'impreſſion, & qu'il »falloit lire, *du Scamandre*, comme »il y a dans toutes les autres édi-»tions, particulièrement dans *l'in* »*quarto* de la même année.

Mr. de LA MONNOYE, dont la Critique eſt ſi judicieuſe & ſi ſûre, croit, que *de Styx & d'Achéron*, eſt mieux que *du Styx* & *de l'Achéron*. Ces fleuves fabuleux, dit-il, ſont regardés comme des Dieux, & on les perſonifie toûjours. *Styx*, qui eſt femelle en Grec & en Latin, étoit Fille de l'Océan, ou de l'Erèbe & de la Nuit, & a eu pluſieurs enfans. *Achéron*, fils de Cérès ou de la Terre, a eu un fils nommé Aſcalaphe. Sur ce pié-là, *Styx* & *Achéron* peuvent fort bien ſe paſſer de l'Article. On en peut dire autant de *Pénée*, de *Méandre*, de *Xanthe* ou *Scamandre*. Rives *de Scamandre*, ayant même quelque choſe de plus poëtique, & de plus noble que *du Scamandre*. Pour *Achéloüs* que nos Poëtes anciens & modernes nomment *Achelois*, il n'y en a pas un, qui ait dit l'*Achelois*. L'oreille d'ailleurs, comme Mr. Despreaux l'a très-judicieuſement remarqué, eſt d'une grande autorité en ces matières; & qui l'a bonne, peut & doit la conſulter.

VERS 291. *J'aime mieux Arioſte.*) Poëte Italien, Auteur du Poëme de *Roland le furieux*, qui eſt rempli de fictions ingénieuſes, mais éloignées de toute vraiſemblance: comme l'Hippogriffe, ou le Cheval ailé de Roger; L'anneau merveilleux d'Angélique, qui la rend inviſible; des Géans, des Monſtres, des enchantemens, & mille autres événemens prodigieux.

Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre méthodique,
Son ſujet de ſoi-même & s'arrange & s'explique:
Tout, ſans faire d'apprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ſes Ecrits, mais d'un amour ſincère.
C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.

Un Poëme excellent, où tout marche & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des ſoins; & ce pénible Ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,

VERS 296. *Homère ait à Vénus dérobé ſa ceinture.*) HOMÈRE, liv. XIV. de l'*Iliade*, feint, que Junon craignant que Jupiter ne favoriſe les Troyens, fait deſſein de l'en empêcher. Pour y réuſſir elle ſe pare extraordinairement, & prie Vénus de lui prêter ſon Ceſte, c'eſt-à-dire, cette merveilleuſe Ceinture *, *où ſe trouvoient tous les charmes les plus ſéducteurs, les attraits, l'amour, les deſirs, les amuſemens, les entretiens ſecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui inſenſiblement ſurprend l'eſprit & le cœur des plus ſenſés.* Cette fiction eſt une des plus belles d'Homère; & l'application heureuſe qui lui en eſt ici faite, eſt une des plus fines louanges qu'on puiſſe jamais lui donner.

IMIT. Vers 298. *Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.*) Ovide fait dire à Midas, Metamorph. XI. v. 102.

——— ——— ——— *Quidquid*
Corpore contigero fulvum vertatur in aurum.

Et Perſe, Satire I.

Quidquid calcaverit hic roſa fiet.

IMIT. Vers 306. ——— *Court à l'événement.*] Horace, Art Poët. v. 148.

Semper ad eventum feſtinat.

IMIT. Vers 308. *C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.*] Ce que notre Auteur dit ici du premier des Poëtes, Quintilien l'avoit dit du premier des Orateurs. *Hunc* (Ciceronem) *igitur ſpectemus: hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe profeciſſe ſciet, cui Cicero valde placebit.* Inſtit. Orat. L. X. c. 1.

VERS 313. ——— ——— *Un Poëte ſans art,*

* *Traduction de l'Illuſtre Madame* DACIER.

Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fierement prend en main la Trompette héroïque.
Sa Muse dereglée, en ses Vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts & par bonds;
Et son feu, dépourvû de sens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le Public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser.
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le Siècle se rebelle,

Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard, & les vingt vers suivans.) Il revient ici à Mr. DESMARETS. Ce Poëte avoit fait quelques Ouvrages, dans lesquels il y avoit du feu & de l'imagination: *Les Amours du Compas & de la Règle, & ceux du Soleil & de l'Ombre; la Comédie des Visionnaires*, &c. Dans un Ouvrage que Desmarêts publia en 1670.* il avoit entrepris de mettre les Poëtes François, ou plûtôt de se mettre lui-même, au dessus de tous les Poëtes Grecs & Latins. Il crût follement faire honneur aux Modernes, en deshonorant les Anciens. Il en vouloit sur tout à Homère & à Virgile, qu'il regardoit comme ses Rivaux, & les seuls, qui pouvoient lui disputer le Sceptre Poëtique. Il disoit †, que *l'Action de l'Iliade n'est point Noble ni Héroïque, qu'Homère est entièrement défectueux en son sujet; qu'il est abondant en fictions entassées les unes sur les autres, & mal reglées; en Episodes ennuyeux, en narrations d'une longueur insupportable, & en discours souvent déraisonnables, & hors de propos*. A l'égard de Virgile il osoit soutenir **, que ce Poëte *a peu d'invention*: qu'*il a fait de grandes fautes dans la narration*, dans *les caractères*, dans *les sentimens*, dans *les comparaisons*: qu'*il a péché contre la vraisemblance, contre les bienséances, & contre le jugement*. Il est étonnant, que des personnes qui ont de la réputation d'ailleurs, renouvellent aujourd'hui des accu-

* *La Comparaison de la Langue & de la Poësie Françoise avec la Grecque & la Latine.*

† *Ch. 10. des principaux défauts d'Homère.*

** *Ch. 11. des principaux défauts de Virgile.*

A la Postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le Bon Sens de retour,
Ramène triomphans ses Ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers & la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et sans nous égarer suivons notre propos.

Des succès fortunés du Spectacle Tragique,
Dans Athènes nâquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le vénin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La Sagesse, l'Esprit, l'Honneur furent en proie,
On vit, par le Public un Poëte avoué

sations si injustes, & donnent dans de pareils travers.

Pour Desmarêts, graces à la sublimité de son génie, & à la supériorité de ses lumières, il se croyoit bien éloigné de tous ces égaremens. Et pour rendre sa victoire plus éclatante, il opposoit aux plus beaux endroits de Virgile, quelques Lambeaux de son Poëme de Clovis: donnant à juger par ce parallèle, qu'il l'emportoit de beaucoup sur le Prince des Poëtes Latins, & par conséquent sur Homère, qu'il plaçoit bien au dessous de Virgile. Cependant, comme tous ces avantages n'étoient pas suffisans pour le rassurer contre les jugemens de son siècle, d'un siècle perdu d'injustice & d'envie, il prit dès lors ses précautions en homme bien avisé, & en appella à la Postérité: *

Car le siècle envieux juge sans équité;

Mais j'en appelle à toi, juste Postérité.

§. Voyez dans la Remarque sur le vers 193. de ce Chant, à quoi Des Marêts attribuoit ce, que Mr. Despreaux dit de lui. DU MONTEIL.

IMIT. Vers 335. *Des succès fortunés du Spectacle Tragique*, &c.] Art Poëtique d'Horace, v. 281.

Successit vetus his Comœdia, non sine multa

Laude: sed in vitium libertas excidit, & vim

* *Page 246. du même Ouvrage, & dans une Ode qu'il a mise à la tête du Poëme de* Clovis.

S'enrichir aux dépens du Mérite joué,
Et Socrate par lui, dans *un Chœur de Nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours.
Le Magiſtrat, des Loix emprunta le ſecours,
Et rendant par Édit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms & les viſages.
Le Théatre perdit ſon antique fureur.
La Comédie apprit à rire ſans aigreur;
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre;
Et plût innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Dignam lege regi. Lex eſt accepta; chorusque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.

VERS 343. *Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées.*) Les *Nuées*, Comédie d'ARISTOPHANE: *Act. I. Sc. 2. & 3.*

VERS 352. *Et plût innocemment dans les vers de Ménandre.*] La Comédie a eu trois âges, ou trois états différens chez les Grecs. Dans l'ancienne Comédie on ſe donnoit la liberté, non ſeulement de repréſenter des avantures véritables & connues, mais de nommer publiquement les gens. SOCRATE lui-même s'eſt entendu nommer, & s'eſt vû joüer ſur le Théatre d'Athènes. Cette licence fut reprimée par l'autorité des Magiſtrats; & les Comédiens n'oſant plus déſigner les gens par leur nom, firent paroître des maſques reſſemblans aux perſonnes qu'ils jouoient, ou les deſignerent de quelque autre maniere ſemblable. Ce fut la Comédie moyenne. Ce nouvel abus preſque auſſi grand que le premier, fut encore défendu: on ne marqua plus *les noms ni les viſages*; & la Comédie ſe réduiſit aux règles de la bienſéance. C'eſt la Comédie nouvelle, dont MÉNANDRE fut l'Auteur, du tems d'Alexandre le Grand.

VERS 375. *Un jeune homme*, &c.]

Que la Nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un ésprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénetré le fond:
Qui sait bien ce que c'est qu'un Prodigue, un Avare,
Un honnête Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Présentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La Nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le Tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit, & ses mœurs.
Un jeune Homme, toûjours bouillant dans ses caprices,

Notre Auteur, après Horace, décrit les mœurs & les caractères des trois âges de l'Homme: l'Adolescence, l'Age viril, & la Vieillesse. Horace a fait aussi la peinture de l'Enfance; Mais Mr. Despreaux l'a omise à dessein, parce qu'il arrive rarement que l'on fasse parler un Enfant sur la Scène. C'est pourquoi Aristote l'a aussi négligée dans sa Poëtique, en donnant le caractère des autres Ages. Regnier dans sa Satire cinquieme, a décrit les quatre Ages de l'Homme, d'après Horace. Le Roi vouloit, que Mr. Despreaux lui récitât tous ses Ouvrages, à mesure qu'il les composoit. Il lui fit réciter deux fois cette description des âges de l'Homme.

IMIT. Ibid. *Un jeune Homme*, &c.) Horace décrit ainsi les mœurs de la Jeunesse: Poët. v. 161.

Imberbis Juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque, & aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, & amata relinquere pernix.

Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices :
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes déſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus mûr, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage ;
Contre les coups du Sort ſonge à ſe maintenir ;
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe ;
Garde, non pas pour ſoi, les tréſors qu'elle entaſſe ;
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé ;
Toûjours plaint le préſent, & vante le paſſé ;
Inhabile aux plaiſirs, dont la Jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un Vieillard en Jeune Homme, un Jeune Homme en Vieillard.

Etu-

IMIT. Vers 379. *L'Age viril plus mûr* &c.] Horace, au même endroit :

Converſis ſtudiis, ætas animuſque virilis
Quærit opes, & amicitias ; inſervit honori ;
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.

IMIT. Vers 383. *La Vieilleſſe chagrine* &c.] Suite du même endroit d'Horace :

Multa ſenem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti,
Vel quòd res omnes timidè gelidèque miniſtrat :
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum.

IMIT. Vers 390. *Un Vieillard en Jeune Homme* &c.] Horace au même endroit :

——— *Ne fortè ſeniles*
Mandentur juveni partes, pueroque viriles.

Sem-

tudiez la Cour, & connoissez la Ville.
L'une & l'autre est toûjours en modeles fertile.
C'est par là que Moliere, illustrant ses Écrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix;
Si, moins ami du Peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.
Le Comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs:
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses Acteurs badinent noblement:
Que son nœud bien formé se dénoue aisément:

Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.

VERS 394. *Peut-être de son Art eût remporté le prix.*] De tous les Auteurs modernes, Moliere étoit celui que Mr. Despreaux estimoit & admiroit le plus; il le trouvoit plus parfait en son genre, que Corneille & Racine dans le leur.

VERS 395. *Si, moins ami du peuple.*) C'est-à-dire, *du Parterre.*

VERS 398. —— *A Terence allié Tabarin.*] *Tabarin*, voyez la note sur le vers 86. du premier Chant.

VERS 399. *Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe.*) *Les fourberies de Scapin*, Comédie de MOLIERE. Ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans un sac; c'est le vieux Géronte à qui Scapin persuade de s'y envelopper. Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le Héros de la Piéce.

Quelques Censeurs ont trouvé à redire, que notre Auteur eût ici critiqué Moliere, après lui avoir donné de grands éloges en d'autres endroits de ses Poësies *. Mais en cela il n'a rien fait que de judicieux & de très-régulier. Dans les endroits où il a loué Moliere, il n'étoit pas obligé de faire le jugement ni la critique de ses Comédies; ainsi il l'a loué en général comme un excellent Poëte Comique. Mais dans son Art poëtique, où il donne des préceptes, fondés sur la Raison, & autorisés par des exemples, il n'a pû se dispenser de

* *Satire II. Épître VII.*

Que l'Action, marchant où la Raison la guide,
Ne se perde jamais dans une Scène vuide;
Que son stile humble & doux se releve à propos;
Que ses discours par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les scènes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du Bon Sens gardez de plaisanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet Amant écoute ses leçons,

faire une critique fincere & exacte des Auteurs, en marquant précisément leurs défauts, aussi-bien que leurs bonnes qualités. C'est pourquoi, après avoir dit: *Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe*, il loue Moliere, en ajoûtant; *Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.*

VERS 415. —— *Un Pere dans Térence.*] En plusieurs endroits de ses Comédies; particuliérement dans l'*Héautontimorumenos*, Acte I. Scène I. & Acte V. Scène IV. Voyez Simon dans l'*Andrienne*, & Demée dans les *Adelphes*.

VERS 418. *Et court chez sa Maîtresse oublier ces chansons.*] C'est ainsi que Clitiphon appelle les leçons que Chrémès son pere vient de lui faire;

Astutus! ne ille haud scit, quam mihi nunc surdo narret fabulam.

Magis nunc me amicæ dicta stimulant.

Terent. Héautont. Acte I. Sc. II.

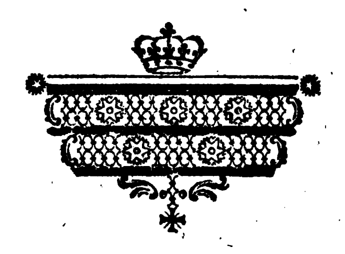
VERS 424. *Mais pour un faux Plaisant, à grossière équivoque*, &c.] MONT-FLEURI le jeune, Auteur de *la Femme juge & partie*, & de quelques autres Comédies semblables. Quand notre Auteur récita cet endroit à Mr. Colbert, ce Ministre s'écria; *Voilà Poisson, voilà Poisson.* Il ne pouvoit souffrir ce Comédien *, depuis qu'un jour, POISSON faisant le rôle d'un Bourgeois, parut sur le Théatre en pourpoint & en manteau noir, avec un collet de point, & un chapeau uni; enfin avec un habillement conforme en tout à celui de Mr. Colbert, qui, par malheur, étoit présent, & qui crut, que Poisson vouloit le jouer, quoique cela fût arrivé sans dessein. Poisson, qui s'en apperçut, changea quelque chose à son habillement dans le reste de la Pièce; mais cela ne satisfit point Mr. Colbert.

VERS 426. —— *Sur deux treteaux monté.*] A la manière des Charlatans, qui jouoient leurs farces

* POISSON *le Pere, connu sous le nom de* Crispin.

Et court chez ſa Maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable;
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere véritable.
J'aime ſur le Théatre un agréable Auteur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la Raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblés jouer ſes Maſcarades.

à découvert, & en plein air, au milieu du Pont-neuf. Autrefois c'étoit près de la Porte de Nesle, dans une Place, où eſt bati à préſent le College Mazarin. Mr. Despreaux diſoit des mauvaiſes Pièces de Théatre, qu'elles n'étoient bonnes qu'à jouer en plein air.



CHANT IV.

Dans Florence jadis vivoit un Médecin,
Savant hableur, dit-on, & célèbre assassin.
Lui seul y fit long-tems la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie;
Et par lui la migraine est bien-tôt phrénésie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux détesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté,

Dans le quatrième Chant, l'Auteur revient aux Préceptes généraux. Il s'attache à former les Poëtes, & leur donne d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un Censeur éclairé, sur leurs moeurs, sur leur conduite particulière. Il explique ensuite, par forme de digression, l'Histoire de la Poësie: son origine, son progrès, sa perfection & sa décadence. Enfin, il termine son ouvrage par l'éloge du Roi: Exhortant tous les Poëtes à chanter un Héros si grand par ses vertus & par ses victoires.

Vers 1. *Dans Florence jadis vivoit un Médecin,* &c.) Cette Métamorphose d'un Médecin en Architecte, désigne Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris *. Il étoit un de ceux qui condamnoient le plus hautement les Satires de Mr. Despreaux. Ce Médecin avoit un frere, ** à qui notre Auteur s'en plaignit; mais celui-ci, bien loin d'en faire la moindre satisfaction à Mr. Despreaux, ne daigna pas même lui répondre. Cette nouvelle injure l'irrita contre les deux Freres, & bien-tôt après il se vengea des mauvais discours de l'un, & du silence injurieux de l'autre, par cette métamorphose satirique. Le Médecin en fit beaucoup de bruit; & comme il étoit employé dans les Bâtimens du Roi, il en porta ses plaintes à Mr. Colbert †. Notre Poëte ne se défendit que par une plaisanterie, qui fit rire ce grand Ministre: *Il a tort de se plaindre,* dit Mr. Despreaux: *Je l'ai fait précepte.*

* *Voyez ci-après Tom. III. une Lettre de notre Auteur à Mr. de Vivonne.*

** *Charles Perrault, de l'Académie Françoise.*

† *Ministre & Secretaire d'État, Sur-Intendant des Bâtimens,* &c.

Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.
Le Médecin d'abord semble né dans cet Art;
Déja de bâtimens parle comme Mansard.
D'un salon, qu'on élève, il condamne la face:
Au vestibule obscur il marque une autre place:
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande son Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre Assassin renonce à son Art inhumain,
Et désormais la règle & l'equierre à la main,
Laissant de Galien la Science suspecte,

En effet, il tire dans la suite un excellent précepte de cet exemple : *Soyez plûtôt Maçon*, dit-il, *si c'est votre talent*, &c. v. 26.

VERS 14. —— *De bâtimens parle comme Mansard.*] FRANÇOIS MANSARD, célèbre Architecte, qui mourut en 1666. âgé de 69. ans.

VERS 17. *Approuve l'escalier tourné d'autre façon.*] Un petit doute que j'avois marqué à l'Auteur sur la netteté de ce vers, l'engagea à m'écrire ce qui suit. * „Comment
„pouvez-vous trouver une équi-
„voque dans cette façon de parler?
„Et qui est-ce qui n'entend pas
„d'abord, que le Médecin Archi-
„tecte *approuve l'escalier*, moyen-
„nant qu'il soit *tourné d'une autre ma-*
„*nière?* Cela n'est-il pas préparé
„par le vers précédent: *Au vestibule*
„*obscur il marque une autre place.*
„Il est vrai, que, dans la rigueur, &
„dans les étroites règles de la con-
„struction, il faudroit dire: *Au vesti-*
„*bule obscur il marque une autre place,*
„*que celle qu'on lui veut donner: Et*
„*approuve l'escalier tourné d'une autre*
„*manière qu'il n'est.* Mais cela se
„sous-entend sans peine: & où en
„seroit un Poëte, si on ne lui passoit,
„je ne dis pas, une fois, mais vingt
„fois dans un Ouvrage, ces *Subaudi?*
„Où en seroit Mr. Racine, si on lui
„alloit chicaner ce beau vers que
„dit Hermione à Pyrrhus dans
„l'Andromaque: *Je t'aimois incon-*
„*stant; qu'eussé-je fait fidelle?* qui
„dit si bien, & avec une vitesse
„si heureuse: *Je t'aimois, lorsque tu*
„*étois inconstant,* qu'eussé-je *donc*
„*fait, si tu avois été fidelle?* Ces sortes
„de petites licences de construction
„non seulement ne sont pas des
„fautes, mais sont même assez sou-
„vent un des plus grands charmes
„de la Poësie, principalement dans
„la narration, où il n'y a point de
„tems à perdre. Ce sont des espèces
„de Latinismes dans la Poësie Fran-

* *Lettre du 2. d'Août, 1703.*

De méchant Médecin devient bon Architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plûtôt Maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un Art nécessaire,
Qu'Écrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre Art des degrés différens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs:

„çoise, qui n'ont pas moins d'agré-„ment que les Hellénismes dans la „Poësie Latine &c.

IMIT. Vers 29. *Il est dans tout autre Art des degrés différens:* &c. Horace, Poët. v. 368.

> —— *Certis medium & tolerabile rebus*
> *Rectè concedi. Consultus juris, & actor*
> *Causarum mediocris, abest virtute diserti*
> *Messalæ, nec scit quantum Cassellius Aulus:*
> *Sed tamen in pretio est.*

VERS 32. *Il n'est point de degrés du médiocre au pire.*] Les quatre vers qui viennent après celui-ci, ont été mis par l'Auteur dans sa dernière édition de 1701. à la place de ces quatre autres, qui étoient dans les éditions précedentes:

> *Les vers ne souffrent point de médiocre Auteur:*
> *Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du Lecteur.*
> *Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,*
> *Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.*

Voici les raisons de ce changement. I. Le mot de *médiocre* étoit répété dans les vers 32. & 33. II. La construction du vers 34. étoit irrégulièrement liée avec le vers précédent; car ces mots: *De médiocre Auteur*, sont absolus & ne souffrent après eux, ni rélatif, ni régime †. Ainsi, selon l'exactitude grammaticale, *Ses Écrits*, ne pouvoit se rapporter à *Médiocre Auteur.* III. Dans ces vers notre Auteur avoit eu en vûë cet endroit fameux de la Poëtique d'Horace, v. 371.

> —— —— *Mediocribus esse Poëtis*
> *Non Di, non homines, non concessere columnæ.*

Mais cette expression, qui a tant de force & de grandeur dans l'Original, ne paroissoit pas avec le même avantage dans la traduction. IV. Enfin, il avoit dit dans les vers précédens, que la médiocrité est insupportable dans la Poësie, & tout le reste n'étoit qu'une amplification de cette même pensée. Les vers qu'il a substitués à ceux-ci, confirment la Règle par des Exemples.

VERS 34. *Boyer est à Pinchêne égal pour le Lecteur.*] CLAUDE BOYER, de l'Académie Françoise, Auteur médiocre.

Pinchêne: le Sr. PINCHÊNE, Poëte fort méprisable. Voyez la Re-

* *Fameux Libraire.*
† *Voyez les Rem. de Vaugelas, & du P. Bouhours.*

Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid Écrivain, dit déteſtable Auteur,
Boyer eſt à Pinchêne égal pour le Lecteur.
On ne lit guères plus Rampale & Ménardiere,
Que Magnon, Du Souhait, Corbin & La Morliere.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:

marque ſur le vers 163. du quatrième Chant du Lutrin.

VERS 35. *On ne lit guère plus Rampale & Ménardiere.*) RAMPALE, Poëte, qui vivoit ſous le regne de Louïs XIII. Il a fait des Idylles qui ſont médiocrement belles.

JULES DE LA MÉNARDIERE, autre Poëte médiocre, étoit Lecteur de la Chambre du Roi. Voyez la Remarque ſur le vers 1. du premier Chant.

VERS 36. *Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morliere.*) MAGNON, étoit né dans la Province de Breſſe, & fut quelque tems Avocat au Préſidial de Lyon, enſuite il s'établit à Paris. Il compoſa dans ces deux Villes quelques Pièces de Théatre * fort impertinentes: puis renonçant à des Ouvrages ſi bornés, il entreprit un Poëme, l'*Encyclopédie*, qui devoit être d'environ trois cent mille vers. On lui demanda un jour, quand ſon Poëme ſeroit achevé: *Il ſera bien-tôt fait,* dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire;* & il le diſoit fort ſérieuſement. Scarron a, dit-on, dépeint admirablement ce *Magnon,* ſans le nommer, en certaine Épître chagrine: où il le fait parler de ſes Ouvrages, & entre autres des Conciles qu'il avoit deſſein de mettre en vers.

DU SOUHAIT: Toutes ſes Poëſies conſiſtoient en pointes & en jeux-de-mots, & c'eſt pour en faire voir le ridicule, que Sarrazin fit des Stances, fort connues, qui finiſſent par ce vers:

La Lune & le Soleil, la Roſe & le Roſier. †

Du Souhait avoit traduit en proſe l'Iliade d'Homère, en 1627.

CORBIN: étoit ami de *Du Souhait,* & ils rimoient tous deux à peu près dans le même goût. Il avoit traduit la Bible mot à mot. Voici des vers de ſa façon, que Mr. Deſpreaux avoit retenus:

A Mr. DU SOUHAIT. Odelette.

Qui t'a, mon Du Souhait,
Dicté tant à ſouhait
Le vers qui te renomme?
Ces vers ne ſont pas tiens,
Un homme je te tiens;
Ces vers ne ſont pas d'homme, &c.

Corbin étoit Pere de celui dont on a parlé ſur le vers 36. de l'Epître II.

LA MORLIERE: celui-ci eſt ſi obſcur, que notre Auteur n'en connoiſſoit que le nom.

* *Joſaphat, Tragicomédie: Sejanus, Oroondate.*
† *Voyez les Oeuvres de Sarrazin, Tom. II. p. 204. & 205.*

Mais un froid Écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers, où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Réduits, prompts à crier, Merveille!
Tel Écrit récité se soutint à l'oreille,

§. Adrien de la Morliere étoit Chanoine d'Amiens. *Il publia*, dit Colletet dans son Art poëtique, *divers Sonnets, avec un Commentaire, qui est une espèce de Glose aussi ténébreuse que le texte.* Nous avons un autre Ouvrage de sa façon, imprimé à Amiens en 1640. in 4. sous le titre de *Recueil de plusieurs nobles & illustres Maisons vivantes & éteintes en l'étendue du Diocèse d'Amiens.* Du Monteil.

Vers 39. *J'aime mieux Bergerac.*] Cyrano Bergerac, Auteur du *Voyage de la Lune*, & de quelques autres Ouvrages, auxquels l'imagination paroît avoir eu plus de part que le jugement.

Vers 40. *Que ces vers, où Motin se morfond & nous glace.*] Pierre Motin, natif de Bourges *, a laissé quelques Poësies qui sont imprimées dans des Recueils, avec celles de Malherbe, de Racan, & de quelques autres Poëtes de son tems. Il étoit ami de Regnier, qui lui a adressé sa quatrième Satire; & Motin a fait une Ode qui est au devant des Satires de Regnier. L'Auteur des *Jugemens des Savans* ** a cru, que dans ce vers Mr. Despreaux avoit voulu déguiser l'Abbé *Cotin*, sous le nom de Motin. „Ce passage (de „Mr. Despreaux) me fait songer, „dit-il, à ce que Mr. Bayle a dit †, „que le sel de la Satire demande, „qu'on ne s'explique pas toûjours „clairement; & que les allusions „un peu cachées, y ont une grace „merveilleuse pour les gens d'esprit. „En effet, ajoute Mr. Baillet, qui „auroit cru, que Mr. Despreaux, en „voulant désigner un Poëte vivant „de son tems, ait rencontré si fort „à propos, par le changement d'un „C, en une M, un autre Poëte „dans la même Langue, dans le „même Siècle, & peut-être dans „le besoin de subir un jugement „semblable. Cependant le mystère „sera cause un jour que le véri„table *Motin* pourra passer pour un „autre, si on ne le révéle, aussi„bien que les autres de la même na„ture, dont Mr. Despreaux a voulu „remplir une partie de ses Satires. „C'est ce qui a fait souhaiter à quel„ques-uns †† d'y voir des Com„mentaires, du vivant de l'Auteur, „& de sa main même pour plus „grande sûreté.„

Cette conjecture est fort ingénieuse, mais elle n'est pas véritable.

* *Cela paroit dans des vers de Motin, qui sont au commencement du Recueil des Arrêts de* Chenu.

** *Mr.* Baillet, *Art. 1415. Tome IV. p. 205. Édit. d'Amst. in 4. 1725.*

† *Nouv. de la Républ. des Lettres, Octob. 1684. Art. 5.*

†† *Bayle, ibidem.*

Qui dans l'impreſſion, au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénétrant.
On ſait de cent Auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
    Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,

E v

Mr. Despreaux m'a aſſuré, qu'il n'avoit point penſé ici à l'Abbé *Cotin*, dont le principal défaut n'étoit pas d'être un Poëte froid. Cette critique tombe donc uniquement ſur Motin, dont les vers ne paroiſſent point animés de ce beau feu qui fait les Poëtes.

VERS 43. *Vous donne en ces Réduits.*] *Réduit :* Lieu particulier où s'aſſemblent des perſonnes choiſies, & où quelquefois les Auteurs vont réciter leurs Ouvrages, avant que de les publier. Notre Poëte a encore employé ce mot dans une petite Préface qu'il fit en 1670. pour mettre au devant des Oeuvres poſthumes de Gilles Boileau ſon Frere, de l'Académie Françoiſe. *La traduction du quatrième Livre de l'Enéide*, dit-il, *a déja charmé une bonne partie de la Cour, par la lecture que l'Auteur, de ſon vivant, a été comme forcé d'en faire en pluſieurs Réduits célèbres.*

Ibid. —— *Promts à crier, Merveille !*] Cela ſe rapporte à *Admirateur*, qui eſt dans le vers précédent.

VERS 44. *Tel Écrit récité* &c.] Le Poëme de la *Pucelle*, de Chapelain ; & tant d'autres.

VERS 48. *Et Gombaut tant loué.*) JEAN OGIER DE GOMBAUT, de l'Académie Françoiſe, a fait pluſieurs Ouvrages, qui ſont peu lus à préſent. Il mourut en 1666.

VERS 49. *Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.*] Le grand Cardinal de RICHELIEU n'ignoroit pas une maxime ſi utile ; *Le plus habile homme du monde*, dit-il, dans ſon Teſtament politique, *doit ſouvent écouter les avis de ceux qu'il penſe même être moins habiles que lui. Comme il eſt de la prudence*, continue-t-il, *de parler peu, il en eſt auſſi d'écouter beaucoup. On tire profit de toutes ſortes d'avis : les bons ſont utiles par eux-mêmes, & les mauvais confirment les bons.* Teſtam. Polit. part. I. ch. VIII. ſect. II.

IMIT. Vers 50. *Un Fat quelquefois ouvre un avis important.*) C'eſt un proverbe, qui eſt exprimé dans cet ancien vers Grec :

* Πολλάκι γὰρ καὶ μωρὸς ἀνὴρ
μάλα καίριον εἶπεν.

Sæpe etiam eſt Stultus valde opportuna locutus. Ce que Perſe a imité :

Diſcere ab inſano multum laudanda magiſtro. Sat. III.

Nos Peres diſoient encore au même ſens, qu'*un Fol enſeigne bien un Sage*, Rab. III. 36.

* *Macrob. L. VI. Saturnal. c. 7. A. Gell. Noct. Attic. L. II. c. 6.*

En tous lieux auſſi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains Écrits Lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le ſalue,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la rue.
Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſûreté.

Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la Raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un Sot vous reprend.

Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une Pièce;
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens;

Vers 53. —— *Ce Rimeur furieux.*] Charles Du Périer, d'Aix en Provence. Il s'étoit d'abord attaché à la Poëſie Latine, où il réuſſiſſoit aſſez bien, & il ſe vantoit d'y avoir formé le célèbre Santeul; mais ils ſe brouillèrent enſuite par une jalouſie poëtique. Du Périer renonça à la Poëſie Latine, pour faire des Vers François; dans leſquels il ne ſoutint pas ſa première réputation, quoi qu'il ſe fût propoſé Malherbe pour modèle. La fureur qu'avoit Du Périer de réciter ſes vers à tous venans, le rendoit inſupportable. Un jour il accompagna Mr. Deſpreaux à l'Égliſe, & pendant toute la Meſſe il ne fit que lui parler d'une Ode qu'il avoit préſentée à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, pour le prix de l'année 1671. Il ſe plaignoit de l'injuſtice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faite en adjugeant le prix à un autre. A peine pût-il ſe contenir un moment pendant l'élévation: Il rompit le ſilence, & s'approchant de l'oreille de Mr. Deſpreaux: *Ils ont dit*, s'écria-t-il aſſez haut, *que mes Vers étoient trop Malherbiens.* Cette ſaillie inſpira les deux vers ſuivans à notre Auteur:

Il n'eſt Temple ſi ſaint &c.

Imit. Vers 55. *Aborde en récitant* &c.] Horace, poët. v. 474.

Indoctum, doctumque fugat Recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo:
Non miſſura cutem, niſi plena cruoris, Hirudo.

Et sa foible Raison, de clarté dépourvuë,
Pense, que rien n'échappe à sa débile vûë.
Ses conseils sont à craindre; & si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
Que la Raison conduise, & le Savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher
L'endroit, que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules:
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux,
Quelquefois dans sa course un Esprit vigoureux,
Trop resserré par l'Art, sort des règles préscrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.

Voyez Martial L. III. Ep. XLIV. contre un Poëte semblable. Et Muret, dans ses *Juvenilia*.

VERS 59. *Je vous l'ai déja dit.*] Dans le premier Chant, vers 192.

Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

VERS 71. *Faites choix d'un Censeur solide & salutaire* &c.) Caractère de Mr. PATRU, le plus habile, & le plus sévère Critique de son siècle. Il étoit en réputation de si grande rigidité, que quand Mr. Racine faisoit à Mr. Despreaux quelque observation un peu trop subtile sur des endroits de ses Ouvrages; Mr. Despreaux, au lieu de lui dire le proverbe latin: *Ne sis Patruus mihi, N'ayez point pour moi la sévérité d'un Oncle*; lui disoit: *Ne sis Patru mihi, N'ayez point pour moi la sévérité de Patru.*

CHANG. Vers 80. *Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.*) Dans les premières éditions de ce Poëme il y avoit: *A franchir les limites.* Cette expression étoit équivoque: car selon la construction grammaticale, *les limites*, se rapportoient à l'*Art*; au lieu que cela se doit rapporter à *Règles*, qui est dans le vers précédent. C'est pourquoi l'Auteur a mis: *leurs limites.*

§. Des Marets s'y est trompé. »Méchant vers, *dit-il*, tant pour »la rude inversion que pour l'équi»voque. Car *apprend* semble se lier »avec *de l'Art mesme*, & toutefois »le Poëte veut, que l'on entende »*franchir les limites de l'art mesme*; »ce qui est une double faute, qui »fait une trop grande obscurité. DU MONTEIL.

Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre Muse fertile
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre Ame & vos Mœurs, peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

VERS 84. *Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.*) C'est Mr. CORNEILLE l'Aîné ; la Tragédie de la *Mort de Pompée*, est une preuve de l'estime, qu'il avoit pour Lucain. Son goût étoit si peu sûr, si nous en croyons l'Auteur des Caractères *, qu'*il ne jugeoit de la bonté de ses pièces, que par l'argent qui lui en revenoit.*

IMIT. Vers 88. *Par tout joigne au plaisant le solide & l'utile.*) Art Poëtique d'Horace, v. 343.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

VERS 91. *Que votre ame & vos mœurs, peintes dans vos Ouvrages.*] Dans toutes les éditions l'Auteur avoit mis, *Peints dans tous vos Ouvrages*; quoique ce mot, *peints*, qui est un Participe masculin, se rapportat à *Ame* & à *Mœurs*, qui sont deux mots féminins. Je lui marquai dans une Lettre la peine que cela me faisoit. Il me répondit en ces termes, le 3. de Juillet 1703. „Je „n'ai garde de conserver le solécisme qui est dans ce vers : *Que „votre ame & vos mœurs peints dans „tous vos Ouvrages.* Mr. GIBERT † „du College des quatre Nations, est „le premier qui m'a fait appercevoir „de cette faute depuis ma derniere „édition. Dès qu'il me la montra „j'en convins sur le champ, avec „d'autant plus de facilité, qu'il n'y „a pour la réformer qu'à mettre, „comme vous dites fort bien : *Que „votre ame & vos mœurs peintes dans „vos Ouvrages*; ou, *Que votre esprit, „vos mœurs peints dans tous &c.* Mais „pourrez-vous bien concevoir ce „que je vais vous dire, qui est pourtant très-véritable? Que cette faute „si aisée à remarquer, n'a pourtant „été appercue ni de moi, ni de personne, avant Mr. Gibert, depuis „près de trente ans que mon Art „poëtique a été imprimé pour la „premiere fois ; Que Mr. Patru,

* *Mr.* DE LA BRUYERE, *Chap. des Jugemens.*
† *Célèbre Professeur de Rhétorique.*

Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'Honneur en vers infames déserteurs,
Trahissant la Vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le Vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits,
Qui bannissant l'Amour de tous chastes Écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la Scène:
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimène.
L'Amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ses charmes,

„c'est-à-dire, le *Quintilius* * de „notre siècle, qui revit exactement „ma Poëtique, ne s'en avisa point; „Que dans tout ce flot d'Ennemis „qui a écrit contre moi, & qui m'a „chicané jusqu'aux points & aux „virgules, il ne s'en est pas rencon- „tré un seul qui l'ait remarquée? „Cela vient, je crois, de ce que le „mot de *Mœurs* ayant une termi- „naison masculine, on ne fait point „réflexion qu'il est féminin. Cela „fait bien voir, continue-t-il, qu'il „faut non seulement montrer ses „ouvrages à beaucoup de gens, „avant que de les imprimer; mais „que même, après qu'ils sont impri- „més, il faut s'enquérir curieuse- „ment des critiques qu'on en fait.&c.

IMIT. Ibid. *Que votre ame & vos mœurs* &c.) Ciceron, *De Orat. II. Mores Oratoris effingit oratio.* Et Séneque: *Oratio, vultus animi est.* Un fameux Peintre Italien † disoit la même chose en d'autres termes: *Ogni Pittore si dipinge se stesso.*

VERS 93. —— *Ces dangereux Auteurs.*) Les *Contes de* LA FONTAINE.

VERS 97. —— *De ces tristes Esprits.*) Mr. NICOLE, pour satisfaire, comme il le dit, au désir d'une personne de très-grande condition, & d'une éminente piété, avoit fait un petit Traité *de la Comédie*, dans lequel il se servoit de quelques exemples tirés des Tragédies de Mr. Corneille, pour prouver que, quoi que ce grand Poëte eût tâché de purger le Théatre des vices que l'on lui a le plus reprochés, ses Pièces ne laissoient pas d'être contraires à l'Evangile: & qu'elles corrompent l'esprit & le cœur par les sentimens payens & profanes qu'elles inspirent. C'est à quoi fait allusion le vers 100. *Traitent d'Empoisonneurs & Rodrigue & Chimène;* où notre Auteur désigne la Tragicomédie du Cid, condamnée dans l'Écrit de Mr. Nicole.

§. Voyez dans le IV. Tome la Lettre de Mr. *Racine à l'Auteur des Héréfies imaginaires & des deux Visionnaires.* C'est la Lettre XI. de ce Volume. DU MONTEIL.

* *V. Hor. Art poët. v. 438.*

† *Leonard de Vinci.*

Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
  Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les Sens:
Son feu n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en votre Ame.
En vain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du Cœur.
  Fuyez ſur tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Eſprits malignes phrénéſies.
Un ſublime Écrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Médiocrité.
Du Mérite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui, chez les Grands, inceſſamment cabale,
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler a lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'Honneur par de honteuſes brigues.
  Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.
C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un Livre;

VERS 110. *Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.*] BRÉCOURT, Comédien de la Troupe de Moliere, ſe mêloit de compoſer pour le Théatre. En liſant une de ſes Pièces à Mr. Despreaux, il lui diſoit, que *les Ouvrages expriment toûjours le caractère de l'Auteur*, & *qu'il falloit être eſſentiellement honnête-homme, pour paroitre tel en écrivant*; là-deſſus, il cita par diſtinction ces deux vers:

En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur:
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.

Notre Auteur, qui connoiſſoit peut-être l'Eſprit & les mœurs de ce Comédien, lui dit malicieuſement: *Je conviens que votre exemple peut ſervir à confirmer cette règle.*

VERS 121. *Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.*] Mr. de LA FONTAINE n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers: & ce talent ſi rare, n'eſt pas celui qui fournit le plus de qualités pour la Société civile. Mr. Despreaux con-

Il faut ſavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la Gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Écrivain.
Je ſai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommés,
Qui dégoutés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les Humains, eût enſeigné des Loix:
Tous les Hommes ſuivoient la groſſière Nature;
Diſperſés dans les bois couroient à la pâture.
La Force tenoit lieu de Droit & d'Équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du Diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
De l'aſpect du ſupplice effraya l'Inſolence,

damnoit vivement la foibleſſe que la Fontaine avoit euë de donner ſa voix pour exclure de l'Académie Françoiſe l'Abbé FURETIERE, ſon Confrere & ſon ancien ami. On dit pourtant pour la juſtification de la Fontaine, qu'il avoit bien réſolu d'être favorable à Furetiere; mais que par diſtraction il lui avoit donné une boule noire, qui avoit été cauſe de ſon excluſion.

VERS 130. *Qui dégoutés de gloire, & d'argent affamés.*] Notre Auteur félicitoit le grand CORNEILLE du ſuccès de ſes Tragédies, & de la gloire qui lui en revenoit: *Oui,* répondit Corneille, *Je ſuis ſoû de gloire, & affamé d'argent.* Le ſavant ESTIENNE PASQUIER a dit au contraire dans ſon Épitaphe *, *Vixi non auri cupidus, ſed honoris avarus.*

* *Dans l'Égliſe de St. Severin, à Paris.*

Et ſous l'appui des Loix mit la foible Innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie, en naiſſant, produiſit ces miracles.
Depuis, le Ciel en vers fit parler les Oracles;
Du ſein d'un Prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala ſa fureur.
Bien-tôt, reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille Écrits fameux la Sageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux Mortels annoncée;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes révérées
Furent d'un juſte encens dans la Grece honorées;

Et

IMIT. Vers 147. *Qu'aux accens, dont Orphée* &c.] Poetique d'Horace, vers 391.

Silveſtres homines ſacer, interpresque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones;
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis &c.

Et les douze vers ſuivans, dans leſquels Horace fait auſſi l'éloge de la Poëſie.

§ VERS 152.

Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles

Du

Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil Amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les Écrits;
Et par tout enfantant mille Ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.
Aux plus savans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Mais, quoi? dans la disette une Muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un Auteur, qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goute peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bu son saoul, quand il voit les Ménades;
Et libre du souci, qui trouble Colletet,

Du sein d'un Prêtre, ému d'une divine horreur, &c.

Des Marets a blâmé Mr. Despreaux d'avoir attribué au Ciel les Oracles des Payens. »Quelle césure. *Le »Ciel en vers?* Et comment veut-il »s'ériger en Payen, disant, que le »Ciel fit parler en vers les Oracles? »puisque ces Oracles estoient de »l'Enfer, & non du Ciel? DU »MONTEIL.

IMIT. Vers 184. *Horace a bu son saoul* &c.) Juvénal, Satire VII. v. 59.

—— *Neque enim cantare sub antro*
Pierio, Thyrsumve potest contingere mœsta
Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget; Satur est cùm dicit Horatius, ohe!

VERS 185. —— *Qui trouble Col-*

N'attend pas, pour dîner, le succès d'un Sonnet.
Il est vrai: mais enfin cette affreuse disgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toûjours les beaux Arts
D'un Astre favorable éprouvent les regards?
Où d'un Prince éclairé la sage prévoyance
Fait par tout au Mérite ignorer l'indigence?
Muses, dictez sa Gloire à tous vos Nourrissons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses Héros sur lui forme tous les tableaux.
Que de son nom, chanté par la bouche des Belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.

letet.) Voyez la note sur le vers 77. de la Satire I.

VERS 200. *Benserade . . . . . amuse les ruelles.*) Mr. DE BENSERADE s'étoit acquis à la Cour une réputation fort brillante par ses vers galans & par ses chansons; mais sur-tout par les vers, qu'il faisoit pour les personnes de la Cour, qui dansoient dans les Ballets du Roi: car dans ces vers il confondoit, d'une manière fort ingénieuse, le caractère des Personnes, avec celui des Personnages qu'elles réprésentoient. Mais il étoit tellement borné à ce talent, que sitôt qu'il a voulu l'abandonner il n'a plus été le même. En effet, les Métamorphoses d'Ovide, qu'il mit en Rondeaux, furent l'écueil de sa réputation. Elles n'avoient pas encore paru quand notre Auteur publia son Art poëtique; car, après les Rondeaux, il n'auroit plus osé citer Benserade comme un Poëte galant, *chanté par la bouche des Belles.* Presque toutes les belles paroles, sur lesquelles le fameux Lambert a fait des Airs tendres, ont été composées par Benserade. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1674. & mourut en 1691.

VERS 201. *Que Segrais dans l'Églogue.*) SEGRAIS s'est particulierement distingué par des Églogues, & par un Poëme Pastoral sous le titre d'*Athis*; dans lesquels il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuse simplicité, qui fait le principal caractère de l'Églogue. JEAN RENAUD DE SEGRAIS, de l'Académie Françoise, mourut dans la ville de Caën, sa patrie, le 25. de Mars, 1701.

VERS 208. *Soi-même se noyant pour sortir du naufrage.*) Après le passage du Rhin, le Roi s'étoit rendu maître de presque toute la

Que Segrais dans l'Églogue en charme les forêts.
Que pour lui l'Epigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Enéïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante Lyre, au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois:
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage:
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du Soleil éclairés?
　Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dôle & Salins sous le joug ont ployé.
Besançon fume encor sur son Roc foudroyé.
Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues

Hollande; & Amsterdam même se disposoit à lui envoyer ses clés. Les Hollandois, pour sauver le reste de leur pays, n'eurent d'autre ressource que de le submerger entièrement, en lâchant leurs écluses.

VERS 209. *Dira les bataillons sous Mastricht enterrés* &c.) Mastricht étoit une des Places les plus considérables, qui restoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le Roi en fit le siege en personne; & après plusieurs assauts donnés en plein jour, & dans lesquels on avoit emporté tous les déhors l'épée à la main, cette forte Place se rendit le 29. de Juin, 1673. après treize jours de tranchée ouverte.

IMIT. Vers 211. *Mais tandis que je parle* &c.) Virgile a aussi daté ses Géorgiques, par les victoires d'Auguste:

Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque &c.

VERS 213. *Déja Dôle & Salins .... Besançon fume encor.*) Ce sont les trois principales Villes de la Franche-Comté, dont le Roi se rendit le maître en l'année 1674. *Besançon* fut assiégé & pris au mois de Mai; *Dôle* & *Salins* se rendirent le mois suivant. Le Roi avoit déja conquis une autre fois cette Province, en 1668.

VERS 215. *Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues.*) La Ligue étoit composée de l'Empereur, des Rois d'Espagne & de

Devoient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore, en fuyant, qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir sû l'éviter?
Que de remparts détruits! que de Villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!
    Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports.
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
    Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la Satire,
N'ose encor manier la Trompette & la Lyre:
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux:
Vous offrir ces leçons, que ma Muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace:
Seconder votre ardeur, échauffer vos Esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des Auteurs grossiers j'attaque les défauts:
Censeur un peu facheux, mais souvent nécessaire;
Plus enclin à blâmer, que savant a bien faire.

Danemarck; de la Hollande & de toute l'Allemagne, excepté les Ducs de Baviere & d'Hannover.

VERS 218. *Fiers du honteux honneur d'avoir sû l'éviter.*) Montécuculi, Général de l'Armée d'Allemagne pour les Alliés, évita le combat, & s'applaudit de la retraite avantageuse qu'il avoit faite.

—— —— Quos opimus,
Fallere & effugere, est triumphus;

dit Annibal, dans Horace, parlant des Romains. L. IV. Ode IV. v. 51.

LE LUTRIN.

POËME HÉROI-COMIQUE,

DIVISÉ

EN SIX CHANTS.

AVIS AU LECTEUR[1].

Il seroit inutile maintenant de nier, que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émût dans une des plus célèbres Eglises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction: & tous les Personnages y sont non seulement inventés, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette Église, dont la plûpart & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner, si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne, qui y soit véritable-

1. L'Auteur publia en 1674. les quatre premiers Chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit assez au long, mais avec quelques déguisemens, à quelle occasion il avoit composé ce Poëme. Dans l'édition de 1683. il supprima cette Préface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faisoit partie.

ment attaqué. Un Prodigue ne s'avise guères de s'offenser de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point, comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle [2] sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur le Premier Président de LAMOIGNON, *qui est celui que j'y peins sous le nom d'*ARISTE. *Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accès obligeant, qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon apologie contre ceux, qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un Homme d'un savoir étonnant, & passionné Admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaye, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du*

2. *Sur une espèce de défi.*) Le démêlé du Trésorier & du Chantre parut si plaisant à Mr. le Prémier Président de Lamoignon, qu'il proposa un jour à Mr. Despreaux d'en faire le sujet d'un Poëme, que l'on pourroit intituler, *La Conquête du Lutrin*, ou *Le Lutrin enlevé*; à l'exemple du TASSONI, qui avoit fait son Poëme de *La Secchia rapita*, sur un sujet presque semblable. Mr. Despreaux répondit, qu'il ne falloit jamais défier

nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poësie de la saleté, qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens; c'est-à-dire, à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, & me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité & de justice! quel fonds inépuisable de piété & de zèle! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit soin d'en temperer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins, que je lui rendis, ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercénaire; & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa

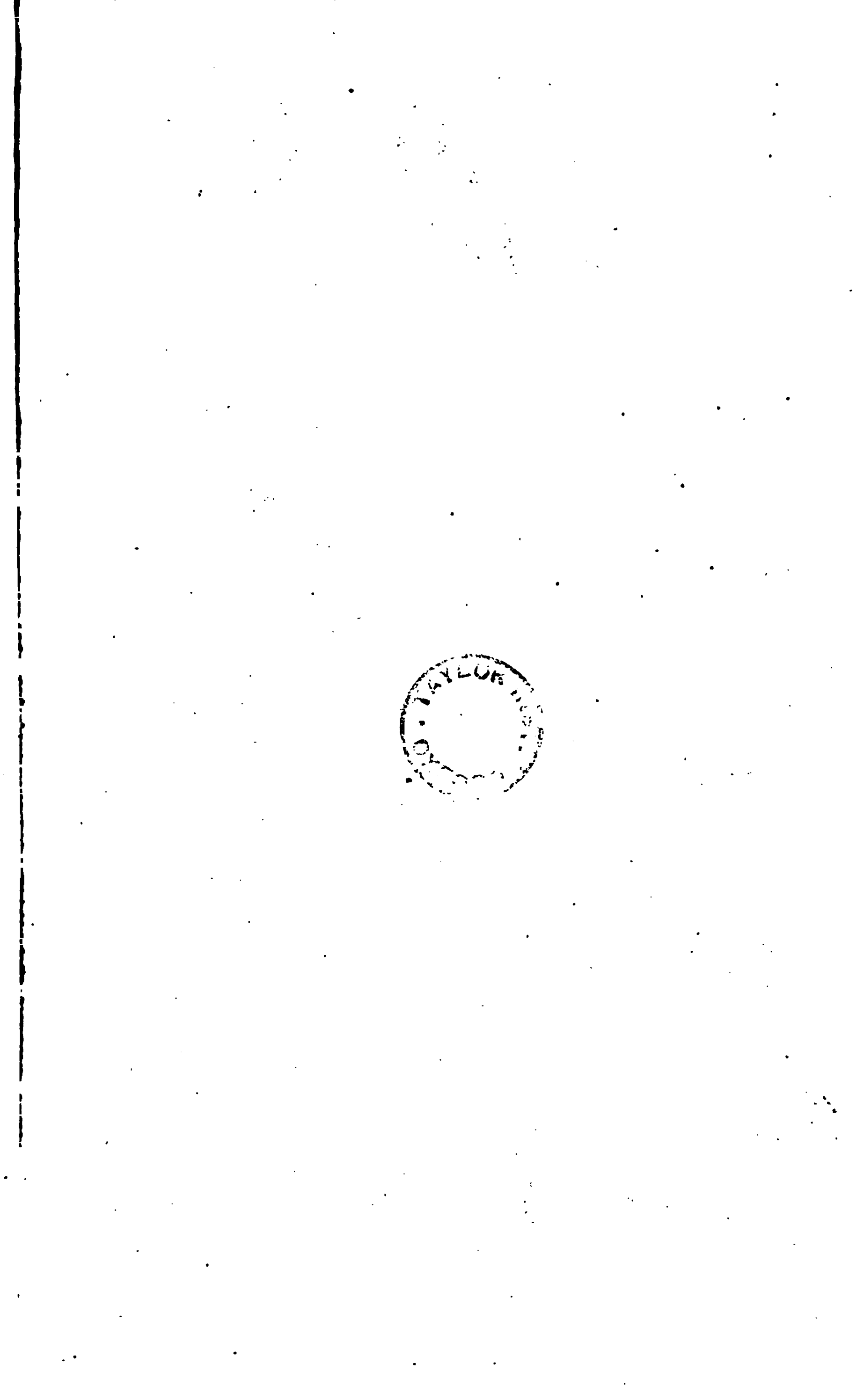
un Fou, & qu'il l'étoit assez, non seulement pour entreprendre ce Poëme, mais encore pour le dédier à Mr. le Premier Président lui-même. Ce Magistrat n'en fit que rire; & l'Auteur ayant pris cette plaisanterie pour une espèce de défi, forma dès le même jour, l'idée & le plan de ce Poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit à Mr. le Premier Président, encouragea Mr. Despreaux à continuer.

perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevés du monde, tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens, que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaisanterie.

ARGUMENT.

LE Trésorier remplit la première Dignité du Chapitre, dont il est ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Épiscopat. Le Chantre remplit la seconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le Chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit presque tout entier. Il le fit ôter. Le Trésorier voulut le faire remettre. De là, arriva une dispute, qui fait le sujet de ce Poëme.




TAYLOR


LE LUTRIN,
CHANT PREMIER



LE LUTRIN. POËME HÉROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre Église exerçant son grand cœur,

VERS 1. *Je chante les combats, & ce Prélat terrible.*] CLAUDE AUVRY, ancien Evêque de Coûtance, étoit alors Trésorier de la Sainte Chapelle. Il avoit été Camérier du Cardinal Mazarin, & comme il entendoit assez bien l'usage de la Cour de Rome sur les matières bénéficiales, il se rendit nécessaire à ce Cardinal, qui possédoit un grand nombre de bénéfices. Le Cardinal lui fit donner l'Evêché de Coûtance en Normandie, qu'il quitta ensuite pour la Trésorerie de la Sainte Chapelle.

VERS 3. *Dans une illustre Église.*] L'Auteur ne voulant pas nommer la Sainte Chapelle de Paris, avoit mis, *Dans Bourges autrefois* &c. parce qu'il y a aussi une Sainte Chapelle dans la ville de Bourges. Mais après l'impression, il fit effacer avec la pointe du canif une partie du B. qui est dans le mot *Bourges*, & de cette lettre on fit un P. Ainsi *Bourges* fut changé en *Pourges*,

Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'est en vain que le Chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre:
Ce Prélat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-tems deux célèbres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?
Et Toi, fameux Héros, dont la sage entremise
De ce Schisme naissant débarrassa l'Eglise;
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.
Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.

comme on le peut voir dans les exemplaires de l'édition *in quarto* de l'année 1674. Dans celle de 1675. on ne mit qu'un P.... suivi de quatre points.

VERS 4. *Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.*] Le Lutrin, ou Pupitre, qui fait le sujet de ce Poëme, fut mis devant la place du Chantre, le 31. de Juillet, 1667.

CHANG. Vers 5. *C'est en vain que le Chantre* &c.) Dans les premières éditions on lisoit:

En vain deux fois le Chantre, appuyé d'un vain titre,
Contre ses hauts projets arma tout le Chapitre.
Ce Prélat généreux, aidé d'un Horloger,
Soûtint jusques au bout l'honneur de son Clocher.

IBID. *C'est en vain que le Chantre.*) JAQUES BARRIN, fils de Mr. de LA GALISSONIÈRE, Maître des Requêtes. Il étoit distingué par son mérite, autant que par sa naissance.

IMIT. Vers 9. *Muse, redis-moi donc.*] Virgile, Eneïde I, 12.

Musa, mihi causas memora &c.

IMIT. Vers 12. *Tant de fiel entre-t-il* &c.] Virgile au même endroit, v. 15.

—— *Tantæne animis cœlestibus iræ!*

VERS 13. *Et Toi, fameux Héros,*] Mr. le Premier Président de Lamoignon.

Ses Chanoines vermeils, & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagés le ſoin de louer Dieu.

Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon Empire,
A l'aſpect du Tumulte, Elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,

CHANG. Ibid. *Et Toi, fameux Héros.*) Première manière avant l'impreſſion, *Et Toi, grand Lamoignon.*

CHANG. Vers 18. *Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.*) Première manière, *Le calme fleuriſſoit dans la Sainte Chapelle.* Mais ce dernier mot ne déſignoit pas aſſez préciſément la Sainte Chapelle de Paris. Dans la première édition faite en 1674. on liſoit *Pourges,* au lieu de *Paris.*

VERS 26. *Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.*) Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux Couvens, au ſujet de l'élection des Supérieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces Couvens, on paſſe près du Palais, où eſt la Sainte Chapelle, & c'eſt la route que l'Auteur fait tenir à la Diſcorde. L'Arioſte, dans ſon Roland le furieux, feint, que St. Michel allant chercher la Diſcorde, la trouva dans un Chapitre de Moines, aſſemblés pour l'élection de leurs Supérieurs.

Al Moniſter, dove altre volte havea
La Diſcordia veduta, drizzò l'ali.
Trovolla, che in Capitolo ſedea
A nova elettion de gli Officiali.
Cant. XXVII. ſt. 37.

VERS 28. *S'arrêta près d'un arbre.*] C'eſt le Mai, que la Communauté des Clercs du Palais, nommée LA BAZOCHE, fait planter tous les ans dans la vieille Cour du Palais, près de la Sainte Chapelle.

CHANG. Ibid. *S'arrêta près d'un arbre au pié de ſon Palais.*) Première manière: *S'arrêta près du Mai dans la Cour du Palais.*

Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par-tout des Plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ſes étendarts.
Mais une Égliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du Tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave ; elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.

VERS 34. *Le Bourgeois, le Manant,* &c.) Ce vers eſt fort ſerré ; Il comprend tous les États du Royaume.

VERS 45. —— *D'un ton qui fit trembler les vitres.*] De la Sainte Chapelle.

VERS 47. *Diviſer Cordeliers, Carmes, & Céleſtins.*] Dans ces Couvens il y avoit eu des brouilleries, des déreglemens & des diviſions, qui donnerent lieu à un Arrêt que le Parlement rendit au mois d'Avril, 1667. ſur le Réquiſitoire de Mr. l'Avocat Général Talon. Ce Grand Magiſtrat parla dans cette occaſion, avec beaucoup de force & de véhémence. On peut voir cet Arrêt dans les Journaux du Palais, & des Audiences.

VERS 48. *J'aurai fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins.*] De deux en deux ans, les Auguſtins du grand Couvent de Paris nomment en Chapitre, trois de leurs Religieux Bacheliers, pour faire leur Licence en Sorbonne. Il y a trois places fondées pour cela. En 1658. le P. CÉLESTIN VILLIERS, Prieur de ce Couvent, voulant favoriſer quelques Bacheliers, en fit nommer neuf pour les trois Licences ſuivantes. Ceux qui s'en virent exclus par cette élection prématurée, ſe pourvûrent au Parlement, qui ordonna, que l'on feroit une autre nomination, en préſence de Mrs. de Catinat & de Saveuſe, Conſeillers de la Cour ; & de Mr. Janart, Subſtitut du Procureur Géneral. Les Religieux ayant refuſé d'obéir, la Cour fut obligée d'employer la force, pour faire exécuter ſon Arrêt. On manda tous les Archers, qui, après avoir inveſti le Couvent, eſſayèrent d'enfoncer les portes. Mais ils n'en pûrent venir à bout, parceque les Religieux, prévoyant ce qui devoit arriver, les avoient fait murer par derrière, & avoient fait proviſion de cailloux, & de toutes ſortes d'Armes. Les Archers tentèrent d'autres voyes : les uns montèrent ſur les toits des maiſons voiſines pour entrer dans le Couvent, tandis que les autres travailloient à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la Rue Chriſtine. Les Auguſtins s'étant mis en défenſe, ſonnerent le tocſin, & commencèrent à tirer d'en bas ſur les Aſſiégeans. Ceux-ci poſtés

Quoi, dit-Elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pû jusqu'ici brouiller tous les Chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes & Célestins!
J'aurai fait soûtenir un Siege aux Augustins!
Et cette Église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle?
Suis-je donc la Discorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra désormais encenser mes Autels?
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,

plus avantageusement qu'eux, & couverts par les cheminées, tirèrent à leur tour sur les Moines, dont il y en eut deux de tués, & autant de blessés.

Cependant, la brèche étant faite, les Réligieux eurent la témérité d'y porter le Saint Sacrement, espérant d'arrêter par là les Assiégeans. Mais, comme ils virent, que cette ressource étoit inutile, & que l'on ne laissoit pas de tirer sur eux, ils demanderent à capituler, & l'on donna des ôtages de part & d'autre. Le principal article de la capitulation fut, que les Assiégés auroient la vie sauve, moyennant quoi ils abandonnèrent la brèche, & livrèrent leurs portes. Les Commissaires du Parlement étant entrés, firent arrêter onze de ces Religieux, qui furent menés en prison à la Conciergerie. Ce fut le 23. d'Août, 1658. veille de St. Barthelemi. Le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas le Parlement, fit mettre les Religieux en liberté, par ordre du Roi, après 27. jours de prison. Ils furent mis dans les Carrosses du Roi, & menés en Triomphe dans leur Couvent, au milieu des Gardes Françoises rangées en haye depuis la Conciergerie jusqu'aux Augustins. Leurs Confreres allerent les recevoir en procession, ayant des palmes à la main. Ils sonnèrent toutes leurs cloches, & chantèrent le *Te Deum* en action de graces.

La Fontaine fit à ce sujet une Ballade, dont Mr. Despreaux n'avoit retenu que le commencement & la fin:

Aux Augustins, sans allarmer la Ville,
*On fut her * soir; mais le cas n'alla bien.*
L'Huissier voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien, &c.

- - - - - - - - - - - - - - -

Et dedans peu me semble que je voi,
Que sur la mer, ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

VERS 54. *Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme.*] Dans

* *Hier au soir.*

Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.

Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe Indolence.
C'eſt là que le Prélat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger ſomme, attendoit le dîner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

La Déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre & reconnoît l'Égliſe,

Et

la Poëſie Épique, où tout ſe fait par le miniſtère des Dieux, ils ne ſe manifeſtent jamais aux Hommes que ſous la figure humaine. Homère ne manque point à cette bienſéance; & c'eſt ainſi que le Merveilleux ſe concilie avec le Vraiſemblable.

Vers 57. *Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,* &c.) Cette deſcription avoit été faite de génie: l'Auteur n'ayant jamais vu ni l'alcove, ni le lit du Tréſorier. Cependant elle ſe trouva conforme à la vérité.

Vers 65. *La Jeuneſſe en ſa fleur* &c.] L'Auteur ajoûta ces quatre vers pour faire une contre-vérité: car le Tréſorier étoit maigre, vieux, & de grande taille. Mais notre Poëte voulant faire un portrait de ſon Héros, a dû le faire conforme au caractère qu'il lui donne dans ce Poëme.

Vers 70. —— *Et reconnoît l'Égliſe.*] Ce dernier mot n'a été imprimé que dans l'édition poſthume de 1713. L'Auteur ne l'avoit indiqué que par des étoiles dans les précédentes éditions.

Imit. Vers 73. *Tu dors, Prélat? tu dors?*] Dans le ſecond Livre de l'Iliade, un Songe envoyé par Jupiter, dit à Agamemnon: *Εὕδεις, Ἀτρέος υἱέ*: *Tu dors, Fils d'Atrée!*

Ibid. —— *Et là haut à ta place.*] La Sainte-Chapelle haute, où les Chanoines ſont l'office, eſt beaucoup plus élevée que la Maiſon du Tréſorier, qui eſt dans la Cour du Palais.

Vers 76. *Et répand à grands flots les bénédictions.*) C'étoit le principal motif de la jalouſie du Tréſorier contre le Chantre.

Vers

Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, Elle adreſſe ces mots:
Tu dors? Prélat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors? attends-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oiſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Évêché.
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie,

Vers 80. *Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.*] Mr. Auvry avoit été Evêque de Coûtance. D'ailleurs comme Tréſorier de la Sainte-Chapelle, il avoit le droit de faire l'Office pontificalement aux grandes Fêtes de l'année, ſuivant un privilège accordé par Benoit XIII. Pierre de Luna, Antipape, à Hugues Boileau, Confeſſeur du Roi Charles V. & Tréſorier de la Sainte-Chapelle. Il étoit de la Famille dont Mr. Boileau Despreaux eſt deſcendu. »Long-tems après que St. Louis eut »bâti cette Chapelle, *dit Paſquier dans ſes Recherches, L. III. ch. 39.* »elle fut depuis grandement an»noblie par le Roi Charles V. C'eſt »lui qui obtint du Saint Siége per»miſſion au Tréſorier d'icelle, d'uſer »de Mitre, Anneaux, & autres Orne»mens Pontificaux (excepté la Croſ»ſe) & donner bénédiction, tout ainſi »qu'un Évêque, célébrant le ſervice »divin dedans le pourprix de cette »Sainte - Chapelle.

Vers 85. *Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie* &c.) Quelques objections que j'avois faites contre la juſteſſe de cette comparaiſon, & que je renouvellai dans une Lettre que j'écrivis à l'Auteur, m'attirerent cette Reponſe du 15. Mai, 1703. ---- »Vous attaquez »fortement ce que je dis dans mon »Lutrin, de la Guêpe, qui meurt »du coup dont elle pique ſon En»nemi. Vous prétendez, que je lui »donne ce qui n'appartient qu'aux »Abeilles, *quæ vitam in vulnere po»nunt.* Mais je ne vois pas, pour»quoi vous voulez qu'il n'en ſoit »pas de même de la Guêpe, qui eſt »une eſpèce d'Abeille bâtarde, que »de la véritable Abeille ; puiſque »perſonne n'a jamais dit le con-

A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie :
Le ſuperbe Animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidele,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle :
Lui montre le péril : Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le dîner.
Qu'elle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner eſt prêt, vous appelle à l'Office ?
De votre dignité ſoûtenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
A quoi bon ce dégoût, & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeuner Quatre-tems, ou Vigile ?

»traire : & que jamais on n'a fait »à mon vers l'objection que vous »lui faites. Je ne vous cacherai »point pourtant, que je ne crois »cette prétendue mort, vraie, ni de »l'Abeille, ni de la Guêpe ; & que »tout cela n'eſt, à mon avis, qu'un »diſcours populaire dont il n'y a »aucune certitude. Mais il ne faut »pas d'autre autorité à un Poëte, „pour embellir ſon expreſſion. Il „en faut croire le bruit public ſur „les Abeilles & ſur les Guêpes, „comme ſur le chant des Cygnes en „mourant, & ſur l'unité & la „renaiſſance du Phénix -----„ Quelque tems après je lui mandai qu'un ſavant Phyſicien * m'avoit fait remarquer, par le moyen du Microſcope, que l'aiguillon des Guêpes eſt garni à ſa pointe, de pluſieurs petits redens qui s'oppoſent à la ſortie de l'aiguillon, quand il a fait ſa piqure : ce qui peut faire croire, que la Guêpe meurt auſſi bien que l'Abeille, après avoir piqué. Mr. Deſpreaux me répondit ainſi. ---- „J'admire le ſoin que vous prenez „de me fournir des armes contre „vous-même, au ſujet de la criti„que que vous m'avez faite ſur la „piquure de la Guêpe. Je n'avois „garde de me ſervir de ces armes, „puiſque franchement, avant votre

* *Mr. de* PUGET.

Reprenez vos esprits, & souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotin, & ce Ministre sage
Sur table, au même instant, fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe, & plein d'un saint respect
Demeure quelque tems muet à cet aspect.
Il céde, il dîne enfin: mais toûjours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, & sortant de fureur,
Chez tous ses Partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de Grues,
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévû de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table.
La couleur lui renaît, sa voix change de ton.

„Lettre, je ne savois rien du fait que „vous m'y rapportez. Je suis ravi „de vous devoir ma justification, & „je vous prie de le bien marquer „dans votre Commentaire sur le „Lutrin, &c.

IMIT. Vers 86. *A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie.*] Virgile parlant des Abeilles, Liv. IV. des Géorg. Vers 236.

—— —— Læsæque venenum
Morsibus inspirant, & spicula cæca relinquunt,
Affixæ venis, vitamque in vulnere ponunt.

VERS 93. *Le prudent Gilotin.*] Son véritable nom étoit GUERONET. Le Trésorier lui donna ensuite la Cure de la Sainte-Chapelle.

VERS 112. *Chez tous ses Partisans.*] Les Chantres subalternes étoient dans le parti du Trésorier contre le Chantre & les autres Chanoines; parce que ceux-ci leur refusoient de certains droits.

IMIT. Vers 114. *Comme l'on voit marcher les bataillons de Grues;* &c.] Homere, Iliade, L. III. v. 6.

VERS 115. *Quand le Pygmée altier* &c.] Peuple fabuleux qui habitoit aux environs de l'Hebre & du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avoient, dit-on, qu'une coudée de hauteur, & étoient en guerre continuelle avec les Grues, qui chasserent ces petits hommes de la ville de Géranie, selon Pline, L. IV. c. 11.

Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe:
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vuide en un instant.
Si-tôt que du Nectar la troupe est abreuvée,
On dessert: & soudain la nappe étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur:
  Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soûtenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un Chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé.
Souffrirez-vous toûjours, qu'un Orgueilleux m'outrage:
Que le Chantre à vos yeux détruise votre ouvrage;
Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
(Une Divinité me l'a fait voir en songe,)
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.

VERS 147. *Quand Sidrac.*] C'est le nom d'un vieux Chapelain-Clerc, ou d'un Chantre Musicien, dont la voix étoit une fort belle Taille. On lui donne ici le caractère d'un vieux Plaideur; & c'est lui qui est le Conseil du Trésorier. Le caractère de SIDRAC est formé sur celui de Nestor, si renommé par sa prudence consommée, & par la sagesse de ses conseils.

VERS 149. *Ce Vieillard dans le Chœur a déja vu quatre âges.*] A vu renouveller le Chapitre quatre fois. Soixante ou soixante-dix ans pourroient suffire pour cela; mais on ne doit pas prendre ces expressions poëtiques dans une exacte rigueur. Homere dans l'Iliade, Liv. I. & dans l'Odyssée L. III. dit, que Nestor avoit déja regné trois âges. Le long & glorieux Regne de Louis le Grand peut servir de confirmation à cet exemple.

Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vu quatre âges:
Il ſait de tous les tems les différens uſages:
Et ſon rare ſavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrés au rang de Chevecier.
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs:
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Écoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ſerrés, qui forment ſa clôture,

VERS 151. —— *De ſimple Marguillier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Reliques, & qui revêt les Chanoines de leurs Chapes.

VERS 152. —— *Au rang de Chevecier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Chapes, & de la cire, & qui diſtribue aux Chanoines les bougies à Matines. Il a deux cens livres de gages, outre ſes rétributions du Chœur. C'eſt un Sacriſtain, qui ordinairement eſt Prêtre.

CHANG. Ibid. —— *Au rang de Chevecier.*) On liſoit *Cheffecier*, dans les premières éditions.

VERS 159. *Vers cet endroit du Chœur*, &c.] C'eſt ici que commence l'Action du Poëme. L'Auteur diſoit, que ce vers & les cinq ſuivans lui avoient coûté beaucoup de tems & de peine.

Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre:
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Démon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté ſa ruine,
Soit qu'ainſi de tous tems l'ordonnât le Deſtin,
Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il fallut l'emporter dans notre Sacriſtie,
Où depuis trente hivers ſans gloire enſeveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entens-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la Ville;
Il faut que trois de nous ſans tumulte, & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit,
Et du Lutrin rompu réuniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,
Alors de cent Arrêts tu le peux terraſſer.

VERS 162. *Fut jadis un Lutrin.*) On voit encore le trou, dans lequel étoit autrefois planté le pivot du Lutrin, devant le Siege du Chantre: *& Campos ubi Troja fuit.*

VERS 189. *Ces vertus dans Aleth,* &c.) Eloge très-délicat de Mr. PAVILLON, alors Évêque d'ALETH, dans le Bas-Languedoc.

IMIT. Vers 200. *Le ſort .... vous ſervira de Loi.* &c.] Homere, Iliade VII. v. 167. Hector ayant défié en combat ſingulier le plus vaillant des Grecs, neuf de leurs

Pour soûtenir tes droits, que le Ciel autorise,
Abîme tout plûtôt ; c'est l'esprit de l'Église.
C'est par là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :
Mais dans Paris, plaidons : c'est-là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, & le bénir lui-même.
  Ce Discours aussi-tôt frappe tous les esprits ;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le Prélat, vous servira de Loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, Enfant de Chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,

Chefs se présentent pour combattre. Nestor les oblige de s'en remettre au sort. Chacun d'eux fait sa marque, & la jette dans le Casque d'Agamemnon. Nestor remue le Casque, & le sort tombe sur Ajax, suivant les vœux de toute l'Armée. Virgile, Enéide V. v. 490. a employé la même image :

Convenere viri, dejectamque ærea sortem
Accepit galea.

VERS 206. *Guillaume, Enfant de Chœur.*) Il y avoit eu autrefois un

Rougit en approchant d'une honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, & trois fois les remue.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire: & Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le Destin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se taît; & bien-tôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis à la blonde criniere,
Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiere.
Ils s'adorent l'un l'autre: & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.

Enfant de Chœur de ce nom-là, qui avoit la voix fort belle, mais il avoit quitté cette Église long-tems avant l'évênement, qui a donné occasion à ce Poëme.

VERS 211. —— *L'Enfant tire, & Brontin.*) Son vrai nom étoit FRONTIN. Il étoit Prêtre du Diocèse de Chartres, & Sous-Marguillier de la Sainte-Chapelle.

VERS 216. —— *Le fameux nom du Perruquier l'Amour.*) DIDIER L'AMOUR, Perruquier, qui demeuroit dans la Cour du Palais, & dont la Boutique étoit sous l'escalier de la Sainte Chapelle. C'étoit un gros & grand homme d'assez bon air, vigoureux, & bien fait. Il avoit été marié deux fois. Sa premiere femme étoit extrêmement emportée, & d'une humeur très-fâcheuse. Moliere a peint le caractère de l'un & de l'autre, dans son *Médecin malgré lui*, à la fin de la premiere Scène, sur ce que Mr. Despreaux lui en avoit dit.

CHANG. Ibid. —— *Le fameux nom du Perruquier l'Amour.*) On lisoit: *De l'Horloger la Tour,* dans toutes les éditions, qui ont paru avant celle de 1701.

CHANG. Vers 217. *Ce nouvel Adonis, à la blonde criniere.*] Il y avoit: *A la taille légere,* dans toutes les éditions faites avant 1701.

VERS 218. *Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiere.*] ANNE DU BUISSON, seconde femme du Sr.

Un des noms reste encore, & le Prélat par grace
Une derniere fois les brouille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant Porte-croix,
Boïrude Sacristain, cher appui de ton Maître,
Lors qu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître?
On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arriere.
Chacun bénit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se leve, & l'Assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

l'Amour. Ils vécurent toûjours en bonne intelligence, avant & après leur mariage. Le mari mourut le 1, de Mai, 1697. & la femme mourut l'année suivante.

CHANG. Ibid. *Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiere.*] *D'Anne son Horlogere*, dans les éditions précédentes.

VERS 223. *Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier.*) Quand il arrivoit quelque tumulte dans la Cour du Palais, il y mettoit ordre sur le champ. Il avoit un grand fouet avec lequel il chassoit les enfans & les chiens du quartier, qui faisoient du bruit ou qui se battoient. Il se servoit même d'un bâton à deux bouts, pour écarter les Filoux & les Breteurs qui faisoient du désordre, & que le grand abord du monde attiroit au Palais. Pendant les troubles de Paris, le Peuple ayant mis le feu aux portes de l'Hôtel de Ville, le Sr. l'Amour se fit faire place à travers cette populace mutinée, & tira de l'Hôtel de Ville deux ou trois de ses Amis qui y étoient en danger.

CHANG. Ibid. *Ce Perruquier superbe.*] *Cet Horloger*, dans les éditions qui ont précédé celle de 1701.

VERS 229. *Boirude Sacristain.*) FRANÇOIS SIRUDE, Sous-Marguillier ou Sacristain de la Sainte-Chapelle. Il portoit ordinairement la Croix ou la Banniere aux Processions. Il fut ensuite Vicaire de la Sainte-Chapelle.



LE

LUTRIN.

POËME

HÉROI-COMIQUE.

CHANT II.

CEPENDANT cet Oiseau qui prône les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait, & ce qu'il ne sait pas:

IMIT. Vers 1. *Cependant cet Oiseau* &c.) Cette Déscription de la Renommée est imitée de Virgile, Enéïde, L. IV. vers 174.

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, &c.

CHANG. Vers 5. *La Renommée enfin, cette prompte Couriere,* &c.] Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1701. il y avoit:

La Renommée enfin, d'une course légere
Va porter la terreur au sein de l'Horlogere.

CHANG. Vers 8. *Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.*] Après ce vers il y en avoit quatre autres


LE LUTRIN,
CHANT SECOND.

La Renommée enfin, cette prompte Couriere,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquiere ;
Lui dit, que ſon Époux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte récit tremblante, déſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop ſûre d'un mal qu'on penſe lui celer :
Oſes-tu bien encor, Traître, diſſimuler,
Dit-elle ? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'Hyménée,
Ni ton Épouſe enfin, toute prête à périr,
Ne ſauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ?
Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidele,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle ;
L'eſpoir d'un juſte gain, conſolant ma langueur
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Égliſe ?
Où vas-tu, cher Époux ? Eſt-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits ?
Quoi ! d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes ?

qui n'ont paru que dans les deux premières Éditions :

Que ſous ce piege adroit, cet amant infidele
Trame le noir complot d'une flamme nouvelle :
Las des baiſers permis qu'en ſes bras il reçoit,
Et porte en d'autres lieux le tribut qu'il lui doit.

IMIT. Vers 12. *Oſes-tu bien encor, Traître, diſſimuler,* &c.) Enéide, L. IV. v. 305.

Diſſimulare etiam ſperaſti, Perfide, tantum
Poſſe nefas ? &c.

CHANG. Vers 18. *Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle.*] Éditions avant celle de 1701.

Tu veillois pour régler quelque horloge nouvelle.

Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout tems facile à tes deſirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaiſirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ni ſermens ni promeſſes ;
Si toi ſeul à mon lit enfin eus toûjours part,
Différe au moins d'un jour ce funeſte départ.

En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voiſin tombe demi-pâmée.
Son Époux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu ;
Mais enfin rappellant ſon audace premiere :

Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiere,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits :
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,

CHANG. Vers 57. *Il la quitte à ces mots, &c.*] Dans les deux premières éditions il y avoit :

Pendant tout ce diſcours l'Horlogere éplorée
A le viſage pâle, & la vûe égarée ;

Après ces vers il y en avoit trente-deux, que l'Auteur retrancha dans l'édition de 1683. C'étoit une ſuite de l'imitation de Virgile, qui commence au vers 12. de ce Chant :

Elle tremble, & ſur lui roulant des yeux hagards,
Quelque tems ſans parler, laiſſe errer ſes regards.
Mais enfin ſa douleur ſe faiſant un paſſage,
Elle éclate en ces mots, que lui dicta la rage :
Non, ton Pere à Paris ne fut point Boulanger ;
Et tu n'es point du ſang de Gervais l'Horloger :
Ta mere ne fut point la maîtreſſe d'un Coche,
Caucaſe dans ſes flancs te forma d'une roche,
Une Tigreſſe affreuſe, en quelque antre écarté,
Te fit avec ſon lait ſuccer ſa cruauté.
Car, pourquoi déſormais flatter un Infidele ?
En attendrai-je encor quelque injure nouvelle ?
L'Ingrat, a-t-il du moins, en violant ſa foi,
Balancé quelque tems entre un Lutrin & moi ?

Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hyménée :
Et sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre ;
Et toi-même, donnant un frein à tes desirs,
Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes soûpirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le Ciel qui m'appelle.
Une Église, un Prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes doulèurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée

A-t-il, pour me quitter, témoigné quelque alarme?
A-t-il pû de ses yeux arracher une larme?
Mais que servent ici ces discours superflus?
Va, cours à ton Lutrin : je ne te retiens plus.
Ris des justes douleurs d'une Amante jalouse ;
Mais ne crois plus en moi retrouver une Épouse.
Tu me verras toûjours constante à me venger,
De reproches hargneux sans cesse t'affliger.
Et quand la Mort bientôt dans le fond d'une biere,
D'une éternelle nuit couvrira ma paupiere,
Mon ombre chaque jour reviendra dans ces lieux,
Un Pupitre à la main se montrer à tes yeux :
Roder autour de toi dans l'horreur des ténèbres ;
Et remplir ta maison de hurlemens funèbres.
C'est alors, mais trop tard, qu'en proie à tes chagrins,
Ton cœur froid & glacé maudira les Lutrins :
Et mes Manes contens aux bords de l'onde noire,
Se feront de ta peur une agréable Histoire.

Demeure le teint pâle, & la vûe égarée:
La force l'abandonne, & sa bouche trois fois,
Voulant le rappeller, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquieme étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape, & la suit.

Les ombres cependant, sur la Ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues;
Le souper hors du Chœur chasse les Chapelains,
Et de Chantres buvants les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir,
Au sortir du Conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude;
Il est bien-tôt suivi du Sacristain Boirude,
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.

Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.

CHANG. Vers 59. *La force l'abandonne*, &c. Éditions de 1674 & 1675.

En achevant ces mots cette Amante aux abois
Succombe à la douleur qui lui coupe la voix.

IMIT. Vers 66. *Du faîte des maisons descendent* &c.) Virgile, Eclog. I. v. 83.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

VERS 80. *Quoi? le Pardon sonnant.*] Ce sont les trois coups de cloche par lesquels on avertit le Peuple de réciter l'*Angelus*. Cet

D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux?
Quoi? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'alégreſſe
Sembloit du Jour trop long accuſer la pareſſe?
Marche, & ſuis-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée:
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée:
Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du Ciel voit leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voyant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Cîteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.

avertiſſement ſe fait le Matin, à Midi, & le Soir. On l'appelle indifféremment *Angelus*, à cauſe de la Priere qu'on dit; ou *Pardon*, à cauſe des Indulgences, qui y ſont attachées.

CHANG. Vers 84. *Le Perruquier honteux.*] Edition avant celle de 1701: *L'Horloger indigné.*

VERS 98. *Va juſques dans Cîteaux réveiller la Molleſſe.*] Cîteaux eſt une Abbaye de l'Ordre de St. Bernard, ſituée en Bourgogne. Les Religieux de Cîteaux n'ont pas embraſſé la réforme, établie dans quelques Maiſons de leur Ordre. C'eſt pourquoi l'Auteur feint, que la Molleſſe fait ſon ſéjour dans un Dortoir de leur Couvent.

Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines;
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la sert avec des yeux devots,
Et toûjours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble:
Quand la Nuit, qui déja va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper:
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux piés des murs sacrés d'une Sainte Chapelle
Elle a vu trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
Qui

IMIT. Vers 120. *Laisse tomber ces mots.*) Virgile, Énéide, VI. v. 686.

Effusæque genis lachrymæ, & vox excidit ore.

VERS 121. *O Nuit, que m'as-tu dit? &c.*) Ce Récit épisodique de la Mollesse est un morceau remarquable. Quand l'Auteur l'eut achevé, Madame de THIANGE lui en demanda une copie pour la montrer au Roi. Le Roi fut extrêmement touché de la manière fine & délicate avec laquelle ses louanges étoient exprimées dans ces vers. Il en voulut voir l'Auteur, qu'il ne connoissoit encore que par ses Satires: & Sa Majesté ordonna, qu'on le fit venir à la Cour, comme on l'a dit ailleurs. Voyez la Remarque sur le dernier Vers de l'Epître I.

Il y a trois choses qui marquent l'adresse du Poëte dans ce Récit: le choix des mots, la versification, & le detour ingenieux qu'il a pris pour louer le Roi. En effet, le Poëte s'est attaché à ne mettre dans la bouche de la Mollesse que des termes qui lui conviennent particuliérement: Elle ne parle que de *Rois fainéans*, de *Sommeil*, de *Repos*, de *Douceurs*, &c. Quant à la versification, elle est extrêmement douce; les vers sont presque tous détachés les uns des autres; le Discours est tout uni; il n'y a ni transitions, ni liaisons, ni figures; en un mot, tout y représente naïvement le caractère de la Mollesse. Mais rien n'est

Qui doit y soûlever un peuple de mutins.
Ainsi le Ciel l'écrit au Livre des Destins.

A ce triste Discours, qu'un long soûpir acheve,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Démon sur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.

n'est plus heureux que la manière dont l'Éloge du Roi est amené; les plaintes & les murmures que la Mollesse fait contre la Valeur active de ce jeune Héros, sont les plus fines louanges qu'on puisse donner.

Vers 124. *Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans.*] Sous les derniers Rois de la première Race, toute l'Autorité Royale étoit exercée par un Maire du Palais, tandis que ces Rois, que nos Historiens ont surnommés *Fainéans*, demeuroient enfermés dans quelque Maison de plaisance, d'où ils ne sortoient qu'une fois l'année, dans un Chariot traîné par des bœufs. Cette Autorité absolue des Maires du Palais commença sous la minorité de Clovis II. en l'année 638. & dura jusqu'à Charles-Martel, dernier Maire du Palais, qui s'empara enfin de la Souveraineté.

Vers 126. —— *Ou d'un Maire ou d'un Comte.*] Quelques Historiens ont confondu les *Maires* avec les *Comtes* du Palais, ou Comtes Palatins. Mais, à proprement parler, le Comte du Palais étoit le second Officier de la Couronne, qui rendoit la Justice dans le Palais du Roi. Voyez du Cange, *Diss. XIV.* sur Joinville.

Imit. Vers 128. *On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.*] Tacit. Annal. L. VI. *Dies per somnum, nox officiis & oblectamentis vitæ transigebatur.*

Seulement au Printems, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses Exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'Été n'a point de feux, l'Hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes Sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assuroit un azile;

CHANG. Vers 134. *A placé sur leur Trône.*] Première & seconde édition de 1674. & 1675. *sur le Trône.*

VERS 138. —— *L'Hiver n'a point de glace.*] Allusion à la première conquête de la Franche-Comté, dont le Roi se rendit Maître pendant l'hiver, en dix jours, au commencement de Fevrier, 1668.

CHANG. Vers 139. *J'entends à son seul nom.*) On lit, *en son seul nom,* dans l'édition posthume de 1713.

VERS 149. *Par mon exil honteux, la Trape.*] Abbaye de l'Ordre de St. Bernard, dépendante de Cîteaux, située dans le Perche. En 1663. l'Abbé ARMAND-JEAN BOUTHILLIER DE RANCÉ y rétablit la première & véritable pratique de la Règle de St. Benoît.

VERS 150. *J'ai vû dans Saint Denis la réforme établie.*) Le Cardinal de LA ROCHEFOUCAULT, Commissaire Général pour la réforme des Ordres Religieux en

Mais en vain j'espérois y regner sans effroi:
Moines, Abbés, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape est anoblie.
J'ai vû dans saint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux;
Et la Regle déja se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conservoit du vieux tems l'oisiveté fidele;
Et voici qu'un Lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O Toi, de mon repos compagne aimable & sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour,
Du moins ne permets pas. . . . La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

France, établit la réforme dans l'Abbaye de St. Denis, en 1633.

VERS 152. *Et la Regle déja se remet dans Clairvaux.*] Abbaye fondée par St. Bernard, dans la Province de Champagne. Le Cardinal de la Rochefoucault avoit aussi travaillé à la réforme de cette Abbaye, en 1624. & 1625.

VERS 164. *Soûpire, étend les bras, &c.*] Ce vers exprime bien l'état d'une personne accablée de tristesse & de lassitude, qui succombe au sommeil. Madame la Duchesse d'ORLEANS, HENRIETTE ANNE d'Angleterre, première Femme de MONSIEUR, Frere du Roi, avoit été si touchée de la beauté de ce vers, qu'ayant un jour apperçu de loin Mr. Despreaux dans la Chapelle de Versailles, où elle étoit assise sur son carreau, en attendant que le Roi vînt à la Messe; elle lui fit signe d'approcher, & lui dit à l'oreille: *Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*



LE LUTRIN.
POËME HÉROI-COMIQUE.

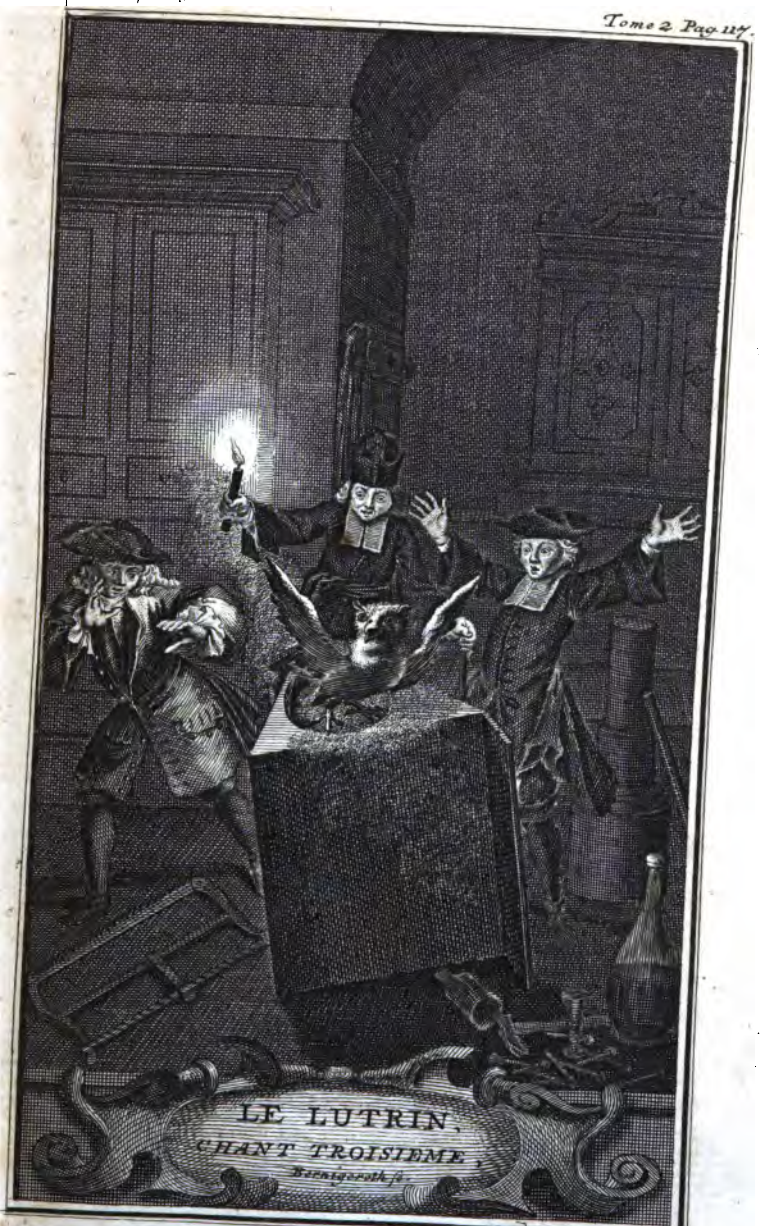
CHANT III.

MAis la Nuit aussi-tôt de ses aîles affreuses,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, & hâtant son retour,
Déja de Montlhéri voit la fameuse Tour.
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vûe,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,

VERS 4. *Déja de Montlhéri voit la fameuse Tour.*] Tour très-haute, à cinq lieuës de Paris, sur le chemin d'Orléans. On la voit de dix lieuës à la ronde.

VERS 6. *Sur la cime d'un Roc s'allongent dans la nue.*] VOITURE avoit dit dans une Chanson:

Nous vîmes dedans la nue


LE LUTRIN,
CHANT TROISIEME,
Bernigeroth fc.

Et préſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funebres,
De ces murs déſertés habitent les ténebres.
Là depuis trente hivers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des déſaſtres fameux ce Meſſager fidele
Sait toûjours des malheurs la premiere nouvelle;
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoie,
Il rend tous ſes voiſins attriſtés de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit:
Et dans les bois prochains Philomele en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'Oiſeau plein d'alégreſſe
Reconnoit à ce ton la voix de ſa Maîtreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Égliſe.
La Nuit baiſſe la vûe, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main légere,

La Tour de Mont-le-hérîs,
Qui pour regarder Paris,
Allongeoit ſon col de Gruë;
Et pour y voir vos beaux yeux,
S'élevoit juſques aux Cieux.

CHANG. Vers 29. *Elle voit le Barbier.*] Éditions avant celle de 1701: *Elle voit l'Horloger.*

Tient un verre de vin, qui rit dans la fougere;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en bûvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
Mais allons, il est tems qu'ils connoissent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée,
Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le sinistre Animal.

Mais les trois Champions, pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place:
Et suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste Chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déja le superbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépôt,
L'amas toûjours entier des Écrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fusil de sa poche,

VERS 30. *Tient un verre de vin, qui rit dans la fougere.*] On appelle *Verres de fougere*, ceux, dans la composition desquels il entre du sel tiré de la cendre de Fougere. On se sert ordinairement de cette cendre, parce que la Fougere est une plante fort commune, & que ses cendres contiennent beaucoup de sel alkali. Ce sel mêlé avec du sable qu'on fait fondre par un feu violent, fournit la matière du verre.

VERS 46. *Où Ribou le Libraire.*] La boutique de JEAN RIBOU étoit sur le troisième Perron de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis la porte de cette Eglise.

VERS 48. *L'amas toûjours entier des Écrits de Haynaut.*] Ribou le Libraire avoit imprimé en 1669. une Comédie de BOURSAUT contre notre Auteur, intitulée: *La Satire des Satires.* C'est pourquoi dans les premieres éditions du Lutrin on avoit mis ici: *Des Écrits de Bursoft.* Mais Boursaut s'étant réconcilié

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
Et bien-tôt au brasier d'une meche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet Astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la Nef la vaste solitude,
Et dans la Sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le tems est cher, portons-le dans le Temple.
C'est là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du Pupitre sort une voix effroyable.

avec l'Auteur, on effaça son nom, & on mit celui de PERRAUT, dans l'édition de 1694. parce qu'alors Mr. Perraut étoit brouillé avec Mr. Despreaux, au sujet des Anciens & des Modernes. Cette brouillerie étant finie, l'Auteur mit HAYNAUT dans l'édition de 1701. C'est un Poëte, dont il a été parlé sur le vers 97. de la Satire IX.

IMIT. Vers 51. *Des veines d'un caillou.*) Virgile, Georg. L. v. 135.

Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.

Énéide, Liv. I. v. 178.

Ac primum silicis scintillam excudit Achates.

CHANG. Vers 63. *Mais le Barbier.*) Editions avant celle de 1701 : *Mais l'Horloger,*

IMIT. Vers 70. *Que du Pupitre sort une voix effroyable.*) Virgile, Énéide III. v. 78.

——— *Gemitus lachrymabilis imo*
Auditur tumulo, & vox reddita fertur ad aures.

Brontin en eſt émû, le Sacriſtain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine:
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner le Barbier frémiſſant.
De ſes aîles dans l'air ſecouant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus:
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent,
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent;
Et bien-tôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe préſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt déſerté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La Diſcorde qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur, dont leurs cœurs ſont glacés,

CHANG. Vers 72. *Le Perruquier.*) Éditions avant celle de 1701: *Et l'Horloger.*

CHANG. Vers 76. —— *Le Barbier frémiſſant.*) *L'Horloger pâliſſant.*

S'apprête à réunir ſes Soldats diſperſés.
Auſſi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride ſon front, alonge ſon viſage,
Sur un bâton noueux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts;
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée:

Lâches, où fuyez-vous? Quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil Oiſeau vous cédez ſans combat?
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace?
Que feriez-vous, hélas! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit ſans amis, briguant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſoûtenir la préſence:
Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Rapporteur?
Croyez-moi, mes Enfans: je vous parle à bon titre.
J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre:
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiégeois leurs paſſages;
L'Égliſe étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans appui,
Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.

IMIT. Vers 103. *Lâches, où fuyez-vous?*) Dans l'Iliade, L. VII. v. 124. Neſtor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'oſoit ſe préſenter pour combattre Hector, qui les défioit en combat ſingulier.

Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines:
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abattus.
Songez, quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,
Au seul mot de Hibou, vous soûrire en parlant.
Votre ame, à ce penser, de colere murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous, quel Prélat vous servez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.

En achevant ces mots, la Déesse guerriere
De son pied trace en l'air un sillon de lumiere;
Rend aux trois Champions leur intrépidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce Combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts & renversés:
Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,

IMIT. Vers 121. *Le Monde, de qui l'âge &c.*) Imitation du Discours de Nestor, dans l'Iliade, L. I.

VERS 141. *C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce Combat célèbre.*) La Bataille de Lens, gagnée par Mr. le Prince de CONDÉ contre les Espagnols, & les Allemands, le 10. d'Août 1648.

Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux.
La colere à l'inſtant ſuccédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oiſeau ſort. L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-tôt dans le Chœur la Machine emportée,
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis & rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émûs, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue même en pouſſe un long gémiſſement.
Que fais-tu, Chantre, hélas! dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans alarmes
Ne ſait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.
O! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil!
Avant que de ſouffrir qu'on en poſât la maſſe,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place;
Et Martyr glorieux d'un point-d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.



LE LUTRIN.

POËME HÉROI-COMIQUE.

CHANT IV.

LES Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines :
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur, ſe réveille en criant.
Aux élans redoublés de ſa voix douloureuſe,

VERS 3. *Quand leur Chef.*] Le Chantre.

VERS 7. *Le vigilant Girot.*] BRUNOT. Il étoit fâché, que l'Auteur ne l'eût pas déſigné par ſon véritable nom.

VERS 10. *Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Égliſe.*] Brunot étoit Valet-de-Chambre du Chantre, & Huiſſier de la Sainte Chapelle. Cet Huiſſier eſt un Bedeau, ou Porte-verge, dont la principale fonction eſt de garder la porte du Chœur. Il


LE LUTRIN.
CHANT QUATRIEME.

Tous ſes valets tremblans quittent la plume oiſeuſe.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maître ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Égliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil ?
Quoi ? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez, & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêles plûtôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et trembles en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux :
Quand, l'eſprit enivré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je béniſſois le Peuple, & j'avalois l'encens :
Lorſque du fond caché de notre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans ſon bleuâtre éclat

étoit fort ſoumis auprès de ſon Maître, mais dans l'Égliſe il faiſoit ſon emploi avec beaucoup de fierté. Mr. le Premier Préſident de Lamoignon, voiſin de la Sainte-Chapelle, où il alloit ordinairement à l'Office, connoiſſoit cet Huiſſier, qui ſe faiſoit aſſez remarquer. Toutes les fois qu'il le voyoit en fonction, ce vers lui revenoit dans la mémoire, & il ne pouvoit s'empêcher de dire tout bas : *Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Égliſe.*

VERS 24. *Je béniſſois le peuple, & j'avalois l'encens.*) Voyez ci-deſſous la Remarque ſur le vers 46.

M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon, plein de soufre & de nitre,
Une tête sortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance:
Contre moi sur mon banc, je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain: & fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés, laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le désolé Vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie;

VERS 44. *Où sur l'oüate molle.*] Nos Anciens disoient *Oüe*, pour *Oie*, & *Oüette*, pour *Oison*. Le mot d'*Oüate*, qu'on prononce *Ouëtte* en Province, vient de là, par rapport à ce mol duvet, que Rabelais, L. I. c. 13. exalte si fort dans les Oisons. Cette étymologie est de Mr. DE LA MONNOYE.

VERS 46. *Prend ses gants violets*, &c.) En l'absence du Trésorier, le Chantre étoit en possession de faire l'Office avec les ornemens Pontificaux, de se faire encenser, & de donner la bénédiction au Peuple. Le Trésorier ne put souffrir que l'on partageât ainsi ses honneurs. Il obtint un Arrêt du Parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, & qui condamna le Chantre à porter un rochet plus court que le sien; mais il ne put lui faire défendre de donner les bénédictions en son absence. C'étoit le sujet de la jalousie du Trésorier.

VERS 49. *Aussi-tôt d'un bonnet ornant* &c.] Ce vers est remarquable par la Critique dont le Roi l'a honoré. Avant l'impression de ce Poëme l'Auteur le lut à Sa Majesté. Il y avoit ici:

Alors d'un Domino couvrant sa tête grise,
Déja l'Aumusse en main, &c.

Après la lecture de ce Chant, le Roi fit remarquer à Mr. Despreaux, que le *Domino*, & l'*Aumusse* sont deux choses qui ne vont pas ensemble: car le *Domino* est un habillement d'hiver, & l'*Aumusse* est pour l'Été. *D'ailleurs*, continua le Roi, *vous venez de dire*: Déjeunons, Messieurs, & bûvons frais *; *Cela mar-*

* Vers 204.

On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où ſur l'oüate molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gants violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Auſſi-tôt d'un bonnet ornant ſa tête griſe,
Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Égliſe:
Et hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toi, qui, ſur ces bords, qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille:
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau:
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,

que, que l'Action de votre Poëme ſe paſſe en Été. Sur le champ Mr. Despreaux changea le vers, dont il s'agit. Le Roi ajoûta en ſoûriant: *Ne ſoyez pas étonné de me voir inſtruit de ces ſortes d'uſages: Je ſuis Chanoine en pluſieurs Égliſes.* En effet, le Roi de France eſt Chanoine de Saint Jean de Latran, de Saint Jean de Lyon, des Égliſes d'Angers, du Mans, de St. Martin de Tours, & de quelques autres.

IMIT. Vers 53. *O toi, qui ſur ces bords* &c.] Le TASSONI dans ſon Poëme de la *Secchia rapità*, Canto V. St. 23.

Muſa, tù che cantaſti i fatti egregi
Del Rè de Topi, & de le Rane antiche. . . .
Tu dimmi i nomi &c.

VERS 54. *Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille.*] Homere, ſuivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenouilles.

VERS 56. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*) La *Secchia rapità*, Poëme Italien du Taſſoni.

IMIT. Ibid. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*] Le QUERENGO, Poëte de Pavie, contemporain & ami du Taſſoni, lui parle ainſi de la *Secchia rapità*:

—— —— —— Pugnataque ſævis
Prælia diſſidiis, Rhenumque Padumque tumentes
Cædibus, ob raptam lymphis puteali-bus Urnam. . . .
Concinis, immiſtis ſocco ridente cothurnis. Hexam. *Carm. l. 5.*

Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord pâle & muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille :
Mais ſa voix, s'échappant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, hélas! trop véritable.
Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal, qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend, pour me tourmenter, ton ame ingénieuſe?
Quoi? même dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel! quoi? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Déſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Égliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu?
Ah! plûtôt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,

Renon-

IMIT. Vers 62. *A force de douleur,* &c.) Séneque le Tragique, *in Hippol. Act. II. v. 607.*

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

CHANG. Vers 90. *Il ſaiſiſſoit déja la Machine* &c.) Première édition : *Il alloit terraſſer &c.*

VERS 92. *Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard.*] JEAN LE CHORISTE : Perſonnage ſuppoſé. GIRARD, Sonneur de la Sainte-Chapelle, étoit mort longtems avant la compoſition de ce Poëme. Il ſe noya dans la Seine ayant gagé, qu'il la paſſeroit neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter ſur les rebords du

Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office;
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un Chœur, où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Jouïra ſur ſon banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot, où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſaurois plus vivre...
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périſſons, s'il le faut: mais de ſes ais briſés
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſés.
    A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il ſaiſiſſoit déja la Machine ennemie,
Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard;
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
Pour les procès eſt jointe à la vaſte ſcience.
L'un & l'autre auſſi-tôt prend part à ſon affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, diſent-ils, abattons la Machine:

du toit de la Sainte-Chapelle, ayant une bouteille à la main; & là en préſence d'une infinité de gens qui le regardoient d'en-bas avec frayeur, il vuida d'un trait cette bouteille, & s'en retourna. Mr. Despreaux, qui étoit alors Ecolier, fut un des ſpectateurs.

CHANG. Vers 93. *Deux Manceaux renommés* &c.) Avant l'édition de 1701, ce vers & les quatre ſuivans étoient ainſi:

Qui de tout tems pour lui brûlant d'un même zele,
Gardant pour le Prélat une haine fidele.
A l'aſpect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur:
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abattons, diſent-ils, ſa ſuperbe Machine.

Mais ne nous chargeons pas tout-seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du Chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Allez-donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaisance osez-vous l'exiger?
Hé, Seigneur! Quand nos cris pourroient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles;
Pensez-vous, au moment, que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont sû les attacher,
Que la voix d'un Mortel les en puisse arracher?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,

VERS 105. *Partez. Mais ce discours* &c.) Ce vers & les onze suivans n'étoient pas dans les éditions qui ont précedé celle de 1701. Il y avoit seize autres vers que voici :

Partez. Mais à ce mot les Champions pâlissent.
De l'horreur du péril leurs courages frémissent.
Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
De grace moderez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des Chantres & des Moines;
Mais, même avant l'Aurore, éveiller des Chanoines!
Qui jamais l'entreprit? qui l'oseroit tenter?
Est-ce un projet, ô Ciel! qu'on puisse exécuter?

Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pû faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard: le Prélat vous fait peur;
Je vous ai vû cent fois sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux.
Je saurai réveiller les Chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidele;
Prenons du saint Jeudi la bruyante Cresselle.
Suis-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Salle,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le Démon du tumulte & du bruit.

Hé! Seigneur: quand nos cris pourroient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues:
Appeller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos Ministres assidus;
Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles:
Pensez-vous, au moment que ces Dormeurs paisibles
De la tête une fois pressent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puisse les réveiller?

VERS 126. *Prenons du saint Jeudi la bruyante Cresselle.*] Instrument de bois, en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant. On s'en sert le Jeudi & le Vendredi-Saint, au lieu de cloches. On dit aussi *Crecerelle*.

Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Égliſe brûle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Penſe être au Jeudi-Saint, croit que l'on dit Ténèbres,
Et déja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoi-même frémit de n'avoir point diné.
   Ainſi, lorſque tout prêt à briſer cent murailles,
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ſes drapeaux;
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup, qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore eſt prêt à ſe noyer.
   Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe:
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,

VERS 140. *Et que l'Égliſe brûle une ſeconde fois.*) Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630. au rapport de LE MAIRE, dans ſon *Paris ancien & nouveau,* Tome I. p.449. Mr. Deſpreaux avoit marqué dans une Note marginale que cet incendie arriva en 1618. mais il le confondoit avec celui de la grande Salle du Palais.

VERS 152. *Et le Batave encore eſt prêt à ſe noyer.*] Voyez la Remarque ſur le vers 208. du quatrieme Chant de l'Art Poëtique.

VERS 165. *Le ſeul Chanoine Evrard.*] L'Abbé DANSE. Ce Chanoine aimoit également la bonne-chère & la propreté. LOUIS ROGER DANSE mourut à Ivri, au mois d'Octobre 1699.

VERS 169. *Alain touſſe & ſe leve.*) Son nom étoit AUBERI, que l'on prononce *Aubri.* Il ne parloit jamais ſans touſſer une ou deux fois auparavant. Mr. le Premier Préſident de Lamoignon l'avoit choiſi depuis long-tems pour ſon Confeſſeur, & lui avoit procuré un Canonicat à la Sainte-Chapelle. Ce Chanoine

Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le seul Chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer, qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser; aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse & se leve, Alain ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'à-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce savant Canoniste,

étoit d'un esprit médiocre, mais fort opposé aux sentimens des Jansénistes. Cela est bien marqué par le discours qu'on lui fait tenir ici, & par la qualité des Livres sur lesquels on fait rouler sa science & ses Lectures. Quoiqu'il fût si bien désigné, on dit qu'il lut plusieurs fois le Lutrin, sans s'y reconnoitre.

VERS 170. *Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme.*) *La Somme des péchés qui se commettent en tous états*, par le P. BAUNY, Jésuite. Ce Livre parut en 1634. & a été réimprimé plusieurs fois.

VERS 171. *Qui possède Abéli.*) Voyez la Remarque sur le vers 188.

Même Vers. *Qui sait tout Raconis.*] CHARLES FRANÇOIS D'ABRA, DE RACONIS, a été Professeur de Philosophie, Docteur de Sorbone, Prédicateur & Aumonier de Sorbone, Prédicateur & Aumonier de Louis XIII. & enfin Evêque de Lavaur. Il étoit aussi Anti-Janséniste. Il fit imprimer une Philosophie en 1617.

VERS 172. —— *Le Latin d'à-Kempis.*] Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ.

Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main Janséniste.
Mes yeux en sont témoins: j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.
Arnauld, cet Hérétique ardent à nous détruire,
Par ce Ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lû dans son Saint Augustin,
Qu'autrefois Saint Louis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de sa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque Auteur signalé.
Voyons, si des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Étudions enfin, il en est tems encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moëlleux Abéli.
    Ce conseil imprévû de nouveau les étonne:
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.

VERS 176. —— *Le Chapelain Garnier.*) LOUIS LE FOURNIER, Chapelain perpetuel de la Sainte-Chapelle, natif de Villeneuve au Perche. Il étoit ennemi des brigues & des Cabales qui sont si communes dans les Chapitres: ainsi, il n'avoit jamais pris de parti dans les démêlés du Trésorier & du Chantre. Mr. Arnauld l'alloit voir souvent; & le Chanoine Auberi regardoit ce Chapelain comme un Janséniste.

VERS 179. *Sans doute il aura lû dans son Saint Augustin.*] Mr. ARNAULD, Docteur de Sorbone, avoit fait une étude particulière des Écrits de Saint Augustin, dont il a traduit en François plusieurs Traités, comme celui *des Mœurs de l'Église Catholique*, celui *de la Correction & de la Grace*, celui *de la véritable Religion*, *le Manuel de la Foi*, &c.

VERS 180. *Qu'autrefois Saint Louis érigea ce Lutrin.*] Le Chanoine ignorant qui parle, fait ici un terrible anachronisme: car il y a un intervalle d'environ 800. ans entre St. Augustin, & St. Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

VERS 188. —— *Le moëlleux Abéli.*) Fameux Auteur de la Moëlle Théologique: *Medulla Theologica.* Comme on parloit un jour de cet Ouvrage, l'Abbé LE CAMUS, en-

Moi? dit-il, qu'à mon âge, Écolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaisant conseil! Non, non, songeons à vivre.
Va maigrir, si tu veux, & sécher sur un Livre,
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque,
Vingt muids rangés chez moi font ma Bibliotheque,
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaisser;
Mon bras seul sans Latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste déjeunons, Messieurs, & bûvons frais.
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage:

suite Evêque de Grenoble, & Cardinal, dit: *La Lune étoit en décours, quand il fit cela.* Avant la composition du Lutrin, le Livre de Mr. ABÉLI étoit en réputation parmi les Théologiens, & il n'y avoit point d'Ouvrage de cette espèce qui eût plus de cours que celui-là. Mais dès que le *Lutrin* parut, ce Poëme fit tomber la *Moëlle Théologique*, & depuis long-tems on ne la lit plus.

§. Les réflexions que Mr. BAYLE a faites sur l'épithète de *moëlleux*, que Mr. Despreaux donne ici à Abéli, meritent d'être lûes. Il en tire une raison pour montrer la nécessité qu'il y avoit de faire un bon Commentaire sur les Oeuvres de notre Poëte. Voyez son *Dictionnaire* à l'Article ABÉLI (*Louis*) Rem. A. Il n'a pas oublié le bon mot de l'Abbé le Camus, que l'on vient de lire, & qui est tiré du *Menagiana*. DU MONTEIL.

VERS 197. *Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.*) L'Abbaye de Saint Nicaise de Rheims en Champagne, est unie au Chapitre de la Sainte-Chapelle. Comme le vin fait le principal revenu de cette Abbaye, chaque Chanoine doit avoir tous les ans un muid de vin de Rheims, mais cela s'apprécie, & l'on emploie cet argent aux dépenses nécessaires de la Sainte-Chapelle.

Mais le Chantre ſur-tout en paroît raſſuré.
Oui, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruine aſſûrer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence;
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tôt il ſe leve, & la Troupe fidele
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zele.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux:
Et bien-tôt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte;
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot, qui ſe défend en vain.
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancelle, éclate & tombe.
Tel, ſur les monts glacés des farouches Gelons
Tombe un chêne battu des voiſins Aquilons;
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachés
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachés.

VERS 223. *Tel, ſur les monts glacés des farouches Gelons.*) Peuples de la Scythie, entre les Thraces & les Gètes, vers l'embouchure du Danube; aujourd'hui le Budziac & la Beſſarabie.


LE LUTRIN
CHANT CINQUIEME



LE LUTRIN. POËME HÉROI-COMIQUE.

CHANT V.

L'AURORE cependant, d'un juste effroi troublée,
Des Chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris, qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac aussi-tôt Brontin d'un pied fidele

Les deux derniers Chants de ce Poëme n'ont été faits que long-tems après les quatre premiers; & l'Auteur les donna au public en 1683. avec les Epîtres VI. VII. VIII. & IX. La veille du jour que Mr. Colbert mourut, Mr. l'Abbé Gallois lui lut les deux derniers Chants du Lutrin; & ce Ministre tout malade qu'il étoit, ne laissa pas de rire, au récit du combat imaginaire des Chantres & des Chanoines. Ce Combat est une fiction du Poëte.

Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins bénit l'heureux ſuccès,
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'apprête.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le bouis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi-paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prêts, pour le ſervir, à déſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos Deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sibylle:
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'Elle nous va dicter.

VERS 15. *Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté.*] Un bouillon.

VERS 20. *Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.*] »Pour revenir »à Hercule, dit Coſtar à Voiture, je »penſe, que ce que diſent vos Scholiaſtes eſt une pure médiſance, qu'il »rompit toutes les rames quand il »ramoit. Car vous ſavez, Monſieur, qu'il filoit fort adroitement »chez Omphale, & même qu'il y »filoit doux : & on ne lit point qu'il

Il dit : à ce conſeil, où la Raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tôt dans le Temple, entend, non ſans frémir,
De l'Antre redouté les ſoupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand' Salle
Soutient l'énorme poids de ſa voute infernale,
Eſt un Pilier fameux, des Plaideurs reſpecté,
Et toûjours de Normans à midi fréquenté.
Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane, & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'Équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins dévorans, & l'infame Ruine,
Enfans infortunés de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens.
Sans ceſſe feuilletant les Loix & la Coutume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume,
Et dévorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Thémis a vû cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour :

»ait jamais rompu ni de rouets, »ni de fuſeaux, ni de quenouilles.« *Entret. de Voiture & de Coſtar.* Lett. III.

VERS 35. *Eſt un Pilier fameux.*) Le Pilier des Conſultations. C'eſt le premier de la Grand' Salle du côté de la Chapelle du Palais. Les anciens Avocats s'aſſemblent près de ce Pilier, où l'on vient les conſulter. Il y a auſſi une Chambre des Conſultations vis-à-vis ce Pilier, à côté de la même Chapelle.

Comme un Hibou, ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe;
Tantôt, humble Serpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois
Fit régler le cahos des ténebreuſes Loix.
Ses griffes vainement par Puſſort accourcies,
Se ralongent déja, toûjours d'encre noircies.
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent breches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le ſalue;
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vûe:
Reine des longs procès, dit-il, dont le ſavoir
Rend la force inutile, & les Loix ſans pouvoir;
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne:
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les Mortels,
L'encre à toûjours pour moi coulé ſur tes Autels,
Daigne encor me connoître en ma ſaiſon derniere.
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la priere.
Un Rival orgueilleux, de ſa gloire offenſé,
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Épuiſe en ſa faveur ta Science fatale:
Du Digeſte & du Code ouvre-nous le Dédale,

VERS 57. *Ses griffes vainement par Puſſort accourcies.*) HENRI PUSSORT, Conſeiller d'État, eſt celui qui a le plus contribué à rédiger les Ordonnances que le Roi fit publier en 1667. & en 1670. pour la réformation de la Juſtice, & pour l'abréviation des procès.

VERS 65. *Toi pour qui dans le Mans* &c.] Les Manceaux & les Normans ſont accuſés d'aimer les procès & la chicane.

Et montre-nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres Loix embarraſſe Thémis.
La Sibylle, à ces mots déja hors d'elle-même,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême :
Et pleine du Démon, qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer :
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arrêt du Sort :
Et ſur-tout évitez un dangereux accord.
Là bornant ſon Diſcours, encor toute écumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs brûlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loiſir une longue requête,
A retourner chez ſoi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoît,
Et le Pilier loin d'eux déja baiſſe & décroît.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux pâté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée ;

IMIT. Vers 77. *La Sibylle à ces mots* &c.] Virgile, Enéide VI. 77.

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Lorſque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant par tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'Oracle rendu.
Il ſe leve, enflammé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déſerté.
Lui-même eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent lès degrés & le Perron antique,
Où, ſans ceſſe étalant bons & méchants Écrits,
Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une égale audace
Le Prélat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Deſcendoient du Palais l'eſcalier tortueux.
L'un & l'autre Rival s'arrêtant au paſſage,
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalouſie épris,

VERS 102. *Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.*] Le Chantre ayant fait enlever le Pupitre, qu'on avoit mis devant ſon ſiége, ſe pourvût aux Requêtes du Palais, où il fit aſſigner le Tréſorier, & les deux Sous-Marguilliers Frontin & Sirude. Le Tréſorier de ſon côté, s'adreſſa à l'Official de la Sainte-Chapelle, devant qui le Chantre fut aſſigné à la requête du Promoteur. Sur ce conflict de Juriſdiction, l'Inſtance fut évoquée aux Requêtes du Palais, par Sentence rendue à la Barre de la Cour, le 5. d'Août, 1667.

VERS 105. *Par les détours étroits* &c.) La Maiſon du Chantre a ſon entrée au bas de l'Eſcalier de la Chambre des Comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle baſſe: Ainſi pour aller de-là au Palais, il faut paſſer *par les détours étroits d'une barrière oblique*, qui eſt plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle, & qui ſert à ménager un paſſage libre derrière les Caroſſes dont la Cour du Palais eſt ordinairement remplie. L'eſpace vuide, qui eſt entre la barrière & le mur, conduit aux degrés, par où l'on monte à la Sainte-Chapelle.

Auprès d'une Genisse au front large & ſuperbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre embraſés, furieux,
Déja, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard, en paſſant, coudoyé par Boirude,
Ne ſait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un Volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le Tome épouvantable.
Boirude fuit le coup: Le Volume effroyable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup, dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent;
Pour ſoûtenir leur choc, les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal

VERS 108. *Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.*) BARBIN ſe piquoit de ſavoir vendre des Livres, quoique méchans. Sa boutique étoit ſur le ſecond Perron de l'eſcalier de la Sainte-Chapelle.

IMIT. Vers 116. *Tels deux fougueux Taureaux,* &c.] Virgile, Georg. III. v. 215.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo

Fœmina: nec nemorum patitur meminiſſe, nec herbæ, &c.

VERS 124.) *Saiſiſſant du Cyrus —— le Tome épouvantable* &c.] Roman de Mademoiſelle de SCUDERI, intitulé: *Artamène, ou le Grand Cyrus.* Notre Auteur a affecté de donner à ce Roman les épithètes d'*épouvantable*, d'*effroyable*, d'*horrible*, non ſeulement pour ſe moquer de la groſſeur des Volumes, mais encore parce que ces mêmes termes y ſont employés à tout propos.

VERS 135. *La Diſcorde triomphe,* &c.] Iliade, L. XI. La Diſcorde ſe réjouit de voir le combat opiniâtre des Grecs & des Troyens.

Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le Libraire absent tout entre, tout se mêle.
Les Livres sur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du Livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Édit d'Amour, l'autre en saisit la Montre;
L'un prend le seul Jonas, qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Éleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique.
Les Volumes sans choix à la tête jettés,
Sur le Perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.

Là,

CHANG. Vers 142. *L'un tient l'Édit d'Amour.*) C'est ainsi qu'il faut lire, suivant la premiere édition. Dans toutes les autres, l'Auteur avoit mis: *L'un tient le Nœud d'Amour.*

IBID. *L'un tient l'Édit d'Amour.*) Petit Poëme de l'Abbé REGNIER DESMARAIS, Secretaire de l'Académie Françoise.

Même vers. —— *L'autre en saisit la Montre.*] Ouvrage de BONNECORSE. Voyez la Remarque sur le vers 64. de l'Epître IX.

VERS 143. *L'un prend le seul Jonas.*] *Jonas, ou Ninive pénitente,* Poëme du Sr. de CORAS. Voyez le vers 91. de la Sat. IX. & les Remarques.

VERS 144. *L'autre un Tasse François.*] La *Jerusalem délivrée,* Poëme du TASSE, traduit en vers François par MICHEL LE CLERC, de l'Académie Françoise.

VERS 146. —— *A leur fureur Gothique.*] En se battant à coups de Livres, ils sembloient vouloir imiter les Goths, Peuples Barbares, qui avoient détruit les Sciences & les beaux Arts dans toute l'Europe.

VERS 148. *Sur le Perron poudreux.*] On l'a appellé *la Plaine de Barbin,* depuis la publication de ce Poëme; à cause de la bataille, qui est ici décrite.

VERS 149. *Là, près d'un Guarini.*) Auteur du *Pastor Fidò*, Pastorale Italienne, remplie d'affectation & de sentimens peu naturels. Terence est la nature même.

VERS 150. *Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.*) Misérable Écrivain, vil faiseur de galimatias, mis en opposition avec Xénophon.

VERS 153. —— *Almerinde & Simandre.*] Petit Roman, qu'on dit avoir été composé par le D. S.

VERS

Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'Écrits obſcurs, de Livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almerinde & Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtrîſſure.
Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un Le Vayer épais Giraut eſt renverſé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pinchêne *in quarto* Dodillon étourdi

VERS 154. —— *Inconnu Caloandre.*] Le *Caloandre fidèle*, Roman traduit de l'Italien par SCUDERI, & imprimé en 1668. chez Barbin, en quatre volumes.

VERS 155. —— *Saiſi per Gaillerbois.*) PIERRE TARDIEU, Sr. de GAILLERBOIS, avoit été Chanoine de la Sainte-Chapelle; mais il étoit mort dès l'année 1656. & l'Auteur à employé ſon nom, parce qu'il étoit fort connu. Ce Chanoine étoit frere du Lieutenant Criminel TARDIEU, fameux par ſon extrême avarice, & par ſa mort funeſte. Ils étoient neveux de JAQUES GILLOT, Conſeiller-Clerc au Parlement, qui avoit été le principal Auteur de l'ingénieuſe Satire du *Catholicon*, à laquelle il travailla avec RAPIN, LE ROI, & PASSERAT.

VERS 159. *D'un Le Vayer épais Giraut eſt renverſé.*] Toutes les Œuvres de la MOTHE LE VAYER ont été recueillies en deux volumes *in folio*. L'Épithète d'*épais* déſigne & la groſſeur du volume, & le ſtile de l'Auteur. *Giraut* eſt un Perſonnage imaginaire.

VERS 160. *Marineau, d'un Brébeuf.*) La *Pharſale* de LUCAIN traduite par BRÉBEUF. *Marineau* eſt le vrai nom d'un Chantre, qui étoit déja mort.

VERS 163. *D'un Pinchêne in quarto.*) ÉTIENNE MARTIN, Sr. de PINCHÊNE, Neveu de VOITURE. Le Caractère de ſes Poëſies eſt imprimé dans le vers ſuivant, par ces mots, *Le cœur affadi*: Car ces mots dénotent l'inſipidité des vers de Pinchêne, qui affadiſſent le cœur.

VERS 163. —— *Dodillon étourdi.*) Il avoit été un des Chantres de la Sainte-Chapelle, mais il étoit mort avant l'évênement du Lutrin. Dans les dernieres années de ſa vie il tomba en enfance, & l'on fut obligé de lui interdire la célébration de la Meſſe. Notre Auteur ſe ſouvenoit de l'avoir vû en cet état.

A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clélie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier, dans l'Égliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſû l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agréable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres déſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.

VERS 165. —— *Le Chapelain Garagne.*] Perſonnage ſuppoſé.

VERS 166. —— *Atteint d'un Charlemagne.*] Poëme Héroïque. Voyez la Remarque ſur le vers 181. de l'Épitre IX.

VERS 169. *A plus d'un Combattant la Clélie.*] Roman de Mademoiſelle de Scuderi, en dix volumes. *Girou,* eſt un nom inventé.

VERS 171. *Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.*] Il ſe nommoit LE FEVRE, & étoit Conſeiller-Clerc au Parlement. Il étoit extrêmement violent & emporté.

IMIT. Vers 174. *Et de l'eau dans ſon vin.*] LE TASSONI, *Secchia rapità,* Cant. VI. 60.

Et non bevea giammai vino inacquato.

VERS 175. —— *Et Guibert, & Graſſet,* &c.) Tous ces noms de Chantres, dans ce vers & les deux ſuivans, ſont des noms inventés. Cependant après la publication du Lutrin, l'Auteur reçut des plaintes de quelques perſonnes, qui portoient les mêmes noms.

VERS 185. *Illuſtre Porte-croix, par qui notre banniere* &c.] Quelques années avant ce Poëme, la Proceſſion de Notre-Dame, & celle de la Sainte-Chapelle s'étoient rencon-

Telle à l'aspect d'un Loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'Agneaux effrayés une troupe bêlante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
Illustre Porte-croix, par qui notre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine lui seul triomphant du Prélat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
Acceptes de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain,
Fais voler ce Quinaut, qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvrage.
Le Sacristain, bouillant de zele & de courage,
Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux

trées au Marché neuf, le jour de la Fête-Dieu ; & aucune des deux n'avoit voulu céder le pas. La raison vouloit, que Notre-Dame eût l'avantage, mais comme la Procession de la Sainte-Chapelle étoit soûtenuë par les Huissiers du Parlement qui accompagnoient Mr. le Premier Président, celle de Notre Dame fut contrainte de céder à la force. Ce démêlé étoit arrivé d'autres fois, & le Porte-banniere de la Sainte-Chapelle avoit toûjours soutenu vigoureusement son honneur & celui de son Église. Pour prévenir de plus fâcheuses suites, on résolut, que le Jour de la Fête-Dieu, la Sainte-Chapelle feroit sa Procession à sept heures du matin, avant celle de Notre-Dame.

IMIT. Vers 189. *Non, non, pour te couvrir,* &c.] Dans l'*Iliade*, L. VIII. v. 267. Ajax couvre de son bouclier Teucer son frere, afin qu'il puisse en sureté lancer des traits contre Hector, & contre les Troyens.

VERS 192. *Fais voler ce Quinaut,* &c.) Ses Œuvres consistent en diverses Pieces de Théatre, dont le caractère est marqué par ces mots du vers suivant : *Le doux & tendre Ouvrage:* On lisoit dans les premières éditions : *Le doucereux Ouvrage.* Les Opera du même Auteur, qui ont paru depuis, n'ont pas démenti ces épithètes, mais la tendresse & la douceur semblent être essentiellement du caractère de ces sortes d'Ouvrages.

Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux:
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.
Le Chanoine les voit de colere embraſé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruſé,
Et jugez, ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un Livre qui molliſſe:
A ces mots il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais qui le ſoûtient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine;
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple pâle, & déja demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
Long-tems, loin du Perron, roulent ſur les degrés.
    Au ſpectacle étonnant de leur chute imprévue,

VERS 203. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat.*] Livre de Droit, d'une groſſeur énorme.

IMIT. Ibid. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat* &c.] Corneille, Scène VI. du *Menteur* Acte I.

Le Digeſte nouveau, le vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat.

VERS 209. —— *Auprès d'un Avicenne.*] Médecin Arabe.

Le Prélat pousse un cri, qui pénétre la nue.
Il maudit dans son cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bien-tôt, rappellant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, & de ses doigts, saintement alongés,
Bénit tous les passans en deux files rangés.
Il sait, que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans: Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il céde, il fuit;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant: mais aucun n'en réchappe.
Par tout le doigt vainqueur les suit & les ratrappe.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré:
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'œil, & tirant vers la droite,

IMIT. Vers 224. *Bénit tous les passans* &c. Dans le Poëme de la *Secchia rapità*, le Nonce du Pape, étant monté sur les murailles de la ville de Bologne, pour voir défiler les Troupes, tranchoit avec la main de grandes bénédictions, longues d'une demi-lieuë.

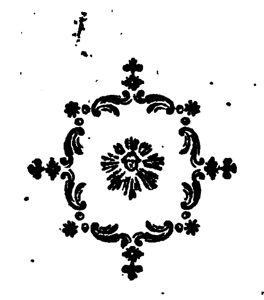
Trinciava all'hor certe benedittioni

Che pigliavano un miglio di paese.

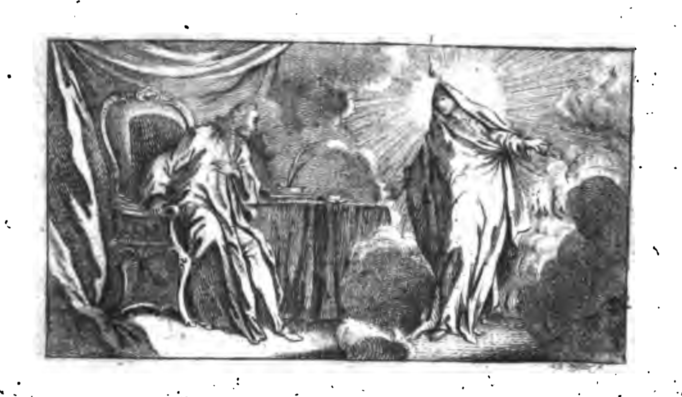
Les Troupes baissoient devant lui les lances & les drapeaux, & mettoient promptement le genou en terre. *Canto V. St. 30.*

Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Bénit subitement le Guerrier consterné.
Le Chanoine surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, & leve en vain une tête rebelle:
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le Temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire:
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus, & bénis.

IMIT. Vers 240. *Bénit subitement le Guerrier consterné.*) Dans le même Poëme, *Canto V. St.* 39. on raconte, qu'un des Chefs de cette Armée, nommé SALINGUERRE, qui avoit été contraire aux intérêts du Pape, venant à défiler avec les autres, le Nonce, qui savoit fort bien l'affaire, tint sa main en suspens sur lui, le laissa passer, puis fit le signe de la Croix. Salinguerre s'en apperçut bien, mais il n'en fit que rire. Dans ce Poëme Italien, le Nonce refuse de donner sa bénédiction à Salinguerre: Dans le Poëme du Lutrin, le Prélat donne sa bénédiction au Chantre malgré lui.




LE LUTRIN,
CHANT SIXIEME.



LE LUTRIN. POËME HÉROI-COMIQUE.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Piété ſincere, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon déſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine,
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſpérance au front gai l'appuye & la conduit,

VERS 2. —— *Aux Alpes retirée.*) La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

Et, la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte.
    Vierge, effroi des méchans, appui de mes Autels,
Qui, la balance en main, régles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires,
Que pousser des soupirs, & pleurer mes miseres?
Ce n'est donc pas assez, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix;
Que sous ce nom sacré par-tout ses mains avares
Cherchent à me ravir Crosses, Mitres, Tiares:
Faudra-t-il voir encor cent Monstres furieux
Ravager mes États usurpés à tes yeux?
Dans les tems orageux de mon naissant Empire,
Au sortir du Baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
Le Fidele, attentif aux régles de sa Loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
Ces cœurs, que les Bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir:
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Église eut aux yeux des mortels

CHANG. Vers 11. *Vierge, effroi des méchans.*) Premiere manière avant l'impression : *Déesse aux yeux couverts.* L'Auteur faisoit allusion au bandeau, avec lequel on peint la Justice. Mais on lui fit remarquer, que le terme de *Déesse*, qui est tiré de la Fable, ne convenoit pas à une Vertu Chrétienne.

De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes Autels,
Le calme dangereux ſuccédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages :
De leur zele brûlant l'ardeur ſe ralentit ;
Sous le joug des péchés leur foi s'appeſantit :
Le Moine ſecoua le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire.
Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſût plus qu'abuſer d'un ample revenu ;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carroſſe
A côté d'une mitre armorier ſa croſſe.
L'Ambition par-tout chaſſa l'Humilité ;
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes Cloîtres ſacrés la Diſcorde introduite,
Y bâtit de mon bien ſes plus ſûrs Arſenaux,
Traîna tous mes Sujets au pied des Tribunaux.
En vain à ſes fureurs j'oppoſai mes prieres,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannieres.
Pour comble de miſere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les péchés de diſcours impoſteurs ;
Infectant les Eſprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté ;

VERS 44. *Dans la craſſe du froc logea la Vanité.*] Socrate voyant un Philoſophe, qui affectoit de porter un habit tout déchiré : *Je vois,* dit-il, *ta vanité à travers les trous de ton manteau.* APOPHT. *des Anc.*

Et chacun à mes pieds conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
 Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au séjour des frimats,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.
Mais jusques dans la nuit de mes sacrés Déserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidele
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.
J'apprends, que dans ce Temple, où le plus saint des Rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde, & l'infame Mollesse,
Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action si noire?
Quoi? ce Temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théatre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez & trop long-tems l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, & fondant sur ces Audacieux,
Viens, aux yeux des Mortels justifier les Cieux.

CHANG. Vers 60. *J'allai chercher le calme.*] Dans toutes les éditions on lit : *Je vins chercher.* Mais on a cru devoir mettre, *J'allai*; parce que la Piété, qui est à Paris, parle de la grande Chartreuse, où elle *alla chercher le calme.*

VERS 67. *J'apprends, que dans ce Temple, où le plus saint des Rois.*]

Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée.
La Grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, & lui tient ce discours:
Chere & divine Sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des Misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie:
D'un ciment éternel ton Église est bâtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémissemens
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des Fideles.
Crois-moi, dans ce lieu même, où l'on veut t'opprimer,
Le trouble, qui t'étonne, est facile à calmer:
Et pour y rappeller la Paix tant desirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route assûrée.
Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes soûpirs.
Vers ce Temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais, où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des Mortels réveré,
Et de Cliens soûmis à toute heure entouré.

Saint Louis, Fondateur de la Sainte-Chapelle. Elle fut consacrée en 1248.

IMIT. Vers 91. *Et jamais de l'Enfer* &c.] Matth. XVI. 18. *Tu es Petrus, & super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam; & portæ Inferni non prævalebunt adversus eam.*

VERS 100. *Vers ce Temple fameux.*] La Sainte-Chapelle.

Là, ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable;
Ariſte, dont le Ciel & Louis ont fait choix
Pour régler ma balance, & diſpenſer mes Loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon Trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Vérité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt Toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans:
Son mérite ſans tache eſt un de tes préſens.
Tes divines leçons, avec le lait ſucées,
Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour Toi, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche déſaveu;
Et ſon zele hardi, toûjours prêt à paroître,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloître.
Va le trouver, ma Sœur: à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon:
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un ſeul regard ſauront le pénétrer:
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
   Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en ſon ame calmée.

VERS 106. — *Un homme incomparable.*] Mr. de LAMOIGNON, Premier Préſident.

VERS 156. *Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.*] Mr. le P. Préſident fit comprendre au Tréſorier,

Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignales pour moi ton zele & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puiſſans Ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommés,
A mes ſacrés Autels font un profane inſulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur:
Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Héros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la céleſte Fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux,
Un Mortel ſût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtôt, Toi, qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.
Seul tu peux révéler, par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéïſſant.
Tu ſais, par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-même, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.

que ce Pupitre n'ayant été anciennement érigé devant la place du Chantre, que pour la commodité de ſes Prédéceſſeurs, il n'étoit pas juſte, que l'on obligeât Mr. BARRIN à le ſouffrir, s'il lui étoit incommode.

Parle donc: c'eſt à Toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſû, par mes veilles,
Juſqu'au ſixième Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.

Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte préſence
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence;
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon Diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il héſite, il begaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

Néanmoins, pour accorder quelque choſe à la ſatisfaction du Tréſorier, Mr. le P. Préſident fit conſentir le Chantre à remèttre le Pupitre devant ſon ſiege, où il demeureroit un jour; & le Tréſorier, à le faire enlever le lendemain: ce qui fut exécuté de part & d'autre.

VERS 176. *Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.*] L'Orateur demeurant muet, les Auditeurs ne ſont plus que Spectateurs. Notre Poëte a eu en vûe B.... D. à qui ce malheur arriva, & qui depuis ne plaida plus.

IMIT. Ibid. *Demeure enfin muet &c.*] Terence, *Phorm.* Act. II. Sc. I. v. 52.

—— —— *Poſtquam ad Judices*
Ventum eſt, non potuit cogitata proloqui:
Ita eum tum timidum ibi obſtupefecit pudor.

ODES, ÉPIGRAMMES ET AUTRES POËSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE suivante a été composée à l'occasion [1] *de ces étranges Dialogues, qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands Écrivains de l'Antiquité sont traités d'Esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains & avec les Cotins; & où voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choses si peu sensées.* [2] *Pindare y est des plus maltraités. Comme les beautés de ce Poëte sont extrêmement renfermées dans sa Langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vraisemblablement ne sait point de Grec, & qui n'a lû Pindare que dans des Traductions Latines assez défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la foiblesse de ses lumières ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur-tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son*

1 *De ces étranges Dialogues.) Parallèle des Anciens & des Modernes, en forme de Dialogues;* par Mr. PERRAULT de l'Académie Françoise. Il y en avoit trois volumes, quand Mr. Despreaux composa cette Ode en 1693. le quatrième ne parut qu'en 1696.

2 *Pindare est des plus maltraités.) Parallèles,* Tome I. pag. 28. & Tome III. pag. 160.

discours ; & afin de mieux entrer dans la Raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la Raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique & ces exactes liaisons de sens, qui ôteroient l'ame à la Poësie Lyrique. Le Censeur, dont je parle, n'a pas pris garde, qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire, qu'il n'a jamais connu le sublime des Pseaûmes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints Cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la Divinité. Ce Critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode :

Son stile impétueux souvent marche au hazard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour régle, de ne point garder quelquefois de régles, est un mystère de l'art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un Homme sans aucun goût, qui croit, que la Clélie & nos Opéra sont les modèles du Genre sublime ; qui trouve Terence fade, Virgile froid, Homere de mauvais sens ; & qu'une espece de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours [3] dans quelque autre Ouvrage.

3 *Dans quelque autre Ouvrage.*) Dans les *Réflexions Critiques sur Longin.*

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautés à des gens, qui ſe ſeroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la plûpart des gens, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru, que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à ſa maniere, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit parût plûtôt entrainé du Démon de la Poëſie, que guidé par la Raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la Plume blanche que le Roi porte ordinairement à ſon chapeau: & qui eſt en effet comme une eſpece de Comete fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus, dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réuſſi; & je ne ſai, ſi le Public, accoûtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excès Pindariques. Mais, ſuppoſé que j'y aie échoué, je m'en conſolerai du moins par le commencement de cette fameuſe Ode

[4] *Latine d'Horace*, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *où Horace donne aſſez à entendre, que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit cru en grand hazard de tomber.*

[5] *Au reſte, comme parmi les Épigrammes, qui ſont imprimées à la ſuite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point juſqu'ici inſérée dans mes Écrits; je ſuis bien aiſe, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici reſſouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui eſt un Ouvrage de ma premiere jeuneſſe, ce ſont les Anglois du tems de Cromwel.*

J'ai joint auſſi à ces Épigrammes un Arrêt Burleſque, donné au Parnaſſe, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un Arrêt très-ſérieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les Écoles de Philoſophie, d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainſi pour faire ſon effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſupprimer la Requête qu'Elle alloit préſenter:

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.

4 Livre IV. Ode II.

§. 5 *Au reſte, comme parmi les Épigrammes* &c.) Tout ce qui ſuit juſqu'à la fin de ce Diſcours a été ajouté dans l'édition de 1701. DU MONTEIL.



*ODE
SUR LA
PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & sainte yvresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes Nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?

*Ode sur la prise de Namur.) Le Roi assiégea Namur, le 26. de Mai, 1692. La Ville fut prise le 5. de Juin, & le Chateau se rendit le dernier jour du même Mois. Cette Ode fut composée l'année suivante. On a une Lettre de Mr. Despreaux à Mr. Racine, datée du 4. Juin, 1693. qui contient cette même Ode dans l'état, auquel l'Auteur l'avoit mise alors; mais il y fit de grands changemens avant que de la publier. Elle étoit de dix-huit Stances. L'Auteur en retrancha une, qui étoit la seconde. La voici:

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités:
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Que, loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre, comme Perrault.

Accourez, Troupe ſavante,
Des ſons, que ma Lyre enfante,
Ces arbres ſont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence:
Je vais parler de LOUIS.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports;
Les chênes des Monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de mes accords.

Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?

Mr. de FONTENELLE avoit publié depuis peu un Ouvrage (*Digreſſion ſur les Anciens & ſur les Modernes.*) dans lequel il fortifioit le parti de Mr. Perrault contre les Anciens. Il fit enſuite cette Épigramme.

Quand Despreaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Ses partiſans crioient dans tout Paris:
Pardon, Meſſieurs; le Pauvret s'eſt mépris:
Plus ne loüra, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le Sexe féminin;

De leur enceinte fameuſe
La Sambre, unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord :
Et par cent bouches horribles
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font petiller leurs remparts :
Et dans ſon ſein infidele
Par-tout la terre y recele
Un feu prêt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre
Ouvre un ſépulcre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece eût vingt ans,
Sans fruit vû les funerailles
De ſes plus fiers Combattans.

A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet Ouvrage malin :
Pis ne vaudroit quand ce ſeroit éloge.

Mr. de Fontenelle, à qui l'on a communiqué cette Note, n'a pas trouvé mauvais, qu'on la publiât.

VERS 18. *Les chênes des Monts de Thrace.*] Les Animaux les plus feroces, & les Arbres mêmes des Forêts de Thrace, étoient ſenſibles aux accens de la Lyre d'Orphée, ſi l'on en croit les Poëtes.

VERS 24. *Bâti ces murs orgueilleux.*) Apollon & Neptune s'étoient loués à Laomedon, Roi de Troye, pour bâtir les murs de cette Ville.

Quelle effroyable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt Lui-même.
Tout brille en Lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Déſormais docile eſclave,
Rangé ſous ſes étendarts:
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agités,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux;

VERS 50. *Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.*) Le Roi avoit pris la ville de Mons, l'année précédente 1691.

VERS 53. *Dans Bruxelles Naſſau blême.*) Le Prince d'Orange, GUILLAUME DE NASSAU, Roi d'Angleterre, commandoit l'Armée des Alliés.

Ceux-ci des champs où la neige,
Des marais de la Norwege
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre ?
Sous les Jumeaux effrayés,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par-tout ſont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proye à Borée
Ses guérets d'épics chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes; Vents, Peuples, Frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos Soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta Lille, Courtrai,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint-Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtricht, & Cambrai.

VERS 61. *Plein de la frayeur nouvelle* &c.] L'Auteur préféroit cette ſeptième Stance à toutes les autres.

VERS 72. *Sous les Jumeaux effrayés.*] Le Siege ſe fit au Mois de Juin, & pendant ce tems-là il tomba des pluyes exceſſives.

Mes présages s'accompliſſent ;
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine,
Et les Bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir :
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſiderez ces approches :
Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athletes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flâme,

VERS 100. *Vouloir s'ouvrir les Enfers.*] Virgile, voulant donner l'idée d'un Arbre fort haut, a dit, que ſes branches s'élevoient autant vers le Ciel, que ſes racines s'approchoient des Enfers.

——— *Et quantum vertice ad auras*
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.

Cette peinture lui a même paru ſi belle & ſi magnifique, qu'après l'avoir employée dans ſes Géorgiques, L. II. v. 291. il l'a repetée en mêmes termes au quatrième Livre de l'Énéide, v. 445.

En 1678. le Roi voulut, que Meſſieurs Despreaux & Racine, auxquels il avoit depuis peu confié le ſoin d'écrire ſon Hiſtoire, le ſuiviſſent en Flandre, où Sa Majeſté alloit faire la campagne. Après la priſe d'Ypres, qui fut une des Conquêtes du Roi, Mr. Despreaux alla voir la Citadelle & remarqua, que les Bombes, qu'il avoit vû jetter pendant le Siege, avoient fait des creux extrêmement profonds dans le terrain. Il ſe ſouvint alors du

LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête,
Qui ſort de ces Boulevards,
La Plume qui ſur ſa tête
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable,
Toûjours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toûjours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands Défenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives

paſſage de Virgile, & en fit l'application à l'effet prodigieux des Bombes. Cette obſervation, qu'il n'auroit pas faite, s'il n'étoit jamais ſorti de Paris, lui fit ſentir depuis, combien il étoit utile à un Poëte de voyager, & il diſoit, qu'Homère, dans les divers voyages qu'il avoit faits, s'étoit rempli d'une infinité de connoiſſances, & avoit appris à former les images ſi vraies, ſi nobles, & ſi variées, que nous admirons dans ſa Poëſie.

VERS 113. *La Plume qui ſur ſa tête.*] Le Roi porte toûjours à l'Armée une plume blanche autour de ſon chapeau.

VERS 115. *A cet Aſtre redoutable.*) Homère dit, que l'Aigrette d'Achille étinceloit comme un Aſtre. Iliad. XIX. v. 299. Notre Auteur avoit auſſi en vûe cet endroit de *la Secchia rapitá* du Taſſoni, Canto VI. 18.

Ei qual Cometa minacciosa ſplende
D'oro, e di piume alteramente adorno.

VERS 123. —— *Vers la Méhagne.*] Rivière pres de Namur.

N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de Guerriers s'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer ?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi ? leur ſeul aſpect vous glace ?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace
Jadis ſi prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois monter nos cohortes,
La flamme & le fer en main :

VERS 138. *Qui devoient de la Tamiſe, Et de la Drave.*) La *Tamiſe*, Riviere qui paſſe à Londres. La *Drave*, Riviere qui paſſe à Belgrade en Hongrie, où le Duc de Baviere, l'un des Chefs ennemis, s'étoit ſignalé contre les Turcs.

VERS 148. *Et ſur les monceaux de*

Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre:
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers Ennemis de la France;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer, que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentés d'Horace,
Ma Muſe dans ſon déclin,
Sait encor les avenues,
Et des ſources inconnues
A l'Auteur du Saint Paulin.

piques, De corps morts, &c.] Le ſon de ces mots repond à ce qu'ils expriment.

VERS 170. *A l'Auteur du Saint Paulin.*] Poëme Héroïque de Mr. Perrault, imprimé en 1686.

* ODE
CONTRE LES ANGLOIS.

QUOI? ce Peuple aveugle en son crime,
Qui prenant son Roi pour victime
Fit du Trône un Théatre affreux,
Pense-t-il que le Ciel complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudres ni feux?

Déja sa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriser tout l'Univers;
Et croit, que l'Europe étonnée,
A son audace forcenée
Va céder l'Empire des Mers.

Arme-toi, France; prends la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre

**Ode contre les Anglois.*] Elle fut faite sur un bruit, qui courut en 1656. que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France. L'Auteur n'étoit que dans sa vintième année, quand il fit cette Ode, mais il l'a raccommodée.

§. Cette Ode avoit paru dans le *Recueil des Poësies* de Messieurs de Port-Royal, imprimé à Paris en 1671. Tom. III. pag. 28. DU MONTEIL.

VERS 2. *Qui prenant son Roi pour victime.*] Charles I. en 1649.

VERS 7. *Déja sa Flotte à pleines voiles.*] *En pleines voiles*, Édition de 1713.

VERS 18. *Venger la querelle des Rois.*) Après la troisième Stance, il y avoit celle-ci, que l'Auteur a retranchée:

O que la Mer, dans les deux Mondes,
Va voir de morts parmi ses ondes
Flotter à la merci du sort!
Déja Neptune plein de joie
Regarde en foule à cette proie
Courir les Baleines du Nord.

15 Ces ſanglans Ennemis des Loix.
Suis la Victoire qui t'appelle,
Et va ſur ce Peuple rebelle
18 Venger la querelle des Rois.

Jadis on vit ces Parricides,
Aidés de nos Soldats perfides,
21 Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles ;
Et par le gain de vingt batailles
24 Mettre tous tes Peuples en deuil.

Mais bien-tôt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble Bergere
27 Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines :
Et leurs corps pourris dans nos plaines
30 N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

VERS 21. *Chez nous au comble de l'orgueil* &c.) Ces quatre derniers Vers étoient ainſi :

De ſang inonder nos guérets,
Faire des déſerts de nos Villes ;
Et dans nos campagnes fertiles
Brûler juſqu'au jonc des marêts.

VERS 25. *Mais bien-tôt.*) Premiere manière :

Mais bien-tôt, malgré leurs furies,
Dans ces campagnes refleuries,
Leur ſang coulant à gros bouillons,
Paya l'uſure de nos peines ;
Et leurs corps &c.

VERS 26. *Par la main d'une humble Bergere.*) JEANNE D'ARC, ou la PUCELLE D'ORLEANS.

* STANCES.

A MR. MOLIERE.

En vain mille jaloux Eſprits,
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel Ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Poſtérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines ſavamment!
Celui qui ſût vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Terence
Sût-il mieux badiner que toi?

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la vérité.
Chacun profite à ton École:
Tout en eſt beau, tout en eſt bon;
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe

Stances à Mr. Moliere.) Sur la Comédie de l'*École des Femmes*, que pluſieurs gens frondoient. Mr. Despreaux lui envoya ces vers le premier jour de l'année 1663.

VERS 9. *Celui qui ſût vaincre Numance &c.*] Scipion l'Africain.

VERS 15. *Chacun profite à ton École.*) Allusion à l'*École des Femmes*.

Laisse gronder tes Envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire;
Que tes Vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.



* SONNET
SUR LA MORT D'UNE PARENTE.

Parmi les doux transports d'une amitié fidele,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris, que j'aime encor, & que j'aimai toûjours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle,

* L'Auteur avoit oublié ce Sonnet; mais j'en trouvai par hazard une copie, que je lui envoyai, & il me fit cette réponse le 24. de Novembre, 1701.

»Pour ce qui est du Sonnet, la »vérité est, que je le fis presque à la »sortie du College, pour une de mes »Nièces, qui mourut âgée de dix-»huit ans.... Je ne le donnai alors »à personne, & je ne sais pas par »quelle fatalité il vous est tombé »entre les mains, après plus de cin-»quante ans qu'il y a que je le com-»posai. Les vers en sont assez bien »tournés, & je ne le désavouerois »pas même encore aujourd'hui, »n'étoit une certaine tendresse tirant »à l'amour, qui y est marquée, qui »ne convient point à un Oncle pour »sa Nièce, & qui y convient d'au-»tant moins, que jamais amitié ne »fut plus pure ni plus innocente »que la nôtre. Mais quoi? je croyois »alors, que la Poësie ne pouvoit »parler que d'amour. C'est pour ré-»parer cette faute, & pour montrer, »qu'on peut parler en vers, même »de l'amitié enfantine, que j'ai com-»posé il y a quinze ou seize ans, le »seul Sonnet qui est dans mes Ou-»vrages, & qui commence par »*Nourri dès le berceau* &c.

Quand par l'ordre du Ciel une fievre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits!
Que je verſai de pleurs! que je pouſſai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant, j'ai plus perdu que toi.

AUTRE SONNET
SUR LE MÊME SUJET.

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens Enfant aſſocié,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur, du 15. de Juillet, 1702.

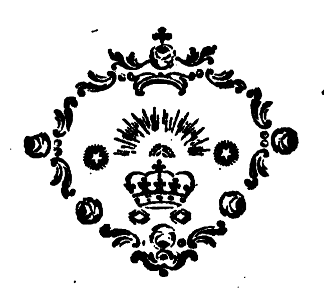
„Ce Sonnet a été fait ſur une de „ mes Nièces, ſoeur de Mr. Dongois. Elle étoit à peu près de même âge que moi, & avoit beaucoup d'eſprit. Elle mourut entre „les mains d'un Charlatan, & ce „Charlatan étoit un fameux Médecin de la Faculté. J'ai composé ce „Sonnet dans le temps de ma plus „grande force poëtique, en partie „pour montrer, qu'on peut parler „d'amitié en vers, auſſi bien que „d'amour; & que les choſes innocentes s'y peuvent auſſi bien ex-

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bien-tôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier Démon qui m'inspira des Vers.

„primer que toutes les maximes „odieuses de la Morale lubrique „des Opéra. . . . . On ne m'a pas „fort accablé d'éloges sur ce Sonnet. „Cependant, Monsieur, oserois-je „vous dire, que c'est une des choses „de ma façon dont je m'applaudis „le plus, & que je ne crois pas „avoir rien dit de plus gracieux que: „*A ses jeux innocens Enfant associé* ; „& *Rompant de ses beaux jours le fil* „*trop délié*, & *Fut le premier Démon* „*qui m'inspira des vers*. C'est à vous „à en juger, &c.



ÉPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

OUI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célèbre Assassin,
Laissant de Galien la Science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein :
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

EPIGR. I. Cette Épigramme fut composée en 1674. après la publication de l'Art poëtique, où l'Auteur avoit fait, au commencement du quatrième Chant, la Métamorphose d'un Médecin en Architecte. Les motifs qui l'y engagèrent, sont expliqués dans une Lettre adressée à Mr. de Vivonne. Voyez ci-après la Lettre II. Tome IV.

Au sentiment de notre Auteur, c'étoit ici la meilleure de ses Épigrammes. Mr. Racine préféroit cette autre qui est la XXII. *D'où vient que Ciceron* &c. Et Mr. le Prince de Conti étoit pour celle, qui commence : *Clio vint l'autre jour* &c. C'est la XVIII.

ÉPIGR. II. En 1674. Mr. DES-MARÊTS DE ST. SORLIN entreprit une Critique générale des Œuvres de Mr. Despreaux, & la fit imprimer en 1675. Notre Poëte, qui en fut averti, prévint la Critique par cette Épigramme. Mr. le Duc de .... l'Abbé Testu, & Des-Marêts, avoient travaillé de concert à cette Critique.

VERS 3. *Où le Prophete Des-Marais.*] Son nom est ici écrit *Des-Marais*, afin que la rime soit plus visible. Il s'étoit érigé en homme inspiré, & en Prophete. Dans un de ses Ouvrages il disoit fort sérieusement, que *Dieu par sa bonté infinie, lui avoit envoyé la clef du trésor de l'Apocalypse.* Délices de l'espr. *part.* 3. *p.* 2. Dans un autre il publioit, que *Dieu l'avoit destiné à faire une réformation génerale du Genre humain ; & que pour cet effet il levoit une armée de cent quarante quatre mille Victimes, dévouées à tout faire, & à tout souffrir, selon ses ordres.* Avis *au St. Esprit.* Il annonçoit quantité d'autres merveilles, dont on fit voir là vanité & le ridicule,

II.

A MR. RACINE.

RACINE, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophete Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non, que ma Muse, soûtenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre:
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis.

dans huit Lettres, qui parurent au commencement de 1666. & qu'on intitula: *les Visionaires*, tant à cause d'une Comédie de Des-Marêts, qui porte le même titre; que parce qu'on découvroit dans ces Lettres la source des illusions des Fanatiques, dont on lui faisoit l'application, & l'on y prouvoit géométriquement, qu'il étoit un Visionaire. Mr. Nicole en étoit l'Auteur. Voyez la Remarque suivante.

VERS 5. *Qui mit le Port-Royal en poudre.*] Des-Marêts avoit fait en 1665. une Réponse à l'Apologie pour les Réligieuses de Port-Royal. Mais ce qu'il y a ici de singulier, c'est que Mr. Despreaux, en plaisantant sur cet Ouvrage, adresse la parole à Mr. Racine, qui avoit lui-même pris la défense de Des-Marêts contre Port-Royal dans une Lettre qu'il fit imprimer en 1666. J'éclaircis ce fait & je rapporte cette Lettre entière dans le quatrième Volume.

VERS 12. *Hélas! il faut lire Clovis.*) Poëme de Des-Marêts, ennuyeux à la mort. Cette petite note est de notre Auteur. Dans quelques éditions on lit, *envieux à la mort;* & cette faute d'impression fait une équivoque assez plaisante. Des-Marêts avoit publié son Poëme en 1657. mais en 1673. il en donna une autre édition beaucoup plus ample.

Ce même Vers fait allusion à une autre chose, qui n'étoit pas ignorée de Mr. Racine, & dont la connoissance rend l'Epigramme beaucoup plus piquante. Dans la Place du Cimetière St. Jean, à Paris, il y avoit alors un Traiteur fameux, chez qui s'assembloient tous les jours ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs des plus spirituels de la Cour, avec Mr. Despreaux, Furetiere, & quelques autres Personnes

III.

CONTRE S. SORLAIN.

Dans le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Mènage,
Qu'il étoit faux, que Saint-Sorlain
Contre Arnauld eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez. . . . C'est depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout est encor dans ma Boutique.

d'élite, & cette Troupe choisie avoit une chambre particulière du logis, qui leur étoit affectée. En ce tems-là les Caffés n'étoient pas encore établis. Dans ce célèbre Réduit ils inventoient mille ingénieuses folies. Là fut composée la *Parodie de quelques Scènes du Cid*, sur une prétendue querelle de la Serre & de Chapelain, avec l'enlevement de sa Perruque à calotte; là fut imaginée la *Métamorphose de cette fameuse Perruque en Comète*; là fut faite en très-peu de jours la *Comédie des Plaideurs* de Racine. Enfin, il ne seroit pas possible de raconter toutes les plaisanteries fines & délicates que ce Rendez-vous a vû naître. Il y avoit sur la table de cette chambre un exemplaire de la *Pucelle* de Chapelain, qu'on y laissoit toûjours: & quand quelqu'un d'entre eux avoit commis une faute, soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse du raisonnement, ou quelque autre semblable, il étoit jugé à la pluralité des voix; & la peine ordinaire qu'on lui imposoit, étoit, de lire un certain nombre de Vers de ce Poëme. Quand la faute étoit considérable, on condamnoit le délinquant à en lire jusqu'à vingt, & il falloit qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entière: tant la lecture de ce Poëme leur paroissoit ennuyeuse & assommante.

EPIGR. III. Le commencement de cette Épigramme étoit ainsi:

Hier un certain Personnage
Au Palais me voulut nier,
Qu'autrefois Boileau le Rentier
Sur Costar eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, &c.

GILLES BOILEAU, de l'Académie Françoise, & Payeur des

IV.

A MESSIEURS PRADON ET BONNECORSE.

Venez, Pradon & Bonnecorse,
Grands Écrivains de même force,
De vos Vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes Écrits
La place que vos Noms demandent.
Linière & Perrin vous attendent.

V.

CONTRE L'ABBÉ COTIN.

En vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis, dans leurs Ouvrages,

Rentes de l'Hôtel de Ville, ne cessoit, par jalousie, de décrier les Poësies de Mr. Despreaux, son frere cadet. C'est pourquoi celui-ci fit cette Epigramme, dans laquelle il indiquoit un petit Ouvrage, que Gilles Boileau avoit publié en 1656. contre COSTAR, intitulé : *Remerciment à Mr. Costar.* Mais, après la mort de cet Ainé, arrivée en 1669. Mr. Despreaux supprima ces quatre Vers, & tourna son Epigramme contre Mr. DES-MARÊTS de S. SORLIN, qui avoit publié en 1665. une *Réponse à l'Apologie,* que Mr. ARNAULD avoit faite *pour les Réligieuses de Port-Royal,* comme on l'a dit dans la Remarque sur le Vers 5. de l'Epigramme précédente. BILAIN, qui est nommé dans le premier Vers de celle-ci, étoit un Avocat célèbre. L'Action de cette Epigramme se passa dans la grand' Salle du Palais, où il y a beaucoup de Libraires, & où s'assembloient tous les soirs plusieurs beaux Esprits, comme Mr. PATRU, l'Abbé MENAGE, ce même BILAIN, BOILEAU le Rentier, & quelques autres.

EPIGR. IV. Cette Epigramme fut faite en 1685. PRADON & BONNECORSE avoient publié chacun un volume d'injures contre notre Auteur. Le premier avoit fait une mauvaise Critique des Œuvres de Mr. Despreaux, sous ce titre: *Le Triomphe de Pradon ;* & le second avoit composé le *Lutrigot,* qui est une sotte imitation du Lutrin, contre l'Auteur du Lutrin même. Il mourut en 1706. à Marseille, lieu de sa naissance. Voyez la Remarque sur le Vers 64. de l'Epître IX.

EPIGR. V. On avoit fait courir une Satire non seulement mauvaise, mais très-dangereuse. L'Abbé COTIN n'en étoit pas véritable-

Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses Vers.

VI.

Contre le même.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages ?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Écrits.

VII.

Contre un Athée.

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.

ment l'Auteur; mais il l'attribuoit malicieusement à Mr. Despreaux, qui, pour se défendre, la lui rendoit. Un jour Monsieur le Premier Président de Lamoignon refusa de lire un Libelle, que cet Abbé avoit publié contre Mr. Despreaux; parce que Mr. le Premier Président accusoit en riant Mr. Despreaux de l'avoir composé lui-même, pour rendre ridicule l'Abbé Cotin.

Epigr. VI. Originairement cette Epigramme avoit été faite contre Mr. Quinaut, parce qu'il avoit imploré l'autorité du Roi pour obtenir, que son nom fût ôté des Satires de l'Auteur. Mais ce moyen-là n'ayant pas réussi, il rechercha l'amitié de Monsieur Despreaux, qui mit Cotin, à la place de Quinaut, dans cette Epigramme.

Epigr. VII. Notre Auteur avoit mis la conversion de Mr. de St. Pavin au rang des impossibilités morales, dans ces mots de la Satire I. vers 128. *Et St. Pavin bigot.* Saint Pavin repoussa cette injure par le Sonnet suivant.

Despreaux grimpé sur Parnasse,
Avant que personne en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſait fort bien, que ſes paroles
Ne ſont pas articles de Foi.

VIII.

Vers en ſtile de CHAPELAIN.

Maudit ſoit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve:
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

IX.

EPITAPHE.

Ci gît juſtement regretté
Un ſavant Homme ſans ſcience,
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon Homme ſans bonté.

Sans choix, & de mauvaiſe grace,
Il pilla preſque tout leur bien:
Il s'en ſervit avec audace,
Et s'en para comme du ſien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ſes Satires indiſcretes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne.
S'il n'eût mal parlé de perſonne,
On n'eût jamais parlé de lui.

A quoi Mr. Despreaux répondit par cette Epigramme, dans le premier Vers de laquelle il y avoit: *Saint Pavin grimpé ſur ſa chaiſe.* Il étoit tellement gouteux, qu'il ne pouvoit marcher; & il étoit toûjours aſſis dans un fauteuil fort élevé.

EPIGR. VIII. Vers 4. *Douze fois douze cens.*] Le Poëme de la *Pucelle* a douze Livres, chacun de douze cens Vers, ou environ. Mr. Despreaux ayant dit ce Quatrain à Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon, ce Magiſtrat envoya querir un Exemplaire de la *Pucelle* chez BILLAINE, Libraire qui la débitoit: il écrivit ces quatre Vers ſur le premier feuillet du Livre, & le renvoya.

EPIGR. IX. Cette Piéce n'eſt bonne que pour ceux qui ont connu particuliérement celui dont elle parle.

X.

A CLIMENE.

Tout me fait peine,
Et depuis un jour,
Je crois, Climene,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, Cruelle,
Ce n'eſt pas pour vous.

XI.

Imitation de MARTIAL.

PAUL, ce grand Médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la Peſte & la Guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

XII.

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraités.

Lorſque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,

EPIGR. X. L'Auteur fit ces Vers dans ſa premiere jeuneſſe, ſur l'Air d'une Sarabande que l'on chantoit alors. LA FONTAINE a rimé la même penſée dans la Fable intitulée : *Thirſis & Amarante*, Part. II. Liv. II. Fab. XIII.

EPIGR. XI. Voici l'Epigramme de Martial, Liv. I. 48.

Nuper erat Medicus, nunc eſt Veſpillo Diaulus :
Quod Veſpillo facit, fecerat & Medicus.

Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur :
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais, que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement ?

XIII.

SUR L'AGESILAS DE MR. CORNEILLE.

J'ai vû l'Agéſilas.
Hélas !

XIV.

SUR L'ATTILA DU MÊME AUTEUR.

Après l'Agéſilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hola.

XV.

Sur la manière de réciter du Poëte SANTEUL.

Quand j'apperçois ſous ce Portique,
Ce Moine au regard fanatique,

Il y a une autre Epigramme ſemblable dans le même Auteur L. VIII. 74. *Hoplomachus nunc es*, &c.

EPIGR. XIII. Notre Auteur, étant à la premiere repréſentation de la Tragédie d'*Agéſilas*, en 1666. dit le bon mot qui eſt renfermé dans cette Epigramme.

EPIGR. XIV. La Tragédie d'*Attila* fut repréſentée en 1667. Voyez la Remarque ſur le Vers 277. de la Satire IX.

EPIGR. XV. JEAN BAPTISTE SANTEUL, Chanoine Régulier de S. Victor, a été un des plus fameux

Lisant ses Vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains;
Il me semble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à louer les Saints.

XVI.

A la Fontaine de Bourbon.

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au Corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invéterés.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paroît, admirable Fontaine,
Que vous n'eutes jamais la vertu d'Hippocrène.

Poëtes Latins du dix-septième Siècle. Il a fait sur-tout de très-belles Hymnes à la louange des Saints. Quand il eut fait celles de St. Louis, il alla les présenter au Roi, & les récita, de la manière qu'il récitoit tous ses Vers; c'est-à-dire, en s'agitant comme un Possedé, & faisant des contorsions & des grimaces, qui firent beaucoup rire les Courtisans. Mr. Despreaux, qui se trouva là, fit cette Epigramme sur le champ; & étant sorti pour l'écrire, il la remit au Duc de .... qui l'alla porter au Roi, comme si c'eût été un papier de conséquence. Le Roi la lut, & la rendit en soûriant, à ce même Seigneur, qui eut la malice de l'aller lire à d'autres Courtisans en présence de Santeul même. Elle étoit ainsi:

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ses Hymnes vains,
Diroit-on pas, que c'est le Diable
Que Dieu force à louer les Saints?

EPIGR. XVI. En 1685. l'Auteur étoit allé prendre les eaux à Bourbon, où il trouva l'A..... Poëte médiocre, qui lui montra des Vers de sa façon.

EPIGR. XVII. *Lettre de l'Auteur, du 6. Mars, 1707.* „LUBIN „est un de mes Parens, qui est mort „il y a plus de vingt ans, & qui avoit „la folie que j'attaque dans mon „Epigramme. Il étoit Secretaire du „Roi, & s'appelloit Mr. TARGAS. „J'avois dit, lui vivant, le mot

XVII.

L'Amateur d'Horloges.

Sans cesse autour de six Pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque Science?
Sans doute, & c'est l'Homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

XVIII.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Académie des Vers contre HOMERE *& contre* VIRGILE.

CLIO vint l'autre jour se plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers,

„dont j'ai composé le sel de cette „Epigramme, qui n'a été faite qu'en- „viron depuis deux mois, chez moi „à Auteuil où couchoit l'Abbé de „CHATEAUNEUF. Le soir en „m'entretenant avec lui, je m'étois „ressouvenu du mot dont il est „question. Il l'avoit trouvé fort „plaisant: & sur cela nous étions „convenus l'un & l'autre, qu'avant „tout, pour faire une bonne Epi- „gramme, il falloit dire en conver- „sation, le mot qu'on y vouloit „mettre à la fin, & voir, s'il frappe- „roit. Celui-ci donc l'ayant frappé, „je le lui rapportai le lendemain au „matin, construit en Epigramme, „telle que je vous l'ai envoyée, &c.

Poëme de Mr. PERRAULT, intitulé: *Le Siècle de Louis le Grand*, dans lequel Homere, Virgile, & la plûpart des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, étoient fort maltraités. Ce Poëme excita d'abord de grandes rumeurs parmi les Savans; & chacun prit parti pour ou contre dans cette nouvelle dispute. Notre Auteur se déclara hautement en faveur des Anciens, & commença à essayer ses traits contre Mr. Perrault & ses Adhérans, par cette Epigramme, qui fut bien-tôt suivie de plusieurs autres. Au sentiment de bien des gens, c'est la meilleure Epigramme de Mr. Despreaux. Voyez la Remarque sur la premiere Epigramme.

EPIGR. XVIII. En l'année 1687. on lût à l'Académie Françoise, un

VERS I. *Clio vint l'autre jour.*) *Clio*, Muse, qui préside à l'Histoire.

On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſteriles,
Les Homeres & les Virgiles.
Cela ne ſauroit être; on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'eſt à Paris. C'eſt donc dans l'Hôpital des Foux?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie.

XIX.

Sur le même ſujet.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avoue,
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue:
Et l'Académie entre nous
Souffrant chez ſoi de ſi grands Foux,
Me ſemble un peu Topinamboue.

XX.

Sur le même ſujet.

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homere,
Virgile, Ariſtote, Platon.

VERS 8. *Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?*) Peuples Sauvages de l'Amérique.

EPIGR. XIX. Vers 7. *Topinamboue.*] Ce mot a été fait par notre Poëte; & la ſingularité du mot fait une partie du ſel de cette Epigramme. Long-tems avant qu'elle eût été compoſée, Mr. CHAPELLE, ami de Mr. Despreaux, avoit trouvé un vieux Almanac, à la fin duquel il y avoit une méchante Piéce en Vers Burleſques, ſur le Mariage de *Luſtucru*, laquelle finiſſoit ainſi:

Il a pour lui Monſieur ſon Frere,
G. . . N. . . Lavau, Caligula, Neron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXI.

A Mr. PERRAULT.

Sur le même ſujet.

Pour quelque vain diſcours, ſottement avancé
Contre Homere, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'inſenſé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbécille.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Grèce & de Rome;
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXII.

Sur le même ſujet.

D'où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs, que l'Univers révere,
Traduits dans vos Ecrits nous paroiſſent ſi ſots?
Perrault, c'eſt qu'en prêtant à ces Eſprits ſublimes

Et le pauvre Luſtucru
Trouve enfin ſa Luſtucrue.

Cette folie eſt l'original de *Topinambour.*

EPIGR. XXI. Vers 3. *Caligula par-tout* &c.) Cet Empereur avoit deſſein d'abolir les Ouvrages d'HOMERE, de VIRGILE, de TITE LIVE, &c. SUETONE, *Vie de Caligula*, c. 34.

VERS 4. —— *Hadrien d'imbécille.*] Il avoit auſſi formé le deſſein, d'abolir la mémoire & les Ouvrages

Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIII.

Au même.

Ton Oncle, dis-tu, l'Assassin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin,
C'est que je suis encore en vie.

XXIV.

Au même.

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere,
Et tous les Dieux enfans d'Homere,
Résolus de venger leur Pere,
Jettent déja sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.

Com-

d'Homere, pour établir sur ses ruïnes un certain ANTIMACHUS, Poëte, dont le nom n'étoit presque pas connu alors. *Dion.* L. LXIX.

EPIGR. XXIII. Vers 1. *Ton Oncle.*) Il n'a pas voulu dire, *Ton Frere.* Mr. Perrault disoit effectivement, que son Frere le Médecin avoit rendu de grands services à notre Auteur, en le guérissant de deux maladies. Voyez ci-après la premiere *Réflexion Critique* sur *Longin*, Tom. III.

Les deux premiers Vers de cette Epigramme étoient ainsi :

Tu te vantes, Perrault, que ton Frere assassin
M'a guéri d'une affreuse & longue maladie.
La preuve &c.

Le P. COMMIRE l'a ainsi traduite :

Mene tuus, Clades quondam Urbis publica, Frater
Eripuit morbo difficili atque gravi?

Men-

Comment soûtiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé vous assure,
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure Galant.

XXV.

Parodie burlesque de la premiere Ode de PINDARE, *à la louange de Mr.* PERRAULT.

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle.
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lyre fidelle,
Si du parfait Ennuyeux
Tu veux trouver le modelle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Astre au Soleil préferable;
Ni dans la foule innombrable

Mentiris: Medico non sum usus Fratre, Peralti,
Vis testem? vita perfruor incolumis.

On trouve un mot semblable de Pausanias, dans les *Dits notables des Lacedémoniens*, de Plutarque.

EPIGR. XXIV. Vers 3. 4. & 5.] Il y a trois Rimes féminines de suite dans ces trois Vers. C'est une faute qu'il est étonnant que l'Auteur n'aît pas corrigée.

VERS 7. *Perrault, craignez enfin.*] Premiere maniere: *Perrault, je crains pour vous.* Ce dernier mot se rencontroit en trois vers de suite, précisément dans la Césure, ou dans le Repos du Vers: ce qui étoit une autre faute.

EPIGR. XXV. L'Auteur avoit résolu, de parodier toute l'Ode; mais Mr. Perrault & lui se raccommoderent, & il n'y eut que ce Couplet de fait.

VERS 2. *Souvent Brébeuf.*) Poëte qui a traduit en Vers François la *Pharsale* de Lucain.

VERS 4. *Peut s'offrir dans la Pucelle.*) Poëme de Chapelain.

De tant d'Écrivains divers,
Chez Coignard rongés des vers,
Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable
De Peau-d'Ane mis en Vers.

XXVI.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de Mr. Perrault.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va cesser.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despreaux l'Homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est, comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vers 12. *Chez Coignard.*] Libraire de Mr. Perrault.

Vers 15. *De Peau-d'Ane mis en Vers.*] En ce tems-là Mr. Perrault avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.

Epigr. XXVI. Cette Épigramme fut faite en 1699. Elle est insérée dans une Lettre que l'Auteur écrivit à Mr. Perrault, après leur réconciliation, & qui est imprimée ci-après, Lettre IV. Tom. IV.

Epigr. XXVII. En 1701. l'on publia en Hollande une édition des Ouvrages de Mr. Despreaux, dans laquelle on avoit mis, au bas des pages, quelques endroits qu'il avoit imités des Poëtes Latins. Les Auteurs du Journal qui s'imprime tous les Mois à *Trévoux*, en donnerent un Extrait au Mois de Septembre, 1703. dans lequel ils disoient entr'autres choses qu'*en parcourant ce*

XXVII.

Aux RR. PP. JÉSUITES, Auteurs du Journal de Trévoux.

Mes Reverends Peres en Dieu,
Et mes Confreres en Satire,
Dans vos Écrits, en plus d'un lieu,
Je vois, qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvenal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un Athléte tout prêt à prendre son congé,
Qui par vos traits malins au combat rengagé
Peut encore aux Rieurs faire verser des larmes.
Apprènez un mot de Regnier *,
Notre célèbre Dévancier:
Corsaires attaquant Corsaires
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

* *Satire XII. de Regnier, à la fin.*

Volume, on trouve, que les pages sont plus ou moins chargées de Vers Latins imités, selòn que certaines Pièces de Mr. Despreaux ont été communément plus ou moins estimées. Après quoi ils remarquoient, *qu'on n'en trouvoit point dans la dixième Satire contre les Femmes, ni dans l'Épître sur l'Amour de Dieu.* Mr. Despreaux crût voir un air de raillerie dans ces paroles, dont il se tint offensé; puisqu'on le représentoit comme un grand Imitateur, qui devoit toute sa réputation aux plus beaux endroits des Anciens, *qu'il avoit fait passer dans ses Ouvrages.* C'est ce qui lui fit faire cette Epigramme, qu'il appelloit aussi une petite Épître. Le P. DU RUS, Jésuite, y répondit par l'Epigramme suivante.

XXVIII.

Réponse à Mr. Despreaux.

Les Journaliſtes de Trevoux,
Illuſtre Héros du Parnaſſe,
N'ont point cru vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la ſatirique audace,
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez abſous.
Ils vous blâment ſi peu, d'avoir ſuivi la trace
De ces grands Hommes, qu'avec grace
Vous traduiſez en plus d'un lieu;
Que, pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Eût traité de l'Amour de Dieu.

XXIX.

Replique de Mr. Despreaux aux mêmes.

Non, pour montrer, que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perſe, ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvenal à la trace.
Car, bien qu'en leurs Écrits, ces Auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames ſont ivres;
La néceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos Livres.

Epigr. XXX. Monſieur l'Abbé Boileau, Docteur de Sorbonne, & Chanoine de la Sainte-Chapelle, Frere de l'Auteur, publia en 1700. le Livre intitulé : *Hiſtoria Flagellantium*, & les Auteurs du *Journal de Trévoux* en firent la critique dans leurs Mémoires du Mois de Juin,

XXX.

Sur le Livre des Flagellans.

Aux mêmes.

Non, le Livre des Flagellans
N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Peres,
Ces rigidités salutaires,
Que pour ravir le Ciel, saintement violens,
Exercent sur leurs corps tant de Chrétiens austères.
Il blâme seulement cet abus odieux,
D'étaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toûjours cacher la bienséance;
Et combat vivement la fausse Piété,
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austerité même & par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

FABLE D'ESOPE.

Le Bucheron & la Mort.

Le dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieillesse
Marchoit en haletant de peine & de détresse.

1703. Le P. DU CERCEAU, Jesuite, en avoit fait aussi une critique particulière.

EPIGR. XXXI. M. DE LA FONTAINE avoit mis en Vers cette Fable; mais comme il s'étoit un peu écarté du sens d'Esope, Mr. Despreaux lui fit remarquer, qu'en

Enfin las de souffrir, jettant là son fardeau,
Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle?
Qui, moi? dit-il alors prompt à se corriger:
Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoissant.

Je l'assistai dans l'indigence:
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence.
O la rare reconnoissance!

abandonnant son Original, il laissoit passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. La Fontaine refit la Fable; (L. I. Fab. 15. & 16.) & Mr. Despreaux fit celle-ci en même tems.

§. Pour mettre le Lecteur en état, de comparer tout d'un coup la Fable de Mr. Despreaux avec celle de Mr. de la Fontaine, nous rapporterons ici cette dernière.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant & courbé marchoit à pas pesans
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la Machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier & la corvée
Lui font d'un Malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort; elle vient sans tarder:

XXXIII.

Énigme.

Du repos des Humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille Amans envieux de mon sort.
Je me repais de sang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXXIV.

Vers pour mettre au devant d'un Roman allégorique, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.

Lâches Partisans d'Épicure,
Qui brûlans d'une flamme impure,

Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.
Le Trepas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plûtôt souffrir que mourir,
C'est la devise des Hommes.

DU MONTEIL.

EPIGR. XXXII. Le célèbre Mr. PATRU, pressé par un Créancier impitoyable, (c'étoit un Fermier Général) étoit sur le point de voir vendre ses Livres, la plus agréable & presque la seule chose, qui lui restoit. Mr. Despreaux, le tira de cette fâcheuse extrêmité, en lui portant une somme beaucoup plus considérable que celle pour laquelle il étoit résolu de les donner: il voulut même, que Mr. Patru gardât sa Bibliothèque comme auparavant, & qu'elle ne vînt à lui qu'en survivance. Il déboursa environ quatre mille livres, & il n'avoit pas encore les successions qu'il a recueillies dans la suite. Cette Épigramme n'a été faite qu'après la mort de Mr. Patru, arrivée en Janvier 1681.

EPIGR. XXXIII. Une Puce. L'Auteur fit cette Enigme à l'âge de dix-sept ans, dans une Maison que son Pere avoit à Clignancourt, au pied de Montmartre.

EPIGR. XXXIV. *Extrait d'une Lettre de l'Auteur, du 19. d'Avril, 1702.*
„L'Epigramme à la louange du „Roman allégorique, regarde Mr. „l'Abbé d'AUBIGNAC, qui a „composé *la Pratique du Théatre*, &

Du Portique fameux fuyez l'austerité :
Souffrez, qu'enfin la Raison vous éclaire.
Ce Roman plein de vérité,
Dans la Vertu la plus sévère
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

XXXV.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.

Tel fut ce Roi des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des Coursiers d'Iberie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux,
Galoppa, dit l'Histoire, une fois en sa vie.

„qui avoit beaucoup de réputation. „Ce Roman allégorique, qui étoit „de son invention, s'appelloit *Macarize, ou la Reine des Isles fortunées* ; & il prétendoit, que toute la „Philosophie Stoïcienne y étoit „renfermée. La vérité est, qu'il „n'eut aucun succès, & qu'il *ne fit „de chez Sercy qu'un saut chez l'Épicier.* Je fis l'Épigramme pour être „mise au devant de son Livre, avec „quantité d'autres Ouvrages, que „l'Auteur avoit exigés de ses amis „pour le faire valoir ; mais heureusement je lui portai l'Épigramme „trop tard, & elle n'y fut point „mise. Dieu en soit loué, &c.... Cet Ouvrage fut imprimé en 1663. & publié en 1664.

VERS 3. *Du Portique fameux.*] L'École de ZÉNON.

EPIGR. XXXV. C'est la peinture d'un tres-méchant Cheval, dont l'Auteur, étant fort jeune, avoit été obligé de se servir, allant voir sa Maitresse, au Village de St. Prît, près de St. Denis. *Voyez la Note sur l'Épigramme suivante.* Il fit une Rélation de son voyage, en Vers & en Prose ; & Mr. de la Fontaine, à qui il la montra, s'arrêta principalement à ces quatre vers. Le reste a été supprimé. L'Auteur avoit pourtant retenu une autre Épigramme, qui entroit dans la même Rélation ; mais il ne la récitoit que pour s'en moquer lui-même, & pour en faire voir le ridicule. *Quand je mourrai,* disoit-il en riant, *je veux la laisser à Mr. de Benserade : elle lui appartient de droit ; j'entens pour le stile.* La voici :

XXXVI.

Vers à mettre en Chant.

Voici les lieux charmans, où mon ame ravie
Passoit, à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon Cœur, vous soûpirez au nom de l'Infidelle:
Avez-vous oublié, que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries,
Lui faisoit des présens si tendrement reçûs.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon Cœur, vous soûpirez au nom de l'Infidelle:
Avez-vous oublié, que vous ne l'aimez plus?

N v.

J'ai beau m'en aller à Saint Prit;
Ce Saint, qui de tous maux guérit,
Ne sauroit me guérir de mon amour extrême;
Philis, il le faut avouer,
Si vous ne prenez soin de me guérir vous-même,
Je ne sai plus du tout à quel Saint me vouer.

VERS 2. *Des Coursiers d'Iberie.*) D'Espagne.

VERS 4. *Galoppa, dit l'Histoire.*) Don Quichotte, Tome III. ch. 14.

EPIGR. XXXVI. L'Auteur, dans sa jeunesse, avoit aimé une Fille fort spirituelle, nommée MARIE PONCHER, qu'on appelloit dans le monde, Mademoiselle de BRETOUVILLE. Cette aimable & vertueuse fille se fit Réligieuse. Quelque tems après, Mr. Despreaux se promenoit tout seul dans le Jardin Royal des Plantes; & se rappellant les momens qu'il avoit passés autrefois avec elle à la campagne, il fit ces vers, qui furent mis en musique par le fameux LAMBERT, en 1671. Le Roi prenoit plaisir à se les faire chanter par l'illustre Mademoiselle de LEUFROY.

Madlle. de Bretouville étoit Nièce d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle, qui possedoit un Bénéfice simple de 800 Livres de revenu: c'étoit le Prieuré de St. Paterne, au Diocèse de Beauvais. Ce Bénéfice

XXXVII.

Chanson à boire.

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux Fous, allez apprendre à boire.
On est savant, quand on boit bien.
6 Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
Un Docteur est alors au bout de son Latin:

ayant vaqué par la mort du Chanoine, sa Niéce conseilla à Mr. Despreaux, de s'en faire pourvoir en Cour de Rome, présumant que l'Evêque de Beauvais, de qui le Prieuré dépendoit, ne songeroit pas si-tôt à le conferer. Mr. Despreaux l'obtint, & en jouit pendant huit années, sans prendre néanmoins l'habit ecclésiastique, & sans se mettre trop en peine de faire un bon usage des revenus. Mr. le Premier Président de Lamoignon, qui avoit beaucoup de religion & de vertu, s'entretenant un jour avec Mr. Despreaux, lui fit comprendre, qu'en se conduisant de la sorte, il ne pouvoit garder ce Bénéfice en sureté de conscience. Mr. Despreaux le reconnut, & en fit sa démission à l'Evêque de Beauvais. Il fit plus. Il supputa ce qu'il en avoit retiré depuis le tems qu'il en jouissoit, & cette somme qui se montoit à environ six mille livres, fut employée à faire la Dot de Madlle. de Bretouville, qui se fit Religieuse dans un Couvent du Fauxbourg St. Germain.

EPIGR. XXXVII. L'Auteur fit cette Chanson au sortir de son Cours de Philosophie, à l'âge de dix-sept ans. La Musique en fut faite par Mr. DE LA GUERRE, pere de Mlle. DE LA GUERRE, qui jouoit du Clavecin. A peu près dans le même tems notre Poëte fit une autre Chanson, qui est moins considérable par elle-même, que par l'occasion qui la produisit. Il étoit malade de la fievre, & toutes les fois que l'accès le prenoit, il s'imaginoit être condamné à faire des Couplets sur une Chanson qu'il avoit ouï chanter au célèbre *Savoyard*. L'accès étant passé, il étoit délivré de cette idée, & ne songeoit plus à la Chanson. Voici celle de ce fameux Chantre du Pont-neuf; elle est à la page 68. du *Recueil des Airs du Savoyard.*

Imbécilles Amans, dont les brûlantes ames
Sont autant de tisons;
Allez porter vos fers, vos chaînes, & vos flammes

Un Goinfre en a toute la gloire:
Allez, vieux Fous, &c.

XXXVIII.

Chanson faite à Bâville.

Que Bâville me semble aimable!
Quand des Magistrats le plus grand
Permet que Bacchus à sa table
4 Soit notre Premier Président.

Trois Muses, en habit de ville,
Y président à ses côtés:

Aux Petites-maisons.

Cependant nous rirons avecque la bouteille,

Et dessous la treille

Nous la chérirons.

Mr. Despreaux, pendant les accès de sa fievre, fit les deux Couplets suivans, sur le même sujet.

Soûpirez jour & nuit, sans manger & sans boire,

Ne songez qu'à souffrir.

Aimez, aimez vos maux, & mettez votre gloire

A n'en jamais guérir,

Cependant nous rirons &c.

Si, sans vous soulager, une aimable Cruelle

Vous retient en prison,

Allez aux durs rochers, aussi sensibles qu'elle,

En demander raison.

Cependant &c.

Quand il fut guéri de sa fievre, il oublia entièrement sa Chanson, & ce ne fut que deux ou trois années après, qu'il se ressouvint de l'avoir faite. Il disoit à ce propos, qu'il avoit été *le Continuateur du Savoyard*: & ce fut cela même qui, dans la suite, lui fit naître la pensée de ce Vers dans la Satire neuvième: *Servir de second Tome aux Airs du Savoyard.*

EPIGR. XXXVIII. *Lettre de Mr. Despreaux, du 15. de Juillet, 1702.*

» Cette Chanson a été effecti-
»vement faite à Bâville, dans le
»tems * des noces de Monsieur
»de Bâville, aujourd'hui Intendant
»du Languedoc. Les trois Muses

* *Au mois d'Avril, 1672.*

Et ses Arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu sévere
Nous dit: Craignez la Volupté:
Escobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la santé.

Contre ce Docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt:
Bacchus le déclare héretique,
Et Janséniste, qui pis est.

„étoient Madame DE CHALU-„CET, mere de Madame DE BA-„VILLE; une Madame HÉLYOT, „qui avoit une Terre assez proche „de Bâville; & une Madame DE „LA VILLE, femme d'un fameux „Traitant. Celle-ci ayant chanté „à table une Chanson à boire, „dont l'air étoit fort joli, mais les „paroles très-méchantes; tous les „Conviés, & le P. BOURDA-„LOUE entre autres, qui étoit de „la nôce, aussi bien que le P. RA-„PIN, m'exhortèrent à y faire de „nouvelles paroles, & je leur rap-„portai le lendemain les quatre „Couplets que vous voyez. Ils „réussirent fort, à la reserve des „deux derniers qui firent un peu re-„frogner le P. Bourdaloue. Pour „le P. Rapin, il entendit raillerie, „& obligea même le P. Bourdaloue „à l'entendre aussi. Au lieu de „*Trois Muses en habit de ville*, il „y avoit, *Chalucet, Hélyot, La Ville.*

„Mr. d'ARBOUVILLE, qui „vient après, étoit un Gentil-„homme, Parent de Mr. le Premier „Président: il bûvoit volontiers à „plein verre.

Effectivement le P. Bourdaloue avoit pris d'abord très-sérieusement cette plaisanterie, & dans sa colère il dit au P. Rapin: *Si Mr. Despreaux me chante, je le prêcherai.*

VERS 11. *Escobar.*) Théologien & Casuiste fameux.

EPIGR. XXXIX. Le Vers Grec, rapporté au commencement, est tout seul dans l'Anthologie; & notre Auteur y a joint une petite Narration qui prépare & amène le sens du Vers. Cette Épigramme fut faite le 12. de Décembre, 1702. Mr. CHARPENTIER en avoit fait une sur le même sujet.

XXXIX.

Sur Homere.

Ἤειδον μὲν ἐγών: ἐχάρασσε δὲ Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego: ſcribebat autem Dius Homerus.

Quand la dernière fois, dans le ſacré Vallon,
La Troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lût l'Iliade & l'Odyſſée;
Chacune à les louer ſe montrant empreſſée;
Apprenez un ſecret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers:

Quand Apollon vit le Volume,
Qui, ſous le nom d'Homere, enchantoit l'Univers:
Je me ſouviens, dit-il, que j'ai dicté ces Vers,
Et qu'Homere tenoit la plume.

„Cela eſt aſſez concis, & aſſez bien „tourné, *diſoit Mr. Deſpreaux dans deux Lettres*, *du 4. Mars, & du 3. Juillet, 1703.* „Mais *le Volume* eſt „un mot fort bas en cet endroit, & „je n'aime point ce mot de Palais, „*Tenoit la Plume.* D'ailleurs, *ajoû-* „*toit-il*, quel air l'Auteur de cette „derniere Epigramme donne-t-il „à Apollon, qu'il ſuppoſe liſant ces „deux Ouvrages dans ſon Cabinet, „& ſe diſant à lui-même: *c'eſt moi* „*qui les ai dictés?* Au lieu que dans „la mienne, Apollon, c'eſt-à-dire, „le Génie ſeul, eſt au milieu des „Muſes, à qui il déclare, qu'elles „ne ſe trompent pas dans l'ad- „miration qu'elles ont de ces „deux grands Chefs-d'œuvre, puiſ- „que c'eſt lui qui les a compoſés „dans une eſpèce d'enthouſiaſme „& d'ivreſſe, qui ne lui permet- „toit pas d'écrire; & qu'Homere „les avoit recueillis. C'eſt donc „le mot d'*ivreſſe* qui ſauve tout, „& qui fait voir, pourquoi Apol- „lon avoit tant tardé à dire aux „neuf Sœurs, qu'il étoit l'Auteur „de ces deux Ouvrages; ſe ſou- „venant à peine de les avoir „faits.

VERS 5. & 6. *Apprenez un ſecret,* &c. *Leur dit alors,* &c.] Au lieu de ces deux Vers, il n'y avoit que celui-ci dans la premiere compoſition: *De leur Auteur, dit-il, apprenez le vrai nom.*

Jadis avec Homere, aux rives du Permesse,
Dans ce Bois de Lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse.
Je chantois; Homere écrivoit.

XL.

Vers pour mettre sous le Buste du Roi.

C'est ce Roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait seul à son gré le destin de la Terre.
Tout reconnoît ses Loix, ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces Héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Bosphore.

XLI.

Vers faits pour mettre au bas d'un Portrait de Monseigneur le Duc du Maine.

Quel est cet Apollon nouveau,
Qui presque au sortir du berceau

Epigr. XL. Mr. de Louvois, ayant fait graver le portrait du Roi, chargea Mr. Racine & Mr. Despreaux de faire des Vers pour être mis sous le portrait. Mr. Racine eut plûtôt fait les siens, & ils furent gravés. Ceux de Mr. Despreaux furent destinés à servir d'Inscription au buste du Roi, fait par le fameux Girardon, l'année que les Allemands prirent Belgrade: 1687.

Epigr. XLI. Monseigneur le Duc du Maine, étant encore enfant, avoit écrit quelques Lettres fort spirituelles, que l'on fit imprimer par galanterie. Au devant du Volume, le jeune Prince étoit représenté en Apollon, avec une couronne de lauriers sur la tête. Mr. Racine composa l'Epître dédicatoire au Roi, & Mr. Despreaux fit les Vers du Portrait. Les derniers Vers étoient de cette manière:

Du plus grand des Mortels je reconnois le fils.
Il a déja la fierté de son Pere,

Vient regner sur notre Parnasse?
Qu'il est brillant! qu'il a de grace!
Du plus grand des Héros je reconnois le fils.
Il est déja tout plein de l'esprit de son Pere;
Et le feu des yeux de sa Mere
A passé jusqu'en ses Écrits.

XLII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiselle de LAMOIGNON.

Aux sublimes vertus nourrie en sa Famille,
Cette admirable & sainte Fille
En tous lieux signala son humble piété;
Jusqu'aux climats où naît & finit la clarté,
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables;
Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens & sa santé,
A soulager les maux de tous les Misérables.

Et le feu des yeux de sa Mere
A passé jusqu'en ses Écrits.

EPIGR. XLII. MAGDELAINE DE LAMOIGNON, Sœur de Mr. le Premier Président, a vécu dans une pratique continuelle des vertus Chrétiennes. Elle étoit douée sur-tout d'une grande douceur, & d'une ardente charité pour les Pauvres. Le Roi lui avoit confié la distribution de ses aumônes, & cette sainte Fille faisoit tenir de l'argent à beaucoup de Missionnaires, jusques dans les Indes Orientales & Occidentales, comme l'indique le quatrième Vers. Elle appelloit ordinairement Mr. Despreaux son Directeur; mais elle vouloit quelquefois le diriger à son tour. Ainsi elle ne trouvoit pas bon, qu'il fit des Satires, parce qu'elles blessent la Charité. *Mais ne me permettriez-vous pas*, lui dit-il un jour, *d'en faire contre le Grand Turc, ce Prince infidele, l'Ennemi de notre Religion? Contre le Grand Turc!* reprit Mademoiselle de La-

XLIII.

A Madame la Préſidente de LAMOIGNON, *ſur le Portrait du Pere* BOURDALOUE, *qu'elle m'avoit envoyé.*

Du plus grand Orateur dont la Chaire ſe vante,
M'envoyer le portrait, illuſtre Préſidente,
C'eſt me faire un préſent qui vaut mille préſens.
J'ai connu Bourdaloue; & dès mes jeunes ans,
Je fis de ſes Sermons mes plus chères délices.
Mais, lui de ſon côté, liſant mes vains caprices,
Des Cenſeurs de Trevoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchiſe ſur-tout gagna ſa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'Illuſtre en France,
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLIV.

moignon. *Ho, non: c'eſt un Souverain; & il ne faut jamais manquer de reſpect aux perſonnes de ce rang. Mais contre le Diable*, repliqua Mr. Despreaux, *vous me le permettriez bien? Non*, dit-elle encore, après un moment de réflexion, *Il ne faut jamais dire du mal de perſonne.*

EPIGR. XLIII. Le P. Bourdaloue mourut le 13. de Mai, 1704. Quelque tems auparavant, les Auteurs du *Journal de Trevoux* avoient écrit contre Mr. Despreaux.

EPIGR. XLIV. JEAN-BAPTISTE TAVERNIER, Baron d'AUBONNE, étoit Calviniſte. Il mourut à Moſcou, en 1689. étant âgé de 89. ans; & retournant aux Indes pour la ſeptième fois.

VERS 1. *De Paris à Delli.*] Ville Capitale de l'Empire du Grand Mogol, dans les Indes Orientales.

VERS 3. *De l'Inde & de l'Hydaſpe.*) Fleuves du même Pays.

VERS 4. *Et ſur les bords du Gange.*) Autre Fleuve conſidérable des Indes.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de TAVERNIER, *le célèbre Voyageur.*

De Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde & de l'Hydaspe il fréquenta les Rois :
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le Soleil enfante ;
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

XLV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere.

Ce Greffier doux & pacifique,
De ses Enfans au sang critique,

VERS 8. *Les plus rares trésors.*) Il étoit revenu des Indes, avec près de trois millions en pierreries.

VERS 9. *Il n'a rien rapporté de si rare que lui.*] *Rare ;* ce mot a deux sens. Tavernier, quoi qu'homme de mérite, étoit grossier, & même un peu original.

EPIGR. XLV. GILLES BOILEAU, Greffier de la Grand' Chambre du Parlement, mourut en 1657. âgé de 73. ans ; mais ces Vers ne furent faits qu'en 1690. Mr. l'Abbé Boileau, Docteur de Sorbonne, & Chanoine de la Sainte-Chapelle, frere de l'Auteur, a fait ces Vers Latins, qui ont été mis sous le même Portrait, gravé par le célèbre NANTEUIL.

Desine flere tuum, Proles numerosa, Parentem,
Quem rapuit votis sors inimica tuis.
Ecce tibi audaci scalpro magis ære perennem,
Æmula naturæ reddit amica manus.

N'eut point le talent redouté:
Mais fameux par sa probité,
Reste de l'or du Siècle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par-tout pour exemple citée,
Mieux, que leur plume si vantée,
Fit la Satire des Rolets.

XLVI.

Épitaphe de la Mere de l'Auteur.

* Épouse d'un Mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux:
Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire.
4 Passant, ne t'enquiers point, si de cette bonté
Tous mes Enfans ont hérité:
Lis seulement ces Vers, & garde toi d'écrire.

XLVII.

Sur un Frere ainé que j'avois, & avec qui j'étois brouillé.

De mon Frere, il est vrai, les Écrits sont vantés:
Il a cent belles qualités;

VERS 9. *Fit la Satire des Rolets.*) Voyez le Vers 52. de la Satire I. & les Remarques.

EPIGR. XLVI. ANNE DE NIELLE, seconde Femme de Mr. Boileau le Greffier, mourut en 1637. âgée de 23. ans. De ce mariage sont nés *Gilles*, *Jaques*, & *Nicolas* BOILEAU, qui se sont extrêmement distingués dans la République des Lettres. Les Écrits de ces trois illustres Freres marquent assez le penchant qu'ils ont eu pour la Satire. Cette Épitaphe fut faite en 1670.

* *C'est Elle qui parle.*

VERS 4. *Passant, ne t'enquiers point, si de cette bonté* &c.] Le Pere de notre Auteur faisant un jour le caractère de ses Enfans, dit en

Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur:
Mais je n'y trouve point de Frere.

XLVIII.

Vers pour mettre sous le Portrait de Mr. DE LA BRUYERE, *au devant de son Livre des* CARACTÈRES DE CE SIÈCLE.

* Tout esprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons se voit guéri;
Et dans mon Livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

XLIX.

Épitaphe de Mr. ARNAULD, *Docteur de Sorbone.*

Au pied de cet Autel de structure grossière,
Gît sans pompe enfermé dans une vile bière,

parlant de celui-ci: *Pour Colin, c'est un bon garçon, qui ne dira jamais du mal de personne.*

EPIGR. XLVII. Il s'appelloit GILLES BOILEAU, & étoit de l'Académie Françoise. Il mourut en 1669. Nous avons parlé de la jalousie qu'il avoit conçue contre Mr. Despreaux, son frere cadet. Voyez les Remarques sur le Vers 94. de la Satire I.

EPIGR. XLVIII. JEAN DE LA BRUYERE, Gentilhomme de Mr. le Prince, mourut à Paris le 10. de Mai, 1696. Il étoit de l'Académie Françoise.

* *C'est lui qui parle.*

EPIGR. XLIX. M. ARNAULD mourut en Flandres, le 8. d'Août, 1694. âgé de 82. ans & demi.

Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui sur la Grace instruit par JESUS-CHRIST,
Combattant pour l'Église, a dans l'Église même
Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathême.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux Docteurs confondit la Morale.
Mais, pour fruit de son zele, on l'a vû rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté.
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de son Ouaille sainte,
A ces Loups devorans n'avoit caché les os.

VERS 10. *Mais, pour fruit* &c.) Ce Vers & les deux suivans étoient ainsi dans la premiere composition.

Cependant, pour tout fruit de tant d'habileté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale,
Il fut errant, banni, trahi, persécuté.

§. VERS 15. & 16. *Si Dieu lui-même ici,* &c.) Mr. Despreaux parle ici des Jesuites, ennemis mortels de Mr. ARNAULD, & qui l'ont tellement persécuté, qu'il fut obligé, de se refugier en Flandres, où l'on a caché soigneusement le lieu de sa retraite, & même celui où il a été enterré. *On ignore,* dit Mr. BAYLE, *le lieu, où Mr.* Arnauld *mourut: on croit, que ce fut dans un village du Pays de Liège. On sait encore moins,* ajoute-t-il, *le lieu où il est enterré; & c'est l'une des Conformités que ses amis ont marquées entre son destin & celui de Moïse.* Dict. Hist. & Crit. à l'article de Mr. *Arnauld.* DU MONTEIL.

EPIGR. L. JEAN HAMON, célèbre Médecin de la Faculté de Paris, s'étoit retiré à Port-Royal des Champs; s'employant au service des Pauvres malades de la Campagne, qu'il visitoit toûjours à pied. Il a vécu 69. ans, & est mort le 22. de Février, 1687. Il avoit pris soin particulièrement des études de Mr. RACINE à Port-Royal, avec Mr. LE MAITRE: & par reconnoissan-

L.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. HAMON.

Tout brillant de ſavoir, d'eſprit, & d'éloquence,
Il courut au Déſert chercher l'obſcurité,
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et trente ans dans le jeune, & dans l'auſtérité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Pénitence.

LI.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. RACINE.

Du Théatre François l'honneur & la merveille,
Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes Écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

ce, Mr. Racine voulut être enterré à Port-Royal, aux pieds de Mr. Hamon. Les Médecins de Paris ont voulu avoir ſon Portrait dans leur Salle, comme une marque éternelle de la vénération qu'ils conſervent pour ſa mémoire.

EPIGR. LI. Vers 4. —— *Et balancer Corneille.*) C'eſt-à-dire: *Balancer la réputation que Corneille s'étoit acquiſe en France.* Notre Auteur avoit d'abord diſpoſé ſon Vers ainſi: *Balancer Euripide, & ſurpaſſer Corneille;* & il ne le changea que pour ne point irriter les Partiſans outrés de Corneille. *Je ne ſerai point faché,* diſoit-il, *que dans la ſuite des tems quelque Critique ſe donne la licence de rétablir mon Vers de la manière que je l'avois fait.* Son ſentiment eſt expliqué dans la ſeptième *Réflexion critique* ſur *Longin,* où il dit, en parlant du grand CORNEILLE, que *non ſeulement on ne trouve point mauvais, qu'on lui compare aujourd'hui Mr. Racine, mais qu'il ſe trouve même quantité de gens qui le lui préférent. La Poſtérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car,* ajoute-t-il, *je ſuis perſuadé, que les Écrits de l'un & de l'autre paſſeront aux ſiècles ſuivans. Mais juſques-là, ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide, & avec Sophocle, puiſque leurs Ouvrages n'ont*

point encore le sceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de plusieurs siècles.

Quoi qu'il en soit, Mr. Despreaux faisoit un très-grand cas du mérite de Mr. Corneille. En voici une preuve qui fait honneur à l'un & à l'autre. Après la mort de Mr. Colbert, la pension que le Roi donnoit à Mr. Corneille fut supprimée. Mr. Despreaux, qui étoit avec la Cour à Fontainebleau, courut chez Madame de Montespan, pour la prier d'engager le Roi à rétablir cette pension. Il en parla lui-même au Roi, & lui dit, qu'il ne pouvoit, sans honte & sans une espèce d'injustice, recevoir une pension de Sa Majesté, tandis qu'un homme comme Mr. Corneille en étoit privé. Mr. Despreaux en parla avec tant de chaleur, & son procédé parut si grand & si généreux; que sur le champ le Roi ordonna, que l'on portât deux cens Louis d'or à Mr. Corneille: & ce fut Mr. de la Chapelle, * parent de Mr. Despreaux, qui les lui porta de la part du Roi. Outre le témoignage d'une infinité de personnes aujourd'hui vivantes, qui ont connoissance de ce fait, il a été rendu public par l'impression dans les Lettres de Boursault; & c'est à quoi fit allusion Mr. Racine dans le Discours qu'il prononça en pleine Académie, à la réception de Mr. Corneille le Jeune à la place de son frere. *Deux jours avant sa mort*, dit Mr. Racine, *& lors qu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, le Roi lui envoya encore des marques de sa liberalité; & enfin les dernieres paroles de Corneille ont été des remercimens pour Louis le Grand.* Des témoignages si authentiques seront sans doute suffisans, pour faire connoître l'erreur dans laquelle sont tombés des Écrivains, d'ailleurs très-judicieux & très-estimés, en publiant, que Mr. Despreaux n'avoit point contribué au rétablissement de la pension de Mr. Corneille. Ils ont confondu celle que Mr. Colbert lui procura après la disgrace de Mr. Fouquet, avec la pension que Mr. Despreaux fit rétablir après la mort de Mr. Colbert.

§. Les Journalistes de *Trévoux* (ce sont les *Écrivains* dont parle le Commentateur) ont continué à s'inscrire en faux contre le rétablissement de la pension de Corneille, attribué à la sollicitation de Mr. Despreaux. Ces Messieurs ont aussi désapprouvé la manière dont on maltraite ici & ailleurs le grand Corneille: & ils ont pris le parti de cet illustre Poëte, dans l'Article LVIII. de leurs *Memoires* du Mois de Mai, 1717. Le Lecteur sera, sans doute, bien aise d'en trouver ici quelques fragmens.

.... „M. Brossette „nous découvre les artifices cachés „sous divers ménagemens, dont la „timide jalousie de Boileau n'a osé „se dispenser pendant la vie de Cor„neille, des louanges équivoques (1): „le nom de Corneille supprimé dans „les endroits, où l'on le blâme sans „mesure (2); des traits que Boileau „n'avoit osé imprimer, & qu'il con„fioit à son ami pour les faire passer „à la postérité (3). Mais l'idée que „Boileau s'étoit faite de Corneille, „& que le Commentateur nous pré„sente, est si fausse, si différente de „celle qu'en ont, & ceux qui l'ont „connu, & ceux qui lisent ses Ou„vrages sans prévention, qu'il n'est „pas à craindre, qu'elle diminue le „nombre des admirateurs du So„phocle François. Le Poëte satiri„que & son Commentateur parlent „de Corneille comme d'un homme „intéressé, *moins avide de gloire que* „*de gain* (4): Corneille qu'on sait „avoir porté l'indifférence pour „l'argent jusqu'à une insensibilité „blâmable, qui n'a jamais tiré de

* *Ce n'étoit pas le fameux Chapelle, bâtard de Mr. l'Huillier.*

(1) *Voyez la Remarque sur le Vers 177. de la Satire IX.*

(2) *Dans les Vers 29. & 140. du III. Chant; & le 84. du IV. Chant de l'Art Poëtique.*

„ses Pièces, que ce que les Comé-
„diens lui donnoient sans compter
„avec eux, qui fut un an sans re-
„mercier Mr. Colbert du rétablisse-
„ment de sa pension, qui a vecu
„sans faire aucune dépense, & est
„mort sans biens, Corneille qui a eu
„le cœur aussi grand que l'esprit,
„les sentimens aussi nobles que les
„idées.

„On veut encore le faire passer
„pour Copiste, on affecte de nous
„indiquer les sources où il a puisé :
„on ne nous apprend que ce qu'il
„avoit appris lui-même au Public
„en lui donnant le *Cid*, *Cinna*,
„*Pompée*. . . . . Qu'on nous
„dise, d'après qui ce grand Poëte a
„copié *Polyeucte*, *Rodogune*, *Hera-*
„*clius*, *Nicomede*, *Oedipe*, *Horace*
„même & *Sertorius* : jamais Auteur
„ne fut plus original, plus fécond,
„plus varié. Il sied mal aux admi-
„rateurs de Racine d'attaquer Cor-
„neille de ce côté.

„On lui reproche d'avoir estimé
„LUCAIN, & sur cela on l'accuse
„d'avoir *le goût peu sûr, & de juger sot-*
„*tement*. Une décision si magistrale
„& si noblement exprimée, soûte-
„nue même de tant de traits lancés
„contre la belle Traduction de la
„*Pharsale* en vers François, où BRE-
„BEUF est aussi Lucain que Lucain
„même, n'empêcheront pas un
„grand nombre d'excellens Con-
„noisseurs de trouver dans Lucain
„& dans son Traducteur des pensées
„brillantes, sans être fausses, des
„sentimens généreux, une expres-
„sion pleine de force, des peintures
„qui frappent, un vrai sublime.

„Forcé d'admirer avec le Public
„certaines Pièces de Corneille, Boi-
„leau, pour se dédommager de cette
„contrainte, a voulu du moins im-
„moler les dernières à Racine son
„idole. Qu'on se garde de juger de
„l'Attila de Corneille par une Épi-
„gramme assez fade * du Poëte sati-
„rique, & par une note où le Com-
„mentateur a prononcé, que la dé-
„cadence de l'esprit de Corneille se
„fait sentir dans cette Pièce, qu'assu-
„rément il n'a pas lue. . . . L'*Agé-*
„*silas* enveloppé dans la même Épi-
„gramme n'est pas comparable aux
„chefs-d'œuvres de Corneille, ni
„même à son *Attila* : mais c'est se
„jouer du Public que de traiter de
„Pièce misérable une Comédie hé-
„roïque d'un goût nouveau, où par-
„mi des personnages d'un caractè-
„re singulier Agésilas & Lysandre
„paroissent tels que l'Histoire nous
„les fait connoître. Une Pièce dont
„le dénouement est un effort héroï-
„que d'Agésilas, qui triomphe en
„même tems de l'amour & de la
„vengeance : une Pièce où l'on re-
„trouve le grand Corneille en plus
„d'un endroit. . . . .

„Mais Mr. Boileau a, si l'on en
„croit son Commentateur, reparé
„ses critiques indiscrettes par un
„beau trait de générosité envers
„Corneille ; il fit rétablir sa pension,
„qu'on avoit supprimée. . . . .

„La pension de Corneille ne fut
„point retranchée par Mr. de LOU-
„VOIS après la mort de Mr. COL-
„BERT : on défie de donner la
„moindre preuve de ce fait. Ainsi
„Mr. Boileau n'a pas été dans l'oc-
„casion de jouer le rôle généreux
„qu'on lui attribue, de courir chez
„Madame de MONTESPAN, de
„parler au Roi avec chaleur. Pour
„les deux cens Louis envoyés par
„le Roi au grand Corneille peu de
„jours avant sa mort, le fait est
„vrai ; le Roi sût du Père *la Chai-*
„*se*, que l'argent manquoit à cet il-
„lustre malade, fort éloigné de thé-
„sauriser, & sa Majesté lui envoya
„deux cens Louis. Je ne conteste
„pas, qu'ils n'ayent été portés par
„Mr. de la Chapelle, parent de M.

(3) *Voyez les paroles de Mr. Despreaux, rapportées par le Commentateur au commencement de cette Remarque.*

(4) *Voyez la Remarque sur le Vers 130. du IV. Chant de l'Art Poëtique.*

* *Voyez les Épigrammes XIII. & XIV.*

LII.

Vers pour mettre au bas de mon Portrait.

Au joug de la Raison asservissant la Rime ;
Et, même en imitant, toûjours original,
J'ai su, dans mes Écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace, & Juvenal.

LIII.

Réponse aux Vers du Portrait.

Oui, le Verrier, c'est là mon fidele Portrait ;
Et le Graveur, en chaque trait,
A su très-finement tracer sur mon visage,

»Boileau. Je veux croire, que Mr. »Boileau, instruit de l'état où étoit »M. Corneille, en parla à Madame »de Montespan, & peut-être au »Roi : je ne prétend pas lui ôter »la gloire que mérite cet effort de »générosité ; mais Mr. Boileau n'a »point fait rétablir la pension de M. »Corneille, ni dit ce qu'on lui fait »dire, pour en obtenir le rétablisse»ment : c'est tout ce que j'avois à »prouver, je l'ai prouvé sans re»plique : quand la pension fut sup»primée après la mort de Monsieur »Fouquet, Mr. Boileau n'étoit pas »en état d'agir pour la faire ré»tablir ; elle n'a pas été supprimée »après la mort de Mr. Colbert.« Du Monteil.

Epigr. LII. Mr. le Verrier ayant fait graver en 1704. le Portrait de Mr. Despreaux, par Drevet, célèbre Graveur, fit mettre ces quatre Vers au bas du Portrait. Ils sont de Mr. Despreaux lui-même, qui les fit, piqué de ce qu'un de ses Amis en avoit fait de fort mauvais ; mais il ne voulut pas, que l'on sût, qu'il en étoit l'Auteur. On lisoit dans toutes les copies : *Sans peine à la Raison asservissant* &c. mais les deux premiers mots ont été changés dans la dernière édition de 1713. On avoit proposé à l'Auteur de changer ainsi les deux derniers Vers :

Boileau dans ses Écrits, docte, enjoué, sublime,
A su rassembler Perse, Horace, & Juvenal.

Afin d'éviter de faire parler Mr. Despreaux lui-même dans son Portrait, on sauvoit encore cette répetition, *Dans mes Écrits*, & *En moi*,

De tout faux Bel-Esprit l'ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un Ami de la Vérité
Qui peut reconnoître l'image ?

LIV.

Pour un autre Portrait du même.

Ne cherchez point comment s'appelle
L'Écrivain peint dans ce Tableau :
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau ?

OU

qui est dans les autres Vers. Mais il répondit ce qui suit, par sa Lettre du 6. Mars, 1707. „ Supposé que »ce qui est dit dans les deux der»niers Vers fût vrai à mon égard, »*Docte* répond admirablement à »Perse, *Enjoué* à Horace, & *Subli»me* à Juvénal. Ils avoient été »faits d'abord indirects, & de la »manière dont vous me faites voir, »que vous avez prétendu les ra»juster ; mais cela les rendoit froids, »& c'est par le conseil de gens très»habiles qu'ils furent mis en stile »direct : la Prosopopée ayant une »grace qui les anime, & une fanfa»ronade même, pour ainsi dire, qui »a son agrément.

EPIGR. LIII. L'Auteur avoit d'abord fait ces Vers de cette manière.

Oui, le Verrier, c'est là mon fidele Portrait ;
Et l'on y voit à chaque trait
L'Ennemi des Cotins tracé sur mon visage.
Mais dans les Vers altiers qu'au bas de cet Ouvrage,
Trop enclin à me réhausser,
Sur un ton si pompeux tu me fais prononcer,
Qui de l'Ami du Vrai reconnoîtra l'image ?

EPIGR. LIV. En 1699. Mr. Despreaux donna son Portrait, peint en grand par Santerre, à l'Auteur de ces Remarques. Dans ce Tableau, il est représenté soûriant finement, & montrant au doigt le Poëme de *la Pucelle*, qui paroît ouvert sur une table. Il accompagna son présent de ces quatre Vers, qui servent d'Inscription au Tableau.

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a faite de moi.

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi, c'est là, diras-tu, ce Critique achevé?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

LVI.

Sur mon Buste de Marbre, fait par Mr. GIRARDON, Premier Sculpteur du Roi.

Grace au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'Univers:

EPIGR. LV. Cette gravûre étoit faite sur un autre Portrait de l'Auteur, peint par BOUIS. Le Graveur ayant achevé son ouvrage, vint trouver Mr. Despreaux, & le pria de lui donner des Vers pour mettre au bas de sa gravûre. Mr. Despreaux lui répondit, qu'il n'étoit ni assez fat pour dire du bien de lui-même, ni assez sot pour en dire du mal. Cependant, quand le Graveur fut sorti, ayant fait réflexion sur l'air *refrogné* du Portrait, la pensée de cette Épigramme lui vint à l'esprit & il la rima sur le champ.

Au reste, le meilleur de tous les Portraits de Mr. Despreaux, est, sans contredit, celui que Mr. COUSTARD, Conseiller au Parlement de Paris, fit peindre en 1704. par le fameux RIGAUD, & ensuite graver par DREVET, pour en faire des présens. Il a fait mettre sous le Portrait de son illustre Ami, une Inscription Latine également belle, & par sa noble simplicité, & par la justesse de l'éloge qu'elle contient. Elle caractérise les mœurs & les Ouvrages de ce grand homme. La voici: NICOLAUS BOILEAU DESPREAUX, MORUM LENITATE, ET VERSUUM DICACITATE ÆQUE INSIGNIS. A la fin de cette Inscription, l'on avoit marqué la naissance de Mr. Despreaux au premier jour de Novembre, 1637. Voyez la cause de cette erreur dans la Remarque I. sur la Préface de l'Auteur. C'est

Et ne connût-on plus ni mon Nom, ni mes Vers;
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon toûjours on vantera l'Ouvrage.

ſur ce même Portrait, qu'on a gravé celui qui eſt au commencement de ce Livre.

VERS I. *Du célèbre Boileau.*] Dans l'édition de 1713. on a mis: *Du Poëte Boileau.*

EPIGR. LVI. Ce Buſte eſt dans le Cabinet de Mr. GIRARDON, & l'on en a tiré pluſieurs Copies, en marbre & en plâtre.

VERS 5. *De Girardon toûjours on vantera l'Ouvrage.*] CHARLES-QUINT diſoit, qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du TITIEN; parce que *le Titien* avoit fait autant de fois le Portrait de cet Empereur.



AVERTISSEMENT
AU LECTEUR.

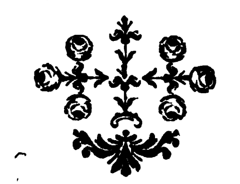
MADAME de MONTESPAN *& Madame de* THIANGES *sa Sœur, lasses des Opéra de Mr.* QUINAUT, *proposerent au Roi d'en faire faire un par Mr.* RACINE, *qui s'engagea assez légérement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment-là à une chose, dont il étoit plusieurs fois convenu avec moi, qu'on ne peut jamais faire un bon Opéra: parce que la Musique ne sauroit narrer: que les passions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étenduë qu'elles demandent: que d'ailleurs elle* [1] *ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes & courageuses. C'est ce que je lui représentai, quand il me déclara son engagement; & il m'avoua, que j'avois raison: mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un Opéra, dont le sujet étoit la* chûte de Phaëthon. *Il en fit même quelques Vers qu'il recita au Roi,*

1. *Elle ne sauroit souvent mettre en chant &c.*] Mr. DE LULLI a donné entre autres un exemple du contraire dans la belle Idylle sur la paix, de Mr. Racine lui-même; & quoi qu'elle soit remplie d'expressions extrêmement fortes & sublimes, le Musicien n'est pas demeuré au dessous du Poëte.

qui en parut content. Mais comme Mr. Racine n'entreprenoit cet Ouvrage qu'à regret, il me témoigna resolument, qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillasse avec lui, & me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en composasse le Prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent pour ces sortes d'Ouvrages, & que je n'avois jamais fait de Vers d'amourette. Il persista dans sa résolution, & me dit, qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Je songeai donc en moi-même à voir de quoi je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un Ouvrage, si opposé à mon génie & à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçai, sans en rien dire à personne, non pas même à Mr. Racine, le canevas d'un Prologue; & j'en composai une premiere Scène. Le sujet de cette Scène étoit une dispute de la Poësie & de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur Art, & étoient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout à coup la Déesse des Accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du Ciel avec tous ses charmes & tous ses agrémens, & les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison, qui la faisoit venir sur la Terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'être servi, & à qui elle devoit le plus; puisque c'étoit lui qui la

maintenoit dans la France, où elle regnoit en toutes choses. Elle ajoûtoit ensuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un si grand Prince, la gloire dont elle jouissoit avec lui; elle vouloit, que dès aujourd'hui même, sans perdre de tems, on représentât sur la Scène la Chûte de l'ambitieux Phaëthon. Aussi-tôt tous les Poëtes & tous les Musiciens par son ordre, se retiroient & s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon Prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que Mr. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuoit à disposer le plan de son Opéra, sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupés à ce misérable travail, dont je ne sai si nous nous serions bien tirés, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut, que Mr. Quinaut s'étant présenté au Roi les larmes aux yeux, & lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté: le Roi touché de compassion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir. Sic nos servavit Apollo. *Nous retournames donc, Mr. Racine & moi, à notre premier emploi, & il ne fut plus mention de notre*

Opéra, dont il ne resta que quelques Vers de Mr. Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, & que vraisemblablement il avoit supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la Scène que j'avois composée; non seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer; mais je la donne ici au Public; persuadé qu'elle sera plaisir aux Lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir, de quelle manière je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma Poësie Satirique, & pour me jetter dans le stile doucereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici; & que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le tems de s'ennuyer.



PROLOGUE.

LA POËSIE, LA MUSIQUE.

LA POESIE.

Quoi! par de vains accords & des ſons impuiſſans
Vous croyez exprimer tout ce que je ſai dire?

LA MUSIQUE.

Aux doux tranſports, qu'Apollon vous inſpire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POESIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une Fontaine
Avec moi ſoupirer une amoureuſe peine,
Faire gémir Thyrſis, faire plaindre Climène.
Mais, quand je fais parler les Héros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me ſauroient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce ſoin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je ſai l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POESIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes ſons, les Rochers & les Bois
Ont jadis trouvé des Oreilles.

LA POESIE.

Ah! c'en eſt trop, ma Sœur, il faut nous ſéparer.
Je vais me retirer.
Nous allons voir ſans moi ce que vous ſaurez faire.

LA MUSIQUE.

Je ſaurai divertir & plaire;
Et mes chants moins forcés, n'en ſeront que plus doux.

LA POESIE.

Hé bien, ma Sœur, ſéparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POESIE.

Séparons-nous.

CHŒUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, ſéparons-nous.

LA POESIE.

Mais quelle puiſſance inconnue,
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle Divinité ſort du ſein de la nue?

LA POESIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'eſt la divine Harmonie,
Qui deſcend des Cieux!

LA POESIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles!

LA MUSIQUE.

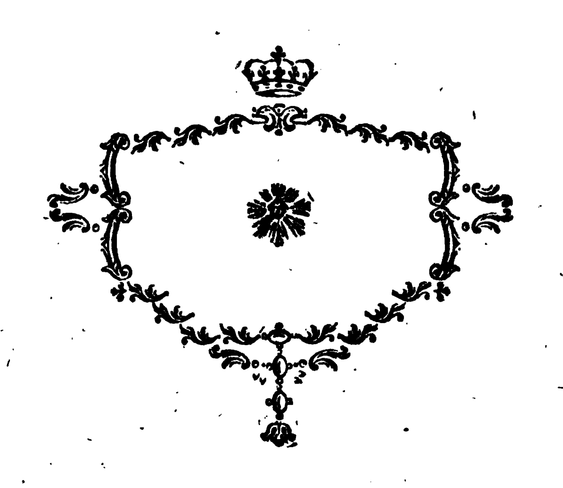
Quel bonheur imprévû la fait ici revoir!

LA POESIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.



POËSIES LATINES.

EPIGRAMMA,

In novum Causidicum, rustici Lictoris Filium.

DUM Puer iste fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, stante Parente, foro.
Quæris, cur sileat circumfusa undique Turba?
Non stupet ob Natum, sed timet illa Patrem.

ALTERUM,

In Marullum, Versibus Phaleucis antea male laudatum.

NOSTRI quid placeant minus Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro:

ÉPIGR. LAT. I. Cette Épigramme, & celle qui suit, furent faites peu de tems après que l'Auteur eut été reçu Avocat, en 1656. Celui qu'il attaque dans celle-ci, étoit un jeune Avocat, fils d'un Huissier, nommé ***. Cet Avocat est mort Conseiller de la Cour des Aides. Son Pere étoit fort riche, & le Fils passoit pour grand ménager. *Extrait d'une Lettre de l'Auteur, du 9. d'Avril, 1702.*

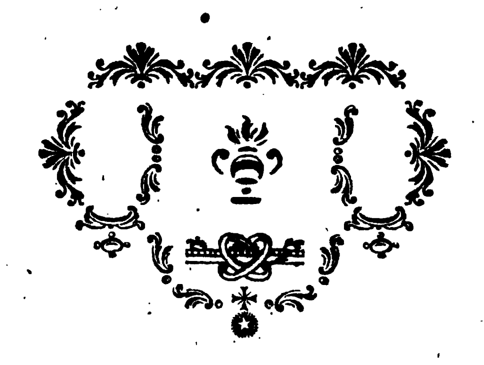
ÉPIGR. II. *Extrait de la même Lettre.*

„Cette Épigramme regarde Monsieur de ***. Il étoit alors dans „la folie de faire des Vers Latins, „& sur-tout des Vers Phaleuces: &

Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos & inficetos!

„comme sa dignité en ce tems-là „le rendoit considérable, je ne pus „résister à la prière de mon Frere, „aujourd'hui Chanoine de la Sainte-„Chapelle, qui étoit souvent visité „de lui, & qui m'engagea à faire des „Vers Phaleuces à la louange de ce „Fou qualifié, car il étoit déja fou. „J'en fis donc, & il les lui montra. „Mais comme c'étoit la première „fois que je m'étois exercé dans „ce genre de Vers, ils ne furent „pas trouvés fort bons, & ils ne „l'étoient point en effet. Si bien „que dans le dépit où j'étois d'avoir „si mal réüssi, je composai cette „Épigramme &c.

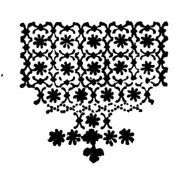
Le célèbre LA FONTAINE la montra à Mr. Racine, qui ne connoissoit pas encore Mr. Despreaux: Elle fut cause de leur connoissance. Mr. Racine le pria de lui donner ses avis sur la Tragédie des *Freres Ennemis*, à laquelle il travailloit alors.



SATIRA.

Quid numeris iterum me balbutire Latinis,
Longe Alpes citra natum de patre Sicambro,
Musa, jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata Magistro
Cum pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris;
Et mihi sæpe udo volvendus pollice Textor
Præbuit adsutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpe Tibullus,
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes . . . .
. . . .

C'est le commencement d'une Satire que l'Auteur, étant fort jeune, avoit eu dessein de composer contre les Poëtes François, qui s'appliquent à faire des Vers Latins. On voit, qu'il a affecté d'y employer des expressions singulières, tirées d'Horace, de Perse, & de Juvénal. Il avoit aussi composé un Dialogue en François, à la manière de Lucain, pour faire voir, que l'on ne peut, ni bien parler, ni bien écrire une Langue morte; mais il n'a jamais écrit ce Dialogue, & il se contentoit de le réciter de mémoire. Voyez ce que j'en ai rapporté au commencement du quatrième Volume.



JOCONDE*.

NOUVELLE, TIRÉE DE L'ARIOSTE.

PAR

MR. DE LA FONTAINE.

JADIS regnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le Jour,
Et tel, que des Beautés, qui regnoient à sa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié bruloit pour lui d'amour.
Un jour en se mirant: Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est Mortel dans la Nature,
Qui me soit égal en appas;
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
De mes États;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:

* On a inséré ici cette Pièce & la la Dissertation de Mr. Despreaux suivante pour faire mieux entendre sur ce sujet. DU MONTEIL.

Je m'y connois un peu; ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en ſois pas cru, mais les cœurs de vos Dames:
Du ſoin de guérir leurs flammes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un ſecond.
Là-deſſus Aſtolfe répond:
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le nous donc.
Voyons, ſi nos beautés en ſeront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme très-bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu: content, je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade:
Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un Roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, diſoit-elle,
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préférer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour?
Tu ſais, qu'à peine elles durent un jour:
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins, qu'en ta ſolitude
Le repos regne jour & nuit:
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la première:
Mais ce n'eſt plus le tems, tu ris de mon amour:
Va cruel, va montrer ta beauté ſingulière,
Je mourrai, je l'eſpére, avant la fin du jour.
L'Hiſtoire ne dit point, ni de quelle manière
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;

Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons, que la douleur l'empêcha de parler;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant: Ne le perds pas;
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême:
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même,
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.

Vous autres bonnes gens euſſiez cru, que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture
Par je ne ſai quelle aventure,
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant, quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne & ſans être entendu
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu,
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde

Voulut les envoyer dormir en l'autre Monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire,
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces Amans il ne le falloit pas;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin:
Encor si c'étoit un blondin!
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet;
C'est à quoi j'ai plus de regret;
Plus j'y pense, & plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage,
D'avoir assemblé ces Amans.
Ce sont, hélas! ses divertissemens.
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour,
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi, le pauvre homme a la jauniſſe !
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant, qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On ſe fut bien paſſé de prendre tant de peine.

Aſtolfe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne ſavoit que penſer là-deſſus ;
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés, & ſon viſage blême,
De fort beaux traits ; mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux :
L'un des plus grands Suppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.

Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir, qui l'avoit affligé.
Car un jour étant seul en une Galerie,
Lieu solitaire, & tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici:
Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace:
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une Beauté qui m'efface:
Cent Conquérans voudroient avoir ta place:
Et tu sembles la mépriser;
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque Page
Au Lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain ſans beaucoup de peine,
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene;
Seule elle avoit toûjours la clef de ce lieu-là;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite:
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puiſque même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite,
D'être quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole: il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique;
Aſtolfe y perd maint pratique.
Cela n'en fut que mieux, il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſés.

Après avoir tout vû le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.

Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire ;
Et peu ſe ſont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoi ? Joconde aimoit avecque trop de zele
Un Prince libéral qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtère
Qu'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit ;
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit être mal-adroit ;
Pour adoucir la choſe, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Céſars,
Qui ſujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les ſoins, dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vu leur femme tomber
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vu ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.

Moi, qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour, que pour vous voir, je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du Mariage,

Et comme tel de lui ſacrifier.
Là-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aſtolfe, homme digne de foi;
Mais la choſe, pour être crue,
Mérite bien d'être vue.
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolfe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurèrent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant-homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons nous-en, & courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réuſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſerai mon train,
Je me dirai votre Couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,

Que ſi j'étois ſuivi ſelon ma qualité.

Jocònde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un Livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,
Si devant que ſortir des confins d'Italie
Tout notre Livre ne s'emplit;
Et ſi la plus ſévere à nos vœux ne ſe range:
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit,
Avec cela bonnes Lettres de change.
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.

Leur bagage étant prêt, & le Livre ſur-tout,
Nos galans ſe mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout,
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie:
Nouveaux objets, nouvelle proie;
Heureuſes les Beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la plûpart des lieux

Femme d'Échevin, ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur regître place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter, que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sai rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne:
Je le rends, comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait; suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos Aventuriers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Astolfe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un tems quelque part;

Et cela plûtôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun:
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi, laiſſons la qualité:
Sous les cotillons des Griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes de Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Être en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage:
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une Griſette eſt un tréſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promene,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons-là toute nouvelle,

Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute;
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La première leçon du plaiſir amoureux.
Je ſai, que cet honneur eſt pure fantaiſie;
Toutefois étant Roi l'on me le doit céder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Évêque, hélas! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire;
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent ſeoir,

Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance.
Le marché ſe conclut ; & dès la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe.
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon qui grand Clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolfe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & Maître Pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le tems à cela près fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,

Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle:
Il ſe douta du fait, la guetta, la ſurprit,
Et lui fit fort groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que ſans aucune faute
Leurs Hôtes délogés elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'Hôteſſe ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me ſuis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faiſons, que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi ſeulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,
Tant que le ſiege ſoit vacant,
C'eſt là leur mot. Le gars dit à l'inſtant,
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous-en bien,

Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez-rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa;
Et Dieu sait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa;
Et de ceci ni de cela,
Ne se douta le moins du monde,
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part soi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & sur ma foi,
C'est bien fait, s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin,
Et fut suivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.

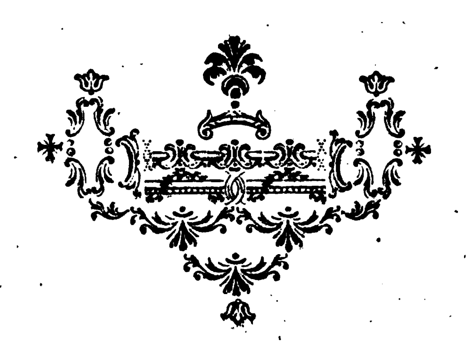
Eux éveillés, le Roi dit au Romain :
Frere, dormez jusqu'à demain :
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment? dit le Romain : mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi ? dit le Roi, j'ai toûjours attendu :
Et puis voyant, que c'étoit tems perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience ;
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la risposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, & changeons de matiere.
Je suis votre Vassal, vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons, si ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, treve de raillerie,

Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Aſtolfe ſe piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux ;
Leur confeſſa tout le myſtère.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de tems après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos Aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de Lauriers,
Qui les rendront fameux chez les races futures :
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adreſſe, & quelques feintes larmes ;
Et que loin des dangers & du bruit des alarmes
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur Livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court-chemin :

Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous ; bien d'autres le ſont qu'elles.
La Conſtellation changera quelque jour :
Un tems viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A préſent on diroit, que quelque Aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'Univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
Font tout ce qu'il leur plaît : ſavons-nous ſi ces gens
(Comme ils ſont traîtres & méchans,
Et toûjours ennemis ſoit de l'un, ſoit de l'autre)
N'ont point enſorcelé mon épouſe & la vôtre ?
Et ſi par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir choſe qui n'étoit pas ?
Ainſi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'abſence, ou bien la jalouſie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Aſtolfe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux Aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés ;
Mais ſeulement par bienſéance.
L'un & l'autre ſe vit de baiſers régalé.
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, ballé :
Et du Nain nullement parlé,

Ni du Valet comme je penſe.
Chaque époux s'attachant auprès de ſa moitié,
Vécut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſait point.



HISTOIRE DE JOCONDE,

TRADUITE ET IMITÉE DE L'ARIOSTE,

PAR M. BOUILLON.

BEAU Sexe à qui dès mon jeune âge
J'ai toûjours rendu tant d'hommage,
Et vous, Amants, qui reſpectez
La gloire des jeunes beautés,
Pardonnez, ſi j'oſe traduire
Une hiſtoire qui vous peut nuire,
Et ſi j'expoſe aux yeux de tous
Ce qui vous doit mettre en courroux:
Bien loin de faire voir au monde
Le diſcours qu'on fait de Joconde
Comme rempli de vérité,
Je le ſoutiens mal inventé,
Faux, médiſant & déteſtable
Et même indigne de la fable.
Moi, dont les plaintes & les vers
Ont fait voir à tout l'Univers
Le reſpect que j'ai pour les Dames.

Et l'infortune de mes flammes,
Je sai trop ce que m'ont coûté
Mes amours & leur cruauté,
Ainsi je vois comme des songes
Et l'Arioste & ses mensonges:
Et vous pouvez ainsi que moi
N'avoir pour eux jamais de foi.
Si quelqu'ame vindicative
Vouloit prendre l'affirmative
Pour détruire ce que je dis
Au mépris de quelque Philis,
Je le renvoie en Italie,
Où les maris ont la folie
De se montrer toûjours jaloux
Et de vouloir sous des verroux
Tenir les volontés des femmes,
Comme si les brûlantes flammes
Ou de Vulcain ou de l'Amour
Se cachoient au creux d'une tour,
Comme si la fille d'Acrise
En avoit été moins surprise,
Et si l'on ne se moquoit pas
Des inutiles cadenas.
La vertu des femmes s'irrite
Par la précaution maudite
Que font naître les vains soupçons
De ces gens par de-là les monts;

Et si quelques-uns ont pû croire,
Que Joconde fût une histoire,
C'est en ce pays malheureux
Où c'est une histoire pour eux.
Elle est pour eux trop véritable,
Mais pour nous ce n'est qu'une fable,
Et, s'il vous plaît de l'écouter,
Je m'en vais vous la raconter.
  Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie
Laissa l'empire glorieux
Pour se faire Religieux,
Nâquit d'une forme si belle
Que Zeuxis & le grand Apelle
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.
Mais si sa grace sans pareille
Étoit du monde la merveille,
Plus beau cent fois il se croyoit
Que le monde qui le voyoit.
Il n'estimoit rien sa couronne
Ni les avantages que donne
Le Royal éclat de son sang,
Il méprisoit ce premier rang
Qu'il tenoit entre tous les Princes
Dans les Italiques Provinces:
Il comptoit pour rien ses trésors

Au prix des charmes de ſon corps,
Que mille flatteuſes louanges
Élevoient au-deſſus des Anges.
Entre pluſieurs gens de ſa Cour
Le Roi s'enquit de Fauſte un jour,
Si jamais il avoit vû naître,
Depuis qu'il ſe pouvoit connoître,
Rien qui fût comparable à lui:
Et ce lui fut un grand ennui
Quand Fauſte banniſſant la crainte
Lui tint ce langage ſans feinte:
  Seigneur, je crois, que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde;
Et s'il paroiſſoit devant vous,
Je crois, qu'au jugement de tous
Il emporteroit la victoire.
Le Roi ne voulut point le croire,
Mais afin de le mieux ſavoir
Il ſe ſervit de ſon pouvoir,
Et d'un accent un peu ſévere
Il dit, qu'il vouloit voir ce frere.
Fauſte avoit beau ſe tourmenter,
Il avoit beau repréſenter
Que ſon frere étoit un jeune homme
Nourri dans les plaiſirs de Rome,

Qu'il n'en étoit jamais sorti,
Qu'il avoit choisi le parti
D'y passer doucement sa vie;
Que de venir jusqu'à Pavie
C'étoit aller au Tanaïs:
Qu'il n'aimoit rien que son pays,
Que sa fortune étoit honnête,
Qu'il ne se mettoit point en quête
Pour amasser de plus grands biens,
Qu'il étoit trop content des siens,
Qu'avec eux il vivoit tranquille:
D'ailleurs qu'il étoit difficile
De le tirer de sa maison
Où son cœur étoit en prison
Auprès de son aimable femme;
Qu'ils n'étoient qu'un corps & qu'une ame,
Et que de séparer leurs corps
C'étoit leur donner mille morts.
Malgré ce discours raisonnable,
Le Prince fut inexorable
Et joignant à ses volontés
De grandes liberalités,
Pour ne le pas mettre en colere
Fauste s'en va querir son frere.
Il part & fait tant de chemin
Qu'en peu de jours le mur Romain
Et la maison qui l'a vû naître

A ſes yeux ſe firent paroître.
Là, ce que la dextérité,
Pour vaincre une difficulté,
Au cœur d'un Courtiſan inſpire,
Fauſte ſe ſouvint de le dire,
Et ſut par un diſcours flatteur
Surmonter ſon frere & ſa ſœur.
Le jour fut pris pour le voyage,
Joconde fait ſon équipage,
Il dreſſe un magnifique train,
Il choiſit des chevaux de main;
Mais toute ſa magnificence
Parut ſur-tout en la dépenſe
De ſes riches habits dorés:
Car il ſait, que les gens parés
D'or, de plume & d'étoffe fine
En ont ſouvent meilleure mine.
Deux ou trois nuits avant le jour
Qu'il falloit vaincre ſon amour
Pour prendre congé de ſa femme,
En des termes tout pleins de flamme
Elle lui diſoit, cher époux,
Comment pourrai-je être ſans vous?
Votre préſence fait ma vie,
Et je ſens qu'elle m'eſt ravie
En ce départ trop rigoureux,
Qui nous va ſéparer tous deux.

Hélas!

Hélas ! par de cruels ſupplices
Je vais bien payer les délices
Que vous m'avez fait reſſentir,
Et je dois bien me repentir
D'avoir trouvé ſi deſirables,
Ces biens charmants & peu durables :
Et que mon cœur ſeroit heureux,
S'il pouvoit mourir avec eux !
A ces mots elle ouvroit la bouche
Et de larmes baignant ſa couche,
Ses ſanglots, ſes ſoûpirs, ſes pleurs,
A l'envi montroient ſes douleurs.
Joconde, ſon mari fidele,
Pleuroit amérement comme elle,
Mais il lui juroit mille fois
Qu'il reviendroit avant deux mois,
Et que ſon funeſte voyage
Ne dureroit pas davantage,
Quand à deſſein de l'engager
Aſtolfe voudroit partager
Pour lui ſon propre Diadême,
Son Thrône, & ſa richeſſe extrême.
Joconde par tous ſes diſcours
Ne pouvoit arrêter le cours
Des pleurs de ſa femme affligée :
Le mal où ſon ame eſt plongée
Rend deux mois à paſſer ſi lents

Qu'ils sont pour elle deux mille ans,
Et le mari qui la console
Voudroit retirer sa parole ;
Mais le repentir étant vain,
La Dame se tira du sein
Une croix pleine de reliques,
Précieuse & des plus antiques,
Qui fut de la sainte Sion
Rapportée en dévotion
Jadis à la ville de Rome
Par un pélerin fort saint homme ;
Et cet homme saint & pieux
En fit un don à ses ayeux.
La jeune Dame inconsolable
Lui fit ce présent agréable
Pour être d'elle à l'avenir
Un aimable & doux souvenir.
L'Époux plein de tendresse & d'aise
Reçoit son présent & le baise ;
Disant, qu'elle seroit toûjours
L'objet de ses chastes amours,
Qu'il ne lui falloit point de gage
Pour conserver sa belle image
Jusques à ce dernier moment
Qui le mettroit au monument.
Enfin, la nuit des nuits la pire
Précédant l'Adieu qu'il faut dire,

La Dame se pâme à tous coups
Entre les bras de son époux,
Et de mille douleurs atteinte
Elle n'épargne ni la plainte,
Ni les larmes, ni les soûpirs,
Pour témoigner ses déplaisirs.
Joconde une heure avant l'Aurore
Quitte sa femme qu'il adore,
Et si-tôt que l'adieu fut dit
Elle va se remettre au lit.
L'époux au sortir de la ville
N'avoit guere fait plus d'un mille
Qu'il se souvint, pauvre insensé,
Sous son chevet d'avoir laissé
Cette croix que tant il révere,
Cet aimable & beau Reliquaire,
Ce gage précieux & saint
Du lien sacré qui l'étreint.
Hélas! disoit-il en soi-même,
Que pensera celle que j'aime,
Me voyant d'un cœur méprisant
Oublier ainsi son présent?
Malheureux! est-il quelque excuse
Pour faire qu'elle ne m'accuse,
De n'avoir pas bien estimé
Un don si digne d'être aimé?
Après une telle conduite,

D'envoyer quelqu'un de ma ſuite,
Ce ſeroit auſſi lui donner
Un ſujet de me condamner:
Il vaut donc mieux aller moi-même.
Lors il pria Fauſte qui l'aime
Qu'il lui permît de retourner
Et qu'avant qu'il fût au dîner
Il le joindroit en aſſûrance.
Il marche en toute diligence,
Il arrive ſans faire bruit,
Il monte & pas un ne le ſuit,
Il trouve ſa femme endormie,
Mais par hazard ou par magie
Il trouve auſſi fort endormi
Entre ſes bras un jeune ami.
L'Amour eſt un démon ſi traître.
Qu'après tout il pourroit bien être
Qu'il auroit fait au pauvre époux
Ce tour pour le rendre jaloux.
Mais que le tout fût un menſonge,
Il ne le prit pas pour un ſonge,
Et Joconde frottant ſes yeux,
Afin de le connoître mieux,
Vit ou crut voir un domeſtique,
Qu'entre tous il croyoit unique
Pour lui garder fidélité.
De vous dire l'extrêmité

Où la chose porta Joconde,
Je le laisse à juger au monde,
Je veux dire ces bonnes gens
Versés en de tels accidens.
Deux ou trois fois il eut envie
De les priver tous deux de vie,
Mais malgré lui l'amour vainqueur
Parla pour l'ingrate en son cœur,
Et la lui dépeignit si belle,
Qu'il eut de la pitié pour elle.
Il crut, qu'il étoit à propos,
De ne point troubler son repos,
De peur qu'une surprise telle
Ne lui fût un peu trop cruelle.
Il descend, il monte à cheval,
Tellement pressé de son mal
Que son amour & sa colere
Le porte en volant à son frere.
Il étoit déja si changé,
Que par son visage alongé
Ses gens jugerent à sa mine,
Qu'il avoit l'ame fort chagrine,
Mais pas un ne pût deviner
Ce qui le pouvoit chagriner,
Si ce n'étoit que sa souffrance
Lui venoit déja de l'absence.
Son frere qui sait l'amitié

Qu'il a pour sa chaste moitié,
Crut, qu'il avoit l'ame blessée
Pour l'avoir seule au lit laissée:
Mais ce bon frere est dans l'erreur,
Car ce qui lui touche le cœur
Est de l'avoir abandonnée
Un peu trop bien accompagnée:
De cent maux Joconde touché
Tenoit l'œil en terre fiché;
En vain son frere le console,
Il n'en tire aucune parole.
Toutes ses meilleures raisons
Sont pour Joconde des poisons,
Dont il envenime son ame,
Sur-tout lui parlant de sa femme.
Il ne repose jour ni nuit,
Son déplaisir par-tout le suit:
Il ne goûte point les viandes,
Quoiqu'on lui serve les friandes:
Ses membres en sont décharnés,
Sa douleur alonge son nez,
Creuse ses yeux, grossit ses levres,
Et sur le tout de grosses fievres,
Pour achever son fier destin,
Le viennent surprendre en chemin.
Enfin, ce n'est plus ce Joconde
Tant admiré de tout le monde:

Et Faufte qui fouffre en fon cœur
De le voir mourir en langueur,
Se défefpére, quand il fonge,
Que le Roi prendra pour menfonge
Tous les avantageux portraits,
Qu'il avoit fait de fes attraits.
Enfin, les voilà dans Pavie;
Mais Faufte n'ayant pas envie,
Qu'Aftolfe, pris à l'impourvû,
Se moquât de lui l'ayant vû,
Avoit écrit au Roi fon Maître.
L'état auquel il pouvoit être.
Plus Joconde fait de pitié,
Plus le Roi lui fait d'amitié.
Après avoir fait tant de chofes
Pour le voir en fon teint de rofes,
Il a le cœur trop fatisfait
De le voir en fon teint défait.
Un appartement il lui donne
Près de fa Royale perfonne,
Et le vifite à tout moment
Dans ce Royal appartement.
Les bals, les feftins, les mufiques,
La chaffe & les fêtes publiques,
Furent fouvent faites pour lui,
Mais il y languiffoit d'ennui;
Et par-tout fon ingrate femme

Lui tourmentoit le corps & l'ame:
Devant ſa chambre, où tout le jour
On lui venoit faire la Cour,
Étoit la galerie antique;
Où rêveur & mélancolique
Seul il ſe promenoit le ſoir,
Le cœur outré du déſeſpoir
Où l'avoit plongé ſa miſere.
Un jour en ce lieu ſolitaire
Dans l'obſcurité d'un recoin
Il conſidere avec ſoin
Que le plancher & la muraille
Font une ouverture qui bâille,
Et qui donne paſſage aux yeux.
Alors Joconde curieux
Par cette muraille fenduë
Regarde & voit, Dieux! quelle vuë!
Il voit ce qui touche ſon cœur
De reſſentiment & d'horreur.
En une chambre fort ſecrete
Où la Reine faiſoit retraite,
Sans vouloir que ſes confidens
Miſſent jamais le pied dedans,
Il voit un Nain, un monſtre infame,
Faiſant ce qu'avecque ſa femme
Avoit à ſon dommage fait
Son jeune & bienheureux valet.

A ce ſpectacle épouvantable
Hélas! dit-il, eſt-il croyable?
Et vois-je bien ce que je voi?
En ce moment il penſe à ſoi.
Hé, quoi? cette Reine adorable,
Dont l'Époux eſt incomparable,
Reçoit un monſtre dans ſon lit,
O Dieux, dit-il, quel appétit!
Et moi pour avoir vû ma femme
Encourir un bien moindre blâme
Avec un garçon des mieux faits,
J'ai mille fois fait ſon procès.
Le lendemain à l'heure même
D'un ſoin & d'une ardeur extrême
Se tranſportant deſſus les lieux
Le même objet s'offre à ſes yeux,
Et tous les jours de la ſemaine
Il voit le Nain avec la Reine.
Mais ſon plus grand étonnement
Eſt que la Reine à tout moment
Se plaint, qu'il eſt un infidele
Et qu'il n'a point d'amour pour elle.
Juſques-là qu'une fois le Nain
Lui mit le poignard dans le ſein,
Lorsque par un ſecond meſſage,
Ayant appellé ce volage,
La confidente qui ſait tout

N'en put jamais venir à bout,
Parce que cet amant honnête
Perdoit un teſton à la bête.
A ces ridicules objets
Joconde trouve des ſujets
De conſoler ſi bien ſon ame,
Que ne ſongeant plus à ſa femme
Il revient à ſon premier point,
Il reprend tout ſon embonpoint,
Et ſe montrant le vrai Joconde,
Il eſt l'étonnement du monde.
Si le Roi veut abſolument
Savoir d'où vient ce changement,
Joconde pas moins ne deſire
D'ouvrir ſon cœur & de lui dire.
Il veut qu'il ſache le forfait,
Mais qu'il faſſe comme il a fait,
Qu'il ne maltraite point la Reine,
Qu'il diſſimule bien ſa haine,
Et pour l'obliger par ſerment
A ſe taire éternellement,
Il veut que ſa Majeſté jure,
La main ſur la ſainte Écriture,
Quoi qu'il voye ou qu'il lui ſoit dit,
Qui lui faſſe honte ou dépit,
Qu'il n'en tirera point vengeance,
Qu'il gardera bien le ſilence,

Et qu'enfin les auteurs du fait
Ne ſauront jamais qu'il le ſait.
Le Roi qui croit toute autre choſe
Que ce qu'à voir on le diſpoſe,
Promet & jure franchement;
Joconde lui dit librement
Le ſecret de ſa propre hiſtoire
Fâcheuſe encore à ſa mémoire,
Ce qu'il avoit trouvé chez lui,
Combien de douleur & d'ennui
Il avoit ſenti dans ſon ame
Du crime horrible de ſa femme,
Et que ſans un prompt reconfort
Il en feroit ſans doute mort;
Qu'il avoit à ſon mal extrême
Trouvé remede au Palais même,
Et que dans ſon ſort rigoureux
Il n'étoit pas ſeul malheureux.
Ayant conté ſon aventure,
Il montre au Roi par l'ouverture
Ce qu'on cherche & qu'on ne peut voir
Sans être au dernier déſeſpoir,
Aſtolfe au tourment qui l'aſſaille
Veut contre l'antique muraille
Sur le champ s'écraſer le front
Pour ne pas ſentir cet affront:
Voyant ainſi ſouiller ſa couche,

Il veut aux cris ouvrir la bouche,
Mais il fallut ſe faire effort
Et ſouffrir ſon malheureux ſort,
Car il avoit d'un cœur facile
Juré ſur la ſainte Évangile.
Il n'oſe donc ſe parjurer,
Mais il peut au moins murmurer.
Que ferai-je, dit-il, Joconde,
Puiſqu'à ma douleur ſans ſeconde
Tu défends le reſſentiment?
Seigneur, ce dit-il hardiment,
Voyons, ſi les femmes des autres
Seront chaſtes comme les nôtres:
Et les courans de tout côté
Rendons ce qu'on nous a prêté.
Nous avons tous deux tant de charmes,
Qu'elles ſeront pour nous ſans armes,
Et ne réſiſteront jamais,
Puiſqu'elles aiment les plus laids:
Mais à vos qualités aimables
Si leurs cœurs ſont inexorables;
Il faut, grand Prince, s'il vous plaît,
Qu'ils ſe rendent à l'intérêt.
Être abſent, promener ſes flâmes,
Pratiquer de nouvelles Dames,
Souvent étouffe en peu de jours
Les plus invincibles amours.

Le Roi loue un conseil si sage,
Et sans retarder davantage
Choisissant deux ou trois des siens,
Il sort des champs Italiens.
Joconde & lui passent en France
Travestis & pleins de finance;
Après, suivans leurs erremens,
Ils vont au pays des Flamans,
Puis ils passent en Angleterre
Et par-tout ils portent la guerre
Au sexe amoureux & charmant,
Dont ils triomphent aisément.
Celle-ci leur fait des avances,
Celle-là veut des récompenses,
Tantôt payeurs, tantôt payés,
Mais d'ordinaire défrayés,
Souvent ils poursuivent les belles,
Souvent ils sont poursuivis d'elles:
Ils séjournent ici deux mois,
Ailleurs ils en séjournent trois,
Ils trouvent par-tout, hors en France,
Des coquettes en abondance,
Et le sexe plein de pitié
Les console de leur moitié.
Enfin lassés de cette vie,
De perils sans cesse suivie,
Le Roi ne veut plus pour tous deux

Avoir qu'un objet amoureux.
Puisque dans le siècle où nous sommes
Au sexe il faut au moins deux hommes,
Je t'aime mieux pour compagnon,
Ce dit-il, qu'un autre mignon.
Ainsi nous vivrons à notre aise,
Sans qu'une aventure mauvaise
Vienne jamais mal-à-propos
Persécuter notre repos.
Car nos femmes, quoique peu sages,
Pour nous ne seroient point volages,
Si, pour arrêter leurs esprits,
Les Loix leur donnoient deux maris;
Et les trouvant toûjours fidelles
Nous serions trop satisfaits d'elles.
Joconde unit sa volonté
A celle de sa Majesté.

Après avoir avec le Prince
Couru de Province en Province,
Enfin le Romain Cavalier
Chez un Espagnol hôtelier
Logé sur le pont de Valence,
Trouve une fille en apparence
Fort pleine de civilité,
Mais sur-tout de rare beauté.
Elle étoit en cet âge tendre
Que les Doctes les savent prendre.

Le pere d'enfans ſurchargé,
D'un âge caduc affligé,
Avoit été toute ſa vie
Ennemi de la gueuſerie,
Et dans un pareil ſentiment
On le réſolut aiſément
A ne pas refuſer ſa fille,
Pour en décharger ſa famille;
Puiſque ſur-tout on l'aſſuroit,
Qu'en bonnes mains elle ſeroit.
La fille comme fort bien née,
Fut aſſez tôt perſuadée,
Et ſon ame ſans ſe trahir
Ne pouvoit pas déſobéir.
Elle ſe met donc en campagne
Pour courir avec eux l'Eſpagne,
Et tous marchent aſſez long-tems
Les uns des autres fort contens.
Enfin cette noble famille
Arrive aux portes de Séville,
Et le Roi n'eut pas plûtôt pris
Le meilleur de tous les logis,
Qu'en ſa compagnie ordinaire,
Suivant la méthode étrangere,
Il va pour voir les raretés
De cette Reine des Cités,
Et Fiamette, cette belle,

C'est ainsi que chacun l'appelle,
Demeure seule avec les gens
A la garder trop diligens.
Dans l'auberge étoit un jeune homme,
Que le Grec tout le monde nomme,
Domestique de la maison,
Et ce Grec ou ce beau garçon
Avoit servi chez Fiamette,
Et l'aimoit d'une amour secrete.
Ils se connûrent aussi-tôt,
Mais tous deux ne se dirent mot,
De peur que tel qui les regarde
Ne s'en doutât y prenant garde:
Enfin, quand il en vit le jour,
Le Grec pressé de son amour
L'interroge & la questionne,
A qui des deux est sa personne,
De l'un ou de l'autre Seigneur.
Elle lui découvre son cœur,
Lui racontant la chose nette.
Hélas, ce dit-il, Fiamette,
Quand j'espérois vivre content
Avecque toi que j'aime tant,
Tu t'en vas, & mon cœur ignore,
Si mes yeux te verront encore.
Cruelle, veux-tu rendre vains
Et ma conduite & mes desseins?

J'avois épargné miſérable
Une ſomme conſidérable
De tous les préſens que me font
Les gens qui viennent & qui vont,
Et je croyois en mariage
Te donner un vrai témoignage
De la flamme que j'ai pour toi,
Et ton cœur me manque de foi.
A ce diſcours la fille émue
Tient ſur le Grec toûjours la vue:
Elle ſe taît & d'un regard
Elle lui dit, qu'il vient trop tard.
Le garçon ſe plaint & ſoûpire,
Veux-tu, que je meure en martyre?
Ce dit-il, au moins à loiſir
Accorde-moi ce doux plaiſir
De te pouvoir dire ma peine:
Elle qui n'eſt pas inhumaine
Lui dit, mon cœur plein d'amitié
A pour tes feux tant de pitié,
Qu'il feroit des choſes plus grandes
Que celles que tu me demandes;
Mais on m'obſerve avec rigueur.
Cruelle, dit-il, ſi ton cœur
Avoit pour moi quelque tendreſſe,
Tu ferois ce dont je te preſſe,
Et la nuit peut facilement

Cacher les larcins d'un amant.
Comment le pourrai-je, dit-elle,
Moi qu'une fortune cruelle
Attache entr'eux inceſſamment?
Permets-moi, dit-il, ſeulement
De prendre le ſoin de l'affaire.
Quelque tems elle délibere,
Mais enfin elle ſe reſout
Pour ſon amant à vaincre tout,
Et le garçon lui fait comprendre
La maniere qu'il s'y faut prendre.
O Dieux! quelle ruſe & quel tour
Ne nous enſeigne point l'Amour!
Et voit-on des têtes ſi fines
Que ſes reſſorts & ſes machines
Ne prennent point à dépourvu
Par quelque effet qu'on n'a point vu?
Il faut ſurprendre ici deux ames
Savantes ſur le fait des femmes,
Et dans le métier qu'elles font
Qui les doivent connoître à fond.
La fille auſſi jeune que belle
N'avoit point d'autre lit pour elle
Que le lit qu'Aſtolfe en chemin
Partageoit avec le Romain,
Et quand le Roi tenoit ſujette
Ainſi la jeune Fiamette,

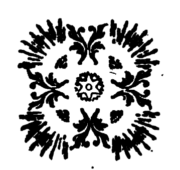
C'étoit que le Prince avoit peur
Qu'on n'attentât à son honneur ;
Car d'une volonté sincere
Il avoit promis à son pere,
Qu'il garderoit en sûreté
La fille dans sa chasteté ;
Et les sermens & les paroles
Chez les Rois ne sont point frivoles.
Le Grec qui songe au doux plaisir
De satisfaire son desir,
Ne peut trouver rien qui l'arrête
Pour parvenir à sa conquête.
Lors qu'il croit, que les deux amis
Profondément sont endormis,
Brulé du feu qui le transporte
Il vient doucement à la porte,
Il l'ouvre, & dans l'obscurité
Il se conduit à pas compté :
Il se soutient, & sur la terre
Il marche comme sur du verre :
Il porte un bras devant ses yeux,
Et de l'autre il sonde les lieux,
Tant qu'il vient à la couche heureuse
Où reposoit son amoureuse.
De vous dire qu'en ce moment
Le cœur de l'un & l'autre amant
Fut dans un état bien tranquille,

C'eſt ce qui ſeroit inutile:
Mais le garçon ne ſe rend pas,
Il leve adroitement les draps,
Par les pieds il paſſe la tête,
Il ſe gliſſe & point ne s'arrête
Que la belle fille & le Grec
Ne ſe trouvaſſent bec à bec.
Là, ſans en dire davantage,
Fut conſommé le mariage;
Et le garçon avant le jour
Tout enivré de ſon amour,
Le cœur content & plein de joie,
S'en alla par la même voie.
Quand le Soleil par ſes clartés
Eut banni les obſcurités
Pour redonner le jour au monde,
Le Roi levé dit à Joconde,
Cher ami, je trouve à propos
Que tu te donnes du repos.
Après tant & tant de merveilles
Je crois, qu'il faut que tu ſommeilles,
Et que le lit par ſa vertu
Remette ton cœur abattu.
A cette douce raillerie,
Uſant de même batterie,
Joconde répondit au Roi,
Autant que vous avez ſur moi

D'avantage dans la naiſſance,
Autant vous l'avez en vaillance,
Et peu de gens, ſans vous flatter,
Oſeroient vous le diſputer.
Mais ici ce qui fait ma peine
Eſt que votre promeſſe eſt vaine
Et que le cœur d'un ſi grand Roi
Manque de parole & de foi.
Croyez-vous avoir l'ame nette
De garder ainſi Fiamette?
Eſt-ce là cette chaſteté
Dont vous aviez tant proteſté
De vous rendre dépoſitaire
Quand vous la prîtes de ſon pere?
Au moins, Seigneur, je vous le dis,
C'eſt votre affaire & ſongez-y.
Le Roi d'une façon galante
Pouſſe cette guerre innocente:
Mais à force de repliquer
Son ame vient à ſe piquer,
Et pour la rendre ſatisfaite
Il a recours à Fiamette.
Voyant qu'Aſtolfe eſt en courroux,
La fille embraſſe ſes genoux
Et d'une façon ingénue
Lui dit la choſe toute nue.
Alors ſurpris d'étonnement

Ils ſe tûrent pour un moment,
Se regardans ſans ſe rien dire :
Mais enfin un éclat de rire
Les ayant pris, peu s'en fallut
Que le Roi même n'en mourut :
Après avoir avecque peine
Repris le vent de leur haleine
Et ſéché les larmes du ris,
Ces inſéparables amis
Se dirent ainſi l'un à l'autre :
Dieux ! qu'elle foibleſſe eſt la nôtre,
Et n'eſt-ce pas être bien fous
De croire qu'un ſexe pour nous,
Après une telle aventure,
Gardera ſa foi toute pure ?
Quand nous aurions cent fois plus d'yeux
Qu'on ne voit d'aſtres dans les Cieux,
Nous n'empêcherions pas nos femmes
D'avoir d'illégitimes flammes,
Et de prendre aſſez bien leur tems
Pour rendre leurs deſirs contens.
Après tant de preuves ſecrettes
Que du ſexe nous avons faites,
Si nous ne le connoiſſons pas,
Nous avons tort, & de ce pas
Sans nous amuſer davantage
A prolonger notre voyage,

Allons-nous rendre en nos maiſons,
Et par mille bonnes raiſons
Croyons, qu'entre toutes les belles
Nos femmes ſont des plus fidèles.
  Après avoir ainſi conclu,
Sur le champ il fut réſolu,
Pour rendre la choſe complette,
Que le Grec & la Fiamette,
En préſence de cent témoins,
En mariage ſeroient joints.
Et le Roi leur fit des largeſſes,
Qui les comblerent de richeſſes,
Dont ils lui dirent grand merci,
Et l'hiſtoire finit ainſi.



DISSERTATION SUR LA JOCONDE [1]:

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'ayez oui parler du goût bizarre [2] de cet Empereur, qui préféra les Écrits d'un je ne sai quel Poëte, aux Ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas, que tous les hommes ensemble, pendant près de vingt siecles, eussent éu le sens commun.

1. Les deux Traductions de la Joconde, qu'on vient de lire, parurent en 1663. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux Ouvrages, entre Mr. l'Abbé LE VAYER, & Mr. de St. GILLES. Moliere étoit leur ami commun : ils le prirent pour Juge ; mais il refusa de dire son sentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à St. Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du Sr. Bouillon. Mr. Despreaux, jeune alors, décida le différend par cette Dissertation en forme de Lettre, qu'il adressa à Mr. l'Abbé le Vayer. Il ne l'a jamais fait imprimer parmi ses autres Ouvrages, ne se faisant pas honneur d'avoir employé sa plume à défendre une pièce du caractère de la Joconde.

Ce Mr. de St. Gilles étoit un homme de la vieille Cour, d'un caractère singulier. C'est lui que Moliere a peint dans son *Misanthrope*, Acte 2. Sc. 4. sous le nom de TIMANTE.

C'est de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,

Le ſentiment de votre Ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur, avec laquelle il va, le Livre à la main, défendre [3] la *Joconde* de Mr. BOUILLON, il me ſemble voir *Marfiſe* dans l'ARIOSTE (puis qu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coutera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire, qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous êtes en diſpute, puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une Traduction ſéche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Mr. DE LA FONTAINE a pris à la vérité ſon ſujet d'Arioſte: mais en même-tems il s'eſt rendu maître de ſa matiere: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homere; Terence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire,

S v

Et ſans aucune affaire, eſt toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il aſſomme le monde.
Sans ceſſe il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien.
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et juſqûes au bon-jour, il dit tout à l'oreille.

§. On a déja critiqué le Commentateur ſur ce qu'il dit ici, que l'Abbé le Vayer & Mr. de Saint Gilles *prirent Moliere pour Juge* de leur différend. Voyez la Remarque ſur le Vers 52. de la X. Satire. DU MONTEIL.

2. *De cet Empereur.*] CALIGULA. Voyez SUÉTONE.

3. *La Joconde de Mr. Bouillon.*] Ses Poëſies furent imprimées à Paris, chez Guignard, en 1663.

on peut dire de Mr. Bouillon, que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné: Les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit, deviennent ſéches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penſer de ces deux Pièces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens, que non ſeulement la Nouvelle de Mr. de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premierement je ne vois pas, par quelle licence poëtique Arioſte a pu, dans un Poëme héroïque & ſérieux, mêler une Fable & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſai bien*, 4 dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination: & qu'il ne faut pas toujours les reſſerrer dans les bornes de la Raiſon étroite & rigoureuſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilège, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même corps mille eſpeces différentes, auſſi confuſes que les rêveries d'un malade; de mêler enſemble des choſes incompatibles; d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux.* Comme vous voyez, Monſieur, ce Poëte

4. *Dit un Poëte.*) Horace, Art. poët. v. 9. & ſuiv.
——— *Pictoribus atque Poëtis,* *Quidlibet audendi ſemper fuit aqua poteſtas* &c.

avoit fait le procès à Arioste, plus de mille ans avant qu'Arioste eut écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde & d'Astolphe? Les *Avantures de* BUSCON *& de* LAZARILLE, ont-elles quelque chose de plus extravagant? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! si à la descente d'Énée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'Histoire de Peau-d'Asne, ou les Contes de ma Mere-l'Oye? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Histoire de Joconde n'est gueres d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Histoire des Compagnons d'Ulysse changés en Pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu; le Bon-Sens ne doit plus avoir de Jurisdiction sur les Ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord, qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un Conte si bouffon. Vous diriez, que non seulement c'est une Histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble & très-héroïque qu'il va raconter; Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Astolfo Rè de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel Monaco il Regno;
Fù ne la giovinezza sua sì bello,
Che mai poch' altri giunsero à quel segno,
N' havria à fatica un tal fatto a pennello
Apelle, Zeusi, ò se v'è alcun più degno.

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plûtôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace:

Versibus exponi Tragicis rès Comica non vult.

Cependant il est certain, que ce précepte est fondé sur la pure Raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Histoire comique & absurde en termes graves & sérieux: 5 à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere, que vous fassiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un Auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la Raison & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue: *Il possedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, 6 ajoûte

5 *A moins que ce sérieux ne soit affecté* &c.) Pour n'en point chercher d'exemple ailleurs, tel est le sérieux du Lutrin.

6. *Ajoûte un ancien Rhéteur.*) Longin, Traité du Sublime, ch. 31.

un ancien Rhéteur, de plus absurde que cette pensée? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire, qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines Lettres de VOITURE, comme [7] celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjoûment de sa narration, & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses? C'est ce que Mr. de la Fontaine a observé dans sa Nouvelle; il a cru, que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles; par-tout il rit & il joue; & si le Lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées, & plus absurdes encore que la chose même; mais il s'en sauve en riant, & en se jouant du Lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius, & melius magnas plerumque secat res.

Ainsi, lorsque Joconde, par exemple, trouve sa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence, que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa Femme.

Ma, da l'amor, che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglier, li fù interdetto.

Voilà, sans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce

7. *Celle du Brochet*, &c.) Lettre 143. de Voiture.

haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raison, non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa Femme, son Valet, & soi-même; puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages & les plus modérés, ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès, pour des sujets fort légers; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi-bien fondée que la sienne? Étoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? Mr. de la Fontaine a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de-là: Il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux, d'un amour Romanesque & extravagant; cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement, comme un homme persuadé à fond de la vertu & de l'honnêteté de sa Femme. Ainsi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien par un sentiment d'honneur, comme suppose Mr. de la Fontaine, n'en rien témoigner; puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir dans l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est, qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrétement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Mr. de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos Comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa Femme avec le plus laid monstre de la Cour. Il n'est pas vraisemblable, que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit, que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur *l'Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le Saint Sacrement n'est-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de là? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une Hostie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légérement à un simple Gentilhomme, par un serment si exécrable? Avouons, que Mr. de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par

la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute héroïque, & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il le fait par ces vers :

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui, ce que [8] QUINTILIEN dit de DEMOSTHÈNE : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe :* qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtyle, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Réliquaire que Joconde reçut, en partant, de ſa femme ? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des Chevaux, de laquelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, e gito era à Corneto.

Si Mr. de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa Pièce, trouveroit-il grace auprès de ſes

8. *Quintilien dit de Demoſthène.*) Quintil. *Inſtit. Orat.* L. VI. c. 3.

Voyez auſſi Longin, Chap. 28. *du Sublime.*

ſes Cenſeurs? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il eut eu d'ailleurs? Mais certes, il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt, au goût de Terence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du Bon-Sens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur-tout en lui, c'eſt une certaine Naïveté de Langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette Naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les Écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particulierement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait Mr. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez-vous des exemples?

Marié depuis peu: content, je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eut dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjoue ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans:

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait Mr. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru, que la Dame
Une heure après eut rendu l'ame.
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces ſortes de beautés ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſai quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'eſt un je ne ſai quoi; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plait, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce ſeroit combattre des Fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce Valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune Maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain: ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce Valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour jouir de ſa maîtreſſe; parce que s'il laiſſe échapper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer: au lieu que dans la Nouvelle

de Mr. de la Fontaine, tout ce myſtere arrive chez un Hôte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce Valet logeant avec celle qu'il aime & étant avec elle tous les jours, vraiſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je répons, que ſi ce Valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par Mr. de la Fontaine & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire, ſi Mr. de la Fontaine nous l'avoit repréſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu, que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce Valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raiſon, dis-je, a pu ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, Mr. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoûtiens, qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis, qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé; puiſque cela s'enſuit delà néceſſairement. De même, lorſque dans la Nouvelle de Mr. de la Fontaine, la Fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas

accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'Anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis: il s'enſuit delà infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun riſque.

Qu'étoit-il donc beſoin, que Mr. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui eſt ſi cher dans une narration? On me dira peut-être que Mr. de, la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais, qui ne voit au contraire, que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce Pere vend ſa fille à beaux deniers comptans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible? Ajoûtez que dans la Nouvelle de Mr. de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompés bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune Innocente à qui ils ont donné, comme il dit:

La premiere Leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans Arioſte, c'eſt une Infame, qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſauroient regarder que comme une Abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vraiſemblable, vous a-t-on dit, que, quand Aſtolfe & Joconde prennent réſolution de courir enſemble le pays, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition; & il ſemble, qu'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis, que c'eſt tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence, qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Pays éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable: au lieu qu'il peut fort bien

tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſauroit plus voir ſa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que delà je veuille inférer, que Mr. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde: il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir, qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer, que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-même, ne puſſent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux: car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émût entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre Nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiecles. Mais que les graces & les charmes

de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confessons, que Mr. de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas, que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la Pièce de Mr. Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une Chanson du Pont-neuf, par les regles de la Poëtique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, & jamais style ne fut plus éloigné de celui de Mr. de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'Ouvrage de Mr. de la Fontaine pour un Ouvrage sans défaut, je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer: & où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi, que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un Ouvrage excellent:

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis (Hor. Art. poët.)

Il n'en est pas ainsi de Mr. Bouillon, c'est un Auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit; & bien qu'il bronche à chaque ligne, son Ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point, que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens; mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner seulement une page;

Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie,

Laissa l'Empire glorieux,
Pour se faire Réligieux:
Nâquit d'une forme si belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue Période? N'est-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être simple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. Mr. Bouillon l'a ajoûté de sa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'Empire glorieux.

Ne semble-t-il pas, que selon M. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman?* Ou bien il faut tomber d'accord, que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire Réligieux.

Cette maniere de parler est basse, & nullement Poëtique.

Nâquit *d'une forme si belle.*

Pourquoi *nâquit?* N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis, & le grand *Apelle.*

On peut bien dire qu'*Apelle* etoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette Épithete de *grand* tout simple, ne se donne jamais qu'à des Conquérans, & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un *grand* Orateur; mais il seroit ridicule de dire *le grand* Ciceron; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer sans Épithete, tandis qu'Apelle est *le grand Apelle?* Sans mentir, il est bien malheureux, que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi! *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville; & le Poëte n'a pas pu dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite, qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à savoir Joconde.

Étoit du Monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que donne
Le Royal éclat de son sang.

Ne diriez-vous pas, que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il

falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Royal éclat de son sang.*

Dans les Italiques *Provinces.*

Cette maniere de parler sent le Poëme Épique, où même elle ne seroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Élévoient au dessus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élévoient au dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son Corps.

De son Corps, est dit bassement, & pour rimer. Il falloit dire de sa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers?

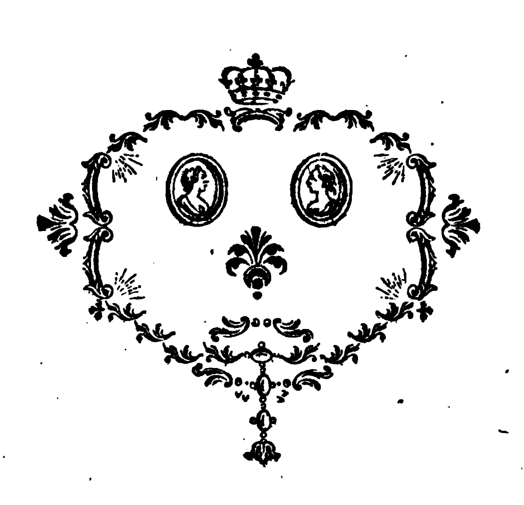
Sire, je crois que le Soleil
Ne voit rien qui vous soit pareil,
Si ce n'est mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au Monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil*, & de *sans pareil.* Il a dit là-bas, que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille; ici il dit, que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de là il conclud, que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que Mr. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce com-

pliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable, qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siecle: *J'ai un frere plus beau que vous.* Mr. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement, que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume.

Mais en voilà assez, & quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon, que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures bâillent? De ces erremens qu'Astolfe & Joconde suivent dans les Pays Flamans? suivre des erremens*, juste Ciel! quelle Langue est-ce là? Sans mentir, je suis honteux pour Mr. de la Fontaine, de voir qu'il ait pu être mis en parallèle avec un tel Auteur; mais je suis encore plus honteux pour votre Ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hazarder cent Pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-Critiques; de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur, que votre Ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la Pièce de Mr. Bouillon; je lui pardonne même

d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage ; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade, que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc, que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gayeté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Pistoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble, qu'il y a assez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin passer pour une Dissertation préméditée ? Que voulez-vous ? C'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent Pistoles de votre Ami. J'espere que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.



CHAPELAIN DECOIFFÉ, OU PARODIE * DE QUELQUES SCÈNES DU CID, † SUR CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

*Cette Parodie fut faite en 1664. tems auquel le Roi avoit commencé à donner des pensions aux Gens de Lettres. CHAPELAIN en eut une de trois mille livres, & CASSAIGNE une moins considérable. LA SERRE n'en pût point obtenir. Il est parlé de ces trois Auteurs en plusieurs endroits de ce Livre. La Scène est au Carrefour de la Rue Plâtriere, au retour de l'Académie Françoise, dont les Assemblées se tenoient alors chez Mr. le Chancelier SEGUIER, son Protecteur.

Mr. Despreaux n'étoit pas l'Auteur de cette Parodie. Voici ce qu'il m'en écrivit le 10. de Decembre 1701. „A l'égard du *Chapelain décoiffé,* c'est une Pièce où „je vous confesse que Mr. Racine & „moi avons eu quelque part, mais „nous n'y avons jamais travaillé „qu'à table, le verre à la main. Il „n'a pas été proprement fait *currente calamo,* mais *currente lagena;* „& nous n'en avons jamais écrit un „seul mot. Il n'étoit point comme „celui que vous m'avez envoyé, „qui a été vraisemblablement composé après coup, par des gens „qui avoient retenu quelques-unes „de nos pensées, mais qui y ont „mêlé des bassesses insupportables. „Je n'y ai reconnu de moi que ce „trait:

Mille & mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite & font connoître aſſez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils ſe trompent en vers comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux préſens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix, dont votre eſprit s'irrite:
La cabale l'a fait plûtôt que le mérite.
Vous choiſiſſant, peut-être on eût pu mieux choiſir:
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à ſon déſir;
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre.

»Et celui-ci:

En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

»Celui qui avoit le plus de part à »cette Piéce, c'étoit FURETIERE, »& c'eſt de lui qu'eſt:

O perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

»Voilà, Monſieur, toutes les lu- »mières que je vous puis donner »ſur cet Ouvrage, qui n'eſt ni de »moi, ni digne de moi . . . . .

Il ajoûte encore dans un Écrit trouvé après ſa mort, & duquel il eſt fait mention au commencement de l'édition qui parut à Paris, en 1713. „J'avoue pourtant, que dans „la Parodie des Vers du *Cid*, faite „ſur *la perruque de Chapelain*, qu'on „m'attribue encore, il y a quelques „traits qui nous échappèrent à Mr. „Racine & à moi, dans un repas que „nous fimes chez Furetiere, Auteur „du Dictionnaire; mais nous n'écri- „vimes jamais rien ni l'un ni l'autre. „De ſorte que c'eſt Furetiere qui eſt „proprement le vrai & l'unique Au- „teur de cette Parodie, comme il ne „s'en cachoit pas lui-même.

La plûpart des copies, tant manu- ſcrites qu'imprimées, qui ont paru, ſont différentes entr'elles. Ici l'on a ſuivi celle qui a été inſérée dans le *Ménagiana*, Tome I. page 146. de l'édition de 1715. en quatre volu- mes, par Mr. DE LA MONNOIE.

† *De quelques Scènes du Cid.*] Des quatre dernières Scènes du premier

Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi, quoi qu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célèbrez, je dirai que La Serre
Volume sur volume incessamment desserre;
Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert;
Et vous éprouverez, si mon amitié sert:
Ma Nièce même en vous peut rencontrer un Gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peût prétendre;
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province,
Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi:
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser nuit & jour un rouge just'au-corps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille:
Ne laisser de sa bourse échapper une maille,

Acte, & de la deuxième de l'Acte second.

VERS 18. *Depuis que mes Sonnets.*] Voyez la Remarque sur le Vers 25. du Discours au Roi.

VERS 20. *Volume sur volume incessamment desserre.*] Tiré de St. Amant, qui dans son *Poëte crotté* a dit:

Et même depuis peu La Serre,
Qui livre sur livre desserre.

VERS 21. *Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert.*] Ce grand Ministre avoit inspiré au Roi de don-

Sur-tout sers-leur d'exemple, & ressouviens-toi bien
De leur former un stile aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de Linière
Ils liront seulement ma Jeanne toute entière,
Là dans un long tissu d'amples narrations
Ils verront, comme il faut berner les Nations,
Duper d'un grave ton Gens de robe & d'armée,
Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir,
Un Auteur dans ton Livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puisse égaler un de mes cent Ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras de la Presse est le plus ferme appui.
Bilaine & de Sercy sans moi seroient des drilles.
Mon nom seul au Palais nourrit trente familles;
Les Marchands fermeroient leurs boutiques sans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
Cahiers dessus cahiers, volume sur volume,

ner des pensions aux Gens-de-Lettres, & Chapelain fut chargé d'en faire la liste.

VERS 34. *Endosser nuit & jour un rouge just'au-corps.*) Quand Chapelain étoit chez lui, il portoit toûjours un Just'au-corps rouge, en guise de robe de chambre.

§. L'Auteur de la *Parodie* fait ici allusion à ce que Chapelain avoit été Archer. Voyez le *Menagiana*, Tom. II. p. 78, 79. de l'Édit. de Paris 1715. DU MONTEIL.

VERS 39. —— *En dépit de Linière.*] Il avoit écrit contre le Poëme de *la Pucelle* de Chapelain.

Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté,
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtile on préfère,
Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi,
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa Préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flatteur, tu l'es & tu le fus;
Tu vois bien cependant, qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtiſan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon ſeul partiſan.

LA

VERS 63. *Si j'ai traduit Guſman.*] Chapelain avoit traduit de l'Eſpagnol le Roman de *Guſman d'Alfarache*, imprimé à Paris, en 1638.

LA SERRE.

Parlons-en mieux: le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'Ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve & prens ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma Muse a vû rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

CHAPELAIN.

O Dieux! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,

Si ce sale trophée avoit souillé ma main.
Adieu; fais lire au peuple, en dépit de Linière,
De tes fameux travaux l'histoire toute entière:
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rens-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rens la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *seul.*

O Rage! ô désespoir! ô Perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de Perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle pension fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte!
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
Services de vingt ans en un jour effacés!

Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crottée ou te laisser à terre?
La Serre, sois d'un Roi maintenant régalé,
Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sû rendre indigne.
Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'as servi de parade & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, & s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, & le mortel affront
Qui tombe sur mon chef, réjaillit sur son front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.

Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Mon diſciple, mon fils, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une inſulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins ſans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoûtenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un inſolent faire un bon gros Ouvrage,
C'eſt dedans l'encre ſeul qu'on lave un tel outrage:
Rime, ou creve. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? C'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

VERS 128. —— *Sans mon âge caduque.*] On diſoit autrefois *caduque*, tant au maſculin qu'au féminin. Le maſculin eſt *caduc*, *Age caduc*. Mais le Poëte faiſant ici parler Chapelain, Auteur ſuranné, a fort bien pû, conformément à l'ancien uſage, lui faire dire *âge caduque*. Richelet dans ſon Dictionnaire a fait *caduque* des deux genres; en quoi il s'eſt trompé.

VERS 132. *C'eſt dedans l'encre ſeul.*] Encre *ſeul*, pour *ſeule*, faute

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus:
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est. . . .

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le. . . .

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connois ton fatras.
Combats sur ma parole, & tu l'emporteras.
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher; barbouille, écris, rime & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *seul.*

Percé jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévûe aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,

exprès affectée en la personne de Chapelain.

VERS 139. *Plus enflé que Boyer.*] Le caractère des Vers de Boyer est marqué pages 35. & 36. de la petite Comédie de Boursaut, intitulée: *la Satire des Satires*, imprimée en 1669. CLAUDE BOYER, d'Alby, avoit été reçu à l'Académie Françoise, en 1667.

VERS 141. —— *Je connois ton fatras.*] *Le fatras dont tu es capable.* PIERRE LE FÉVRE, Curé de Merai, dans son Art de pleine Rhé-

D'un avare Écrivain chétif imitateur,
Je demeure ſtérile, & ma veine abattue
Inutilement ſue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je ſens de rudes combats!
Comme ma Penſion, mon honneur me tourmente,
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente.
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Réduit au triſte choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre;
Des deux côtés mon mal eſt infini.
O la peine cruelle!
Faut-il laiſſer un La Serre impuni?
Faut-il venger l'Auteur de la Pucelle?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flatteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,

torique, fait mention d'une Poëſie de ſon tems nommée *Fatras*, où un même Vers étoit ſouvent repeté.

VERS 160. *Ou d'aller à Bicêtre.*] Aller à Bicêtre, c'eſt aller à l'Hôpital, parce que le Chateau de Bicêtre, au deſſus de Gentilli, ſert d'Hôpital à renfermer les pauvres. Surquoi il eſt à obſerver, que Mr. *Ménage*, qui dans ſes Origines Françoiſes au mot *Bicêtre*, dit, qu'au rapport *d'André du Chêne*, ce Chateau

Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrart,
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence,
On ſait comme en Traités excelle ce Vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons La Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire;
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ſa toiſon!
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſûrée!
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.

étoit anciennement nommé *la grange aux Gueux*, a mal lû *la grange aux Gueux*, pour *la grange au Queux*, ce qui eſt bien différent.

VERS 175. *Il vaut mieux courir chez Conrart.*] Valentin Conrart, Secrétaire de l'Académie Françoiſe.

VERS 179. —— *Que Sapho la Pucelle.*] Mademoiſelle de Scuderi, ſurnommée Sapho.

Allons, ma main, du moins ſauvons l'argent:
Puiſqu'auſſi bien il faut perdre l'eſtime.

Oui, mon eſprit s'étoit déçu.
Autant que mon honneur, mon intérêt me preſſe,
Que je meure en rimant, ou meure de détreſſe,
J'aurai mon ſtile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aîle,
Puis qu'aujourd'hui La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

VERS 218. *Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.*] Alluſion au Poëme que CASSAIGNE a fait, intitulé: *Henri IV.* où ce Roi eſt introduit donnant des Inſtructions à Louis XIV. pour bien regner. Touchant ce Poëme & d'autres Ouvrages du même Au-

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu, que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de son tems? le sais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon stile je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux!

CASSAIGNE.

Parle, sans t'émouvoir:
Je suis jeune, il est vrai: mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henris Quatre.

teur, voyez *pag.* 259. & 260. du 3. volume du *Parallèle des Anciens & des Modernes*, où il est parlé de Cassaigne en des termes, qui en donnent une autre idée que ne fait ici la Parodie.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi,
En comptant tes Écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers, dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque Auteur;
Mais j'aurai trop de force, ayant aſſez de cœur.
Je veux venger mon Maître, & ta plume indomtable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît au diſcours que tu tiens
Souvent par tes Écrits ſe découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais ſorti de Claſſe,
Je diſois, Chapelain lui laiſſera ſa place.
Je ſai ta penſion, & ſuis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font ſans raiſon mettre rime ſur rime,
Étayer d'un Pédant l'agoniſante eſtime,
Et que voulant pour Singe un Écolier parfait,
Il ne ſe trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton audace & je plains ta jeuneſſe:
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe un vieux routier d'un combat inégal.

Trop peu de gain pour moi ſuivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compoſe ſans gloire:
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes Écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueuil s'accompagne:
Qui pele Chapelain craint de tondre Caſſaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

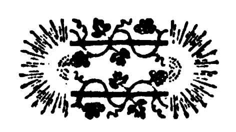
Es-tu ſi près d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'Écolier eſt un traître,
Qui ſouffre ſans cheveux la tête de ſon Maître.



LA MÉTAMORPHOSE DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMÈTE.

La plaisanterie que l'on va voir, est une suite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occasion de la Comète, qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr. HESSEIN, frere de l'illustre Madame de la SABLIERE.

On feignoit, que Chapelain ayant été décoiffé par La Serre, avoit laissé sa Perruque à calotte dans le Ruisseau, où La Serre l'avoit jettée.

Dans un Ruisseau bourbeux la Calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'apperçût, & du plus haut des airs,
Jettant sur les Railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte,
D'un sale Chiffonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la description de cette fameuse Perruque,

Qui de tous ses travaux la compagne fidelle,
A vû naître Gusman, & mourir la Pucelle;

Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Comète. *Je veux*, disoit ce Dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre, soient Poëtes,*

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des Auteurs de la Pièce, remarqua pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point: *C'est*, dit-il, *que les Comètes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribué l'Épigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque.
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de Perruque,
Que défroqué de Pension.



SONNET

Contenant l'Éloge de Mr. Despreaux,

PAR

Mr. DE NANTES*.

L'ILLUSTRE Despreaux a vû ſon jour fatal:
Il n'eſt plus au Tombeau qu'une cendre ſtérile,
Cet homme qui mêlant l'agréable à l'utile,
Étoit des Anciens l'Éleve & le Rival.

Il atteignit Horace, il paſſa Juvénal:
Il ſut, en s'égayant, s'égaler à Virgile:
Des leçons du Sublime obſervateur habile,
Il eût pu de Longin être l'Original.

Ses Vers charmoient la Cour, la Ville, la Province;
Choiſi pour nous tracer le regne de ſon Prince,
Que n'attendoit-on pas d'un art comme le ſien?

Quel Roi? quel Écrivain? quel ſujet pour l'Hiſtoire?
Ce Chef-d'Œuvre ébauché manque encore à ſa gloire:
Mais non, elle eſt parfaite: il eſt mort en Chrétien.

* §. On eût pu facilement ſe diſpenſer de mettre ici cette Pièce, & les deux ſuivantes: mais le Commentateur de Mr. Despreaux ayant jugé à propos d'inſérer la ſeconde, dans ſon Édition des Ouvrages de notre Poëte, on a cru, que l'équité demandoit, qu'on l'accompagnât des deux autres dans celle-ci. Voici l'hiſtoire de ces trois petites Pièces. Mr. de NANTES, Avocat de Vienne en Dauphiné, fit ce premier Sonnet pour marquer l'eſtime particulière, qu'il avoit pour Mr. Despreaux. Mais les Éloges qu'il lui donnoit,

SONNET

Contre la Satire sur l'Équivoque.

PAR LE MÊME.

L'Auteur parle à Mr. DESPREAUX.

Il eſt vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inſpire,
A ta bile cauſtique ajoûtant ſes noirceurs,
T'a dicté cette indigne & derniere Satire;
L'opprobre de ſon Pere, & l'horreur de ſes Sœurs.

Peut-on ſans ſommeiller achever de la lire,
Et t'y voir, aux dépens des trop benins Lecteurs,
Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire
L'Équivoque ſemant ſes maux & ſes erreurs?

On nous dit toutefois, que ſur les rives ſombres,
Arnauld ſe fait plaiſir d'en régaler les Ombres,
Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais, éloges ſuſpects! Arnauld la trouve belle
Par les traits qu'elle lance à la Société;
Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

déplurent à certaines gens. Les Jéſuites ne pûrent ſouffrir, qu'on louât la mort Chrétienne de l'Auteur de la Satire contre l'Équivoque. Pour les appaiſer, Mr. de Nantes, compoſa le ſecond Sonnet; & on croit, que le Commentateur de Mr. Despreaux l'a publié comme une eſpèce de correctif à cette Satire. Ce Sonnet mécontenta tout autant de perſonnes que le premier. Là-deſſus Mr. de Nantes fit les Vers qui ſuivent, & qui contiennent une raillerie très-fine & très-délicate. DU MONTEIL.

VERS

Sur les deux Sonnets précédens.

A Mr. L'ABBÉ ***.

PAR LE MÊME.

J'abjure mon double Sonnet:
Tant celui qui crie, ô merveille!
Que l'autre où le Lecteur sommeille;
Et je conviens, que j'ai mal fait.
Le plus sûr seroit de se taire.
Le moyen de ne pas mal faire,
Et de contenter tant de gens
Par ma Critique, ou mon encens?
Quand du Poëte Satirique
J'ai fait un Saint de Paradis,
Je m'y suis, sans doute, mal pris:
Je n'avois pas vû l'Œuvre inique,
Où des gens par nous respectés *
Sont cruellement maltraités.
Ces gens du Ciel gardent la porte:
Loin d'y placer en dépit d'eux
L'Auteur de cet Ouvrage affreux,
J'aurois dit, le Diable l'emporte.
Abbé, disons-le donc tous deux:
Et je crois, que la Compagnie,
Sans faire de cérémonie,
Ni demander d'autre examen,
Répondra de bon cœur: Amen.

* §. Les Jésuites. DU MONTEIL.

ODE
IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ,

EX GALLICA ODE *N. B. D.* IN LATINAM CONVERSA

AUCTORE

CAROLO ROLLIN,

REGIO ELOQUENT. PROFESS.

DOCTISSIMO ET CLARISSIMO

VIRO

NICOLAO B. D.

HENDECASYLLABI.

GALLICI decus arbiterque Pindi,
Codris ac Baviis timende Vates:
Per quem laude vigèns nova Vetustas
Contra murmura plebis imperitæ,
Et convicia ſtat calumniantum:
Munus accipe, te, BOLÆE, dignum:
Quod tu, ſis licet aure delicata
Judex difficilis, ſeveriorque,
Non tamen, reor, improbare poſſis.

Verſus ecce tuos tibi Latinis
Donatos numeris modisque mitto.
Noſtris credideram hoc opus Camœnis
Intractabile. Nubium meatus
Tecum tendere in arduos verebar,
Penniſque imparibus ſequax Hirundo
Poſt audacem Aquilam volare ſtridens
Inſuetum per iter. Sed adſtitere,
Quotquot Roma tulit bonos Poëtas,
Inſervire operi tuo, locumque
Verſus inter habere geſtientes
Vatis, vindice quo perenne ſervant
Illæſi decus inter inquieta
Allatrantum odia, irritoſque morſus.
Imprimis, tua cura, amorque Flaccus,
Flaccus, deliciæ tuæ, ſuperbis
Te cujus ſpoliis nitere, dudum
Grex crepat maleſanus invidorum:
Ardet dicere Principis triumphos,
Qualem tempora nec tulere priſca,
Qualem nec ſua venditavit ætas.
Terretur tamen inſolens locorum
Aſpris nominibus, rudesque contra
Luctatur fluvios diu: ſed omnes
Moras vincit amor tui, nec ullus
Te propter labor arduus videtur.
Perge ergo Veterum, BOLÆE, famam,

Et ſcripta, & decus, ut facis, tueri.
Junctis hoc precibus repoſcit a te
Quidquid eſt hominum eruditiorum,
Quidquid eſt hominum politiorum,
Et ſani ingenii, bonæque mentis.
Corvorum interea ſinas cohortem
Te contra crocitare garrulorum.
Quid poſſunt Aquilis nocere Corvi?

Carolus Rollin, Regius
Eloquentiæ Profeſſor.

Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ.
Μαθόντες δὲ, λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, Κόρακες ὢς,
Ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον. Pind. Od. 2. Olymp.

Natura Vatem ſola facit: labor
Si quos per artem promovet improbus,
Clamore ne quicquam procaci
Rauca crepant crocitantque corvi
Contra miniſtrum fulminis alitem.



ODE
IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ.

QUIS fonte ſacro dulciter ebrium
Repente doctus me furor abripit?
Fallorne? Caſtas en Sorores
Ante oculos mihi Pindus offert.
Huc vos, Camœnæ, dum Lyra parturit
Sonora cantus, ferte citæ pedem:
Adeſte, & arrectis modoſque
Auribus ac numeros notate.
Concuſſà pronis arboribus mihi
Jam ſylva plaudit. Vos, jubeo, graves
Silete Venti: LUDOVICUM
Aggredior celebrare verſu.
Audax volatu Pindarus arduo
Secare tractus ætheris invios,
Cœtusque vulgares peroſus,
Longe humiles fugiente penna
Terras relinquit. Tu, Lyra, tu potes,
Si fida juſſos reddideris ſonos,
Audita ſylvis montibusque,
Threïcios ſuperare cantus.

Proh! quanta moles ſurgit in æthera!
Phœbusne murorum inclytus artifex,
Comesque Neptunus laboris,
Rupibus impoſuere celſis
Turres ſuperbas? hinc Sabis, hinc Moſa
Fluctus amicos conſociare amant:
Hoſtique inacceſſas profundo
Gurgite, præcipitique foſſa
Tuentur arces. Ærea deſuper
Centum e tremendis culminibus tonant
Tormenta, ferratasque torquent
Ignivomo procul ore mortes.
Hinc inde Miles cedere neſcius,
Ipſi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aëria jaculator audax
Ab arce flammas, & crepitantia
Subjectum in hoſtem fulmina decutit.
Quin & doloſis terra celans
Undique viſceribus paratos
Erumpere ignes, ut propius ſubis,
Infida rupto nempe ſinu, vomit
Repente Vulcanum latentem, &
Sulphureum reſerat ſepulchrum.
NAMURCA, turres ante tuas ferox
Hæreret olim Græcia plus décem

Lustris, & incassum suorum
Funera mille Ducum videret.
At quis catervas innumerabiles
Inter tumultus horrisonos trahens,
Quis ille Bellator propinquat:
Aggeribusque tuis ruinam
Minatur audax fulminea manu?
Quos dat fragores! Jupiter ipse adest,
Aut qui triumphatis superba
MONTIBUS imposuit trophæa.
Agnosco frontem, lumina, regios
Vultus honores: omnia LUDOVIX.
Jam cerno pallentem sub ipsis
Nassavium trepidare castris.
Frustra Batavus jam docili jugum
Cervice portans, & Leo Belgicus,
Olimque Germanæ feroces,
Nunc humiles Aquilæ, Britannis
Servire Pardis accelerant. Pavor,
Quem sparsit ipso nomine LUDOVIX,
Terrore concussos recenti,
Cogit in auxilium remotas
Vocare gentes. Hos Tagus aurifer
Mittit perustos solibus: hi domos
Linquunt pruinosas, pigroque
Finitimas Boreæ paludes.
Repente sed quæ vis fera turgidos

Irritat amnes? Arva Decembribus
Mirantur exſangues Gemelli
Undique diluviis natare.
Ante ora ſævis prædam Aquilonibus
Perire meſſem ſtrata gemit Ceres,
Urniſque nimboſis furentum
Merſa Hyadum ſua regna plorat.
Laxate veſtris fræna furoribus,
Imbresque, Ventique, & Populi, & Duces:
Armate, nos contra, pruinas;
Colligite innumeras cohortes:
NAMURCA verſis aggeribus tamen
In pulverem ibit; ſcilicet hac manu
Arces tremendas fulminante,
Oppida qua cecidere centum;
Qua, terror ingens, Cameracum ruit,
Pendensque celſa rupe Veſontio,
Limburgus, Hiſpanoque faſtu
Ganda tumens, Ypra, Dola, Montes.
Non falſa Vates auguror. En tremit
Concuſſa moles: jamque ſub ictibus
Muri laborantes fatiſcunt,
Præcipitemque trahunt ruinam.
Mars rupe ab alta ferreus imminens,
Fragore vaſto mortiferos procul
Eructat ignes; fœta flammis

Machina ſulphureis repente
Sublata in auras, fulminis intimos
Quærit receſſus: mox ſtrepitu gravi
Videtur infernas relabens
Velle ſibi reſerare ſedes.
Huc, ô NAMURCÆ rebus in ultimis
Spes ſola, linguis egregii Duces.
Adeſte, Naſſavique prudens,
Tuque ferox Bavare: hinc licebit.
Impune tutos poſt vada fluminis
Cuncta intueri. Terribiles minas
Murorum, & anfractus malignos,
Difficileſque aditus locorum
Spectate: ut aſpris rupibus impiger
Reptando miles nititur; ut grave
Cœnum inter ac flammas, laborem
Dux operis LODOICUS urget.
Inter procellas turbinis ignei,
Criſtam eminentem vertice Regio
Spectate, ſidus Gallo amicum,
Hoſtibus at pariter timendum.
Ut lucet, illuc ſcilicet omnibus,
Victoria alis advolat, aureos
Currus triumphaleſque lauros
Approperans, ſequiturque paſſu
Victorem anhelo. Quin agite, inclyti
Heroës, oræ maxima Belgicæ

Tutela: vos huc, tempus urget,
Omnibus huc properate turmis.
En totus in vos lumina contulit
Arrectus Orbis. Nunc animis opus.
Jam cerno latis ad Mehennam
Signa procul volitare campis.
Miratur amnis pauper aquæ suis
Tot ire ripis agmina militum.
Ite ergo. Quid! tranare segnes
Exiguum trepidatis amnem?
Haud Gallus obstat: littoribus procul
Ultro reduxit castra: patens iter
Vobis relinquit. Quid moratur
Tot peditumque equitumque turmas?
Vultusne Galli ferreus aspici
Repente sistit? Quo validi Duces
Fugere, dementes ruinas,
Gallico & Imperio minati
Crudele funus? qui ruere omnia
Ferro parabant, & Tamesis procul
Ab usque ripis atque Dravi,
Sequanicos superare fluctus.
Terror NAMURCÆ mœnibus interim
Augetur: arcis jam petit ultimæ
Hispanus extremos recessus:
Protinus hunc medios per ignes,

Per tela Gallus persequitur ferox;
Interque rupes atque cadavera,
Armorum & ingentes acervos,
Latum iter ense aperit cruento.
Actum est: ab alto triste sonans dedit
Fatale signum buccina: supplices
En cerno dextras, flamma cessat,
Urbsque patet reserata portis.
Nunc, nunc feroces ponite spiritus,
Infensa Gallis agmina: nuncium
Ferte hunc superbi fœderatis
Urbibus, ante oculos NAMURCAM
Perisse vestros. Ast ego, quem choros
Phœbus Poëtarum inter amabiles
Primis receptum sponte ab annis,
Numinis interiore lapsu,
Suaque præsens mente animat, Deo
Afflante plenus, per juga nobili
Calcata Flacco, perque saltus
Pierios animosus ibo:
Quin &, senectus immineat licet,
Crudis juventæ viribus integer,
Tentabo inaccessos profanis
Altior invidia recessus.



NAMURCUM EXPUGNATUM.

ODE

EX GALLICA N*. B*.

AUCTORE LENGLETIO,

REGIO ELOQUENTIÆ PROFESS.

Quis me insolenter concutit ebrium
De fonte potus Castalio furor?
Phœbumne, Pimplæasque cerno
Linquere Pieriam Sorores?
Adeste Divæ. Jam mihi vertice
Querceta moto plaudere gestiunt
MAGNUM triumphantem canenti,
Nec placidis strepit aura silvis.
Tranare ventos par Jovis aliti
Exit procellis Pindarus altior;
Visusque mortales, & alis
Vile solum fugit explicatis.
Tu me canentem si poteris, Lyra,
Æquare plectro non imitabili;
Nil tecum olorinos recusem
Vincere, Threïciosque cantus.
Muri stupendam quis Deus extulit
Molem minacis, quam procul intuor
Surgentem, & insano labore

Rupibus impoſitam tremendis?
Hinc vorticoſis gurgitibus fremens
Defendit arces aërias Moſa;
Et Sabis illinc tortuoſis
Flexibus irrequietus ambit.
Tormenta ab altis culminibus tonant
Ahena centum. Mulciber impotens
Glandeſque flammatas, & atram
Fulmineo vomit ore mortem.
Delecta ſummis turribus inſidet
Enſes coruſcans mille virum manus,
Dextraque fatales rubente
Deſuper ejaculatur ignes.
Tellus doloſas peſtifero ſinu
Flammas recondit: ſulphura fomite
Incenſa ſuppoſto laborant
Rumpere cum ſonitu gementes
Subtus cavernas. Saxa volant ſolo
Ejecta ab imo, cumque ſuis viros,
Fumi redundantis per umbram,
Armaque mixta rotant ruinis.
Non hæc furenti mœnia Ulyſſeo
Quondam, ſuperbo non Agamemnoni
Bello decennali paterent
Militibus quatefacta Graiis.
Quis ille contra terrifico tamen
Fragore tendit? Jupiter impiam

Rurſuſne bellator Gigantum
Igne parat ſobolem caduco
Delere: campis an grave Belgicis
Ferrum retractat Marte ferox novo,
Qui nuper horrendo tumultu
MONTIBUS intonuit ſubactis:
Agnoſco mixtum frontis honoribus
Regalis inſtar grande ſupercili,
Quo celſa Bruxellæ tremiſcunt
Mœnia, Naſſaviusque pallet
Regnator Aulæ perfidus Anglicæ:
Servire cui nunc ambitioſior
Hollandus ardet; cui ſuorum
Belga acuit rabiem Leonum
Nequicquam: ab Iſtro cui venit ultimo
Germanus audax ultro Aquilas truces
Miſcere cum ſignis Batavum
Et dominis ſociare Pardis.
Atque impiati fœderis artifex,
Nunc ille caſſus multiplicis doli,
Ad bella gentes indecente
Sollicitat pretio redemtas,
Et dives auro quas liquido Tagus
Sub æſtuoſo proluit æthere;
Et quas procelloſus Riphæis
Exagitat Boreas pruinis.
Sed cur maliginis, ſidere non ſuo,

Messes December verberat imbribus?
Cur Sabis insuetum refusa
Sternit agros violentus unda?
Luctu refugit, seque per avios
Mœstam recessus proripuit Ceres:
Dum ruris immites honorem
Versa Hyades populantur urna.
Sævite nimbi; tollite sibila
Tempestuosis flaminibus Noti,
Caurique; Reges, fœderato
Undique ferte metum duello.
Ibit Namurci mœnia LUDOVIX
Per densa nimbis & nive nubila,
Cauros per obstantes, Notosque
Vertere, perque metum ferentes
Regum catervas. Jamque sub intimis
Concussa nutant ardua sedibus
Vallique, tectorumque; & alti
Aggeris omne latus fatiscit.
Libratus igni sulphureo globus
Longum liquenti signat iter polo;
Noctemque mox præceps relabens
Sub pedibus Stygiam recludit.
Huc signa tempus vertere, Nassavi:
Inferre turmas huc, Bavare, ocius
Hortatur in Martis labore
Usque tibi decus expetitum.

Hic vos periclo quippe manet levi
Captando magni gloria nominis:
Impune post ripam licebit
Fluminis oppositi quietis
Spectare Francum saxa per invia
Nitentem in auras, nec bene lubricos
Gressus regentem dissipati
Fragmina per resupina montis:
Spectare MAGNUM stagna paludibus
Infusa pigris milite cum suo
Tranantem, & audentem catervas
Ducere fatiferos per ignes:
Insignis olli ut vertice regio
Dat crista lucem terribilem hosticis
Longe maniplis! Hoc recentes
Sidere Francigenum triumphos
Bigis in aureis Gloria promovet:
Hoc illa pulcræ præmia laureæ,
Plenisque honorum LODOICO
Deproperat manibus coronas.
Huc ergo Iberis ultima gentibus
Spes, & Namurco præsidium Duces
Unum supremis in periclis:
Eia, moras removete segnes.
Audimur: æris jam tuba Martium,
Ripa Mehennæ prætrepidi super,
Dedit sonorem, prælioque

Protinus expediunt cruento.
Veſtræ cohortes tela micantia,
Et ora in hoſtem verſa ferociter:
Quæ vos repentini retardat
Viſa tamen facies pericli:
Spectator omnes huc oculos diu
Intendit Orbis: quid facilem vado
Languente tam florens juventus
Audeat exſuperare rivum.
Audetis? an vos terrificat minans
Ferale ripa Francus ab altera?
En ſponte Lucemburgus æquum
Milite dat ſpatium reducto.
Et ſtatis: acres nunc ubi pectore
Virtus ſub alto quæ ſtimulos modo
Addebat, Hiſpaniſque prædam
Arva dabat Pariſina turmis?
At, dum ſedentes arma laceſſitis,
Totas Namurco Gallicus imprimit
Mavors cohortes, & propinquis
Excidiis metuendus inſtat.
Plebs feſſa muſſant intus, & ultimo
Se dux receſſu jam male protegit,
Mileſque; nec Francum ruentem
Ulla queunt prohibere tela,
Quin igne, ferroque horridus arietet
Portas ſub ipſas: perque cadavera

Con-

Confusa cum tetris cruore
Ensibus, & galeis cadentum
Summas in arces protinus emicet;
Ni sueta pacem signa, sub erutas
Moles patescentis ruinæ,
Supplicibus, veniamque poscant.
Nunc ite, Reges, quos agit improbus
Livor furentes, ite per oppida, &
Haud læta vestris hæc referte,
Polliciti meliora dudum.
Turres Namurci, nec Bavaro procul,
Nec longe Ibero stantibus, & suis
Spectante cum turmis Batavo,
Imperium subiisse MAGNI.



IN EXPUGNATIONEM NAMURCI ODE

EX GALLICA V. C. N. B. D.

AUCTORE J. B. DE SAINT REMI.

Quis mentem furor impotens
Æstu Castalio perculit ebriam?
Fallor? num subito adstitit
De monte Aonio Pieridum chorus?
Aspirate, Aganippides.
Cantu non-solito quem Lyra parturit
Rupesque & sylüæ assonant:
Ferte aurem ad numeros. Vos Zephyri leves
Compresso fremitu procul
Audite attoniti. BORBONIDEN cano.
Magnos dum celebrat Duces
Immortale sonans Pindarus, altior
Fertur nubibus arduis,
Ventosque exsuperans, aut Aquilæ impetum,
Pennis per liquidum æthera
Vulgares oculos præpetibus fugit.
At si me, docilis Lyra,
Audentem sequeris quo furor abripit,
Nil tantum Rhodope audiit,
Saltusque, & gelidæ litora Thraciæ,

Quod tu non ſuperes, prius
Inconceſſa aliis, carmina dividens.
An fatis iterum exſules
Neptunus Lycio junctus Apollini
Arcem hanc rupe ſub aſpera
Struxere artifici terribilem manu?
Illam gurgite turbido
Concordes ſubeunt & Sabis, & Moſa,
Fatalemque aditum vetant:
Prærupto è ſcopulo mille tonantia
Tormenta, & ſegetem igneam,
Ardentesque globos, atque necem vomunt.
At qui mœnibus arduis
Stant lecti juvenes horrificant diem
Funeſtis procul ignibus:
Muri fulminea grandine perſonant:
Flammam terra tegit ſinu
Infido, latebras indocilem pati,
Quæ victrix fremitu horrido
Immanes referans undique vortices,
Infandum! miſeros rapit,
Et raptos tumulo condit in igneo.
Necquicquam impeteret tuos
Namurcum ſcopulos Græcia ſolibus
Centum: cerneret irrito
Undantes fluvios ſanguine militum.
At quis tam ſubito tamen

Se bellator agens agmina promovet
Fatale exitium parans?
Quis circum ſtrepitus, quis rutilat nitor?
Lapſus Jupiter æthere
Rurſum immane fremens, vel LODOIX tonat.
Ipſe eſt, teque minax petit;
Dignus Rege decor toto habitu micat.
Triſtem Naſſavius tibi
Non vano augurio perniciem timet;
Nil ſpes erigit anxias
Denſum agmen Batavi jam docilis jugo:
Incaſſum Leo Belgicus,
Et Romanæ Aquilæ præſidium ſimul
Junctis viribus afferunt,
Pardorum faciles imperium pati.
Tanto ſollicitus metu
Ad bellum populos undique concitat.
Gentes indomitæ advolant;
Illinc aurifero qua Tagus alveo
Agros Heſperia rigat:
Hinc & perpetuis qua nivibus rigent
Campi, qua mare Balticum
Horrentem glacie Norvagiam ferit.
At cur diluvium parant
Amnes ſub Geminis ſidere torrido?
Hibernis procul imbribus
Campique, & ſegetes frugiferæ natant.

Desperata fugit Ceres,
Messes conspiciens prædam Aquilonibus
Factas; spectat Atlantides
Tempestate graves tempore non suo,
Immensoque sub æquore
Mersas agricolæ divitias gemit.
Iram promite lugubrem
Et sævite Procellæ, & Populi, & Duces:
Æther horreat imbribus,
Tellus sanguineis militibus fremat.
Vobis vana minantibus
Namurcum valido fulmine corruet
Illo, quod dominam Lisæ
Gandavum, atque Dolam stravit, & Insulas,
Trajectumque Mosæ arbitram,
Ypras, Audomarum, & tecta Vesontii,
Montes, & Cameracium,
Turresque innumeras, vallaque Teutonum.
Stragem non dubiam auguror.
Densis ecce vides quassa tonitribus
Munimenta fatiscere:
Mavors flammiferis vorticibus furit,
Et circum pluit ignibus,
Spargens horrifico funera murmure.
Bombæ cum fremitu volant,
Clarescuntque polo fulminis æmulæ;
Tum diro impetu decidunt,

Quo credas retegi tartareum specus.
Ingens præsidium arcibus
Nassavi, armiferæ Duxque Bavariæ
Huc huc ferte citi pedem,
Tutis en propius conspicere omnia
Torrente opposito licet.
Horrendos juvenes cernite, rupibus
Nitentes rigida manu,
In tantis LODOICUM aspicite ignibus,
Ut promptus volat undique,
Et cunctos animis impavidis replet.
Qua bellum furit acrius,
Cristam Borbonidæ cernite candidam,
Quæ circum volitat caput
Et densorum oculos provocat hostium.
Huic Victoria sideri
Fixa est imperium prompta capessere;
Et Mavors comes additus
Offert conspicua non sine gloria
Palmam sanguine sordidam,
Atque ardens celeri subsequitur pede.
Diræ fulmina Iberiæ
Maturate gradum, magnanimi duces,
Sic est. Ripa Mehaniæ
Jam passim tegitur dira frementibus
Turmis: æthere ventilat
Torvarum aura furens signa cohortium:

Numquam litore territo
Tam multos equitumque & peditum globos
Conſpexit. Sed enim mora
Quæ lentos retinet? vos tacito undique
Orbis lumine reſpicit.
Quis ripam timor eſt oppoſitam ſequi?
Late circum aditus patent;
Fatalique retro litore militem
Dimovit MOMORANCIUS.
Quid ſtatis? facies territat hoſtium
Haud pridem impavidos duces,
Lauro quam Tameſis turbidus obtulit
Indigna male turgidos,
Et qui ſuppoſitum ſervitio Dravum
Linquentes, ruere omnia,
Et regnum in cineres vertere deſtinant.
Hæc inter violentior
Namurci in ſcopulis incubuit metus,
Extremamque moram objicit
Defenſor, latebris conditus ultimis;
Illum vividior premit
Gallus, circumagens & gladium & faces,
Et congeſta cadavera
Calcans, & galeas, ſparſaque rudera,
Victor per crepitantia
Tormenta enſe ſibi latum iter explicat.
Auditis? cava buccina

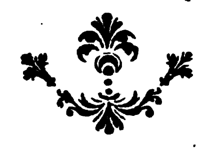
Fatali ſonitu litora percutit.
Actum eſt. Jam poſuit furor,
Jam Gallo patet arx pervia militi.
Spem nunc abjicite improbam,
Et faſtus nimios ponite, Galliæ.
Hoſtes, non tumidi amplius;
Et junctis populis fœdere perfido
Urbis triſtia perditæ
Teſtes, voce humili, dicite nuncia.
Majores ego ſpiritus
Geſtans, ſub pedibus degenerem metum
Projeci, & ſola deſerens
Ad cœlum rapior plenus Apolline;
Indoctisque reconditos
Fontes Æmoniæ viſere geſtiens,
Magnum, crudus adhuc ſenex,
Flaccum pone ſequar per nemora invia,
Monteſque, & ſacra ſegnibus
Hac ignota tenus luſtra PERALTIIS.



CLAUDII FRAGUERII AD FABULLUM VETERUM CONTEMPTOREM, HENDECASYLLABI.

Vovi Dîs superis tuas, FABULLE,
Quod sunt illepidæ atque inelegantes,
Sacris ignibus ustulare chartas
Ni te flagitii tui puderet.
Quare, si sapias, refige dictum.
Omittas Veteres calumniari;
Lauda Virgiliumque, Tulliumque.
Lauda, delicias meas, Catullum.
Noli respuere Atticos lepores.
Homerus tibi sit bonus Poëta,
Sit Plato sapiens, venustus idem
Spargat mille sales. Anacreonque
Dicatur pater elegantiarum.
Id si feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modo comminabar, ignes,
Nec ultra Superis ero obligatus.
Res est ardua. Quis negat? sed isto
Vitabis pretio ustulationem.
Verum ne videar nimis severus,
Namque gens facilis sumus Poëtæ,

Concedo veniam tibi libenter,
Excuſes modo putidum libellum
Iſtum, cui meritos paramus ignes.
Dic, te non animo malo invidoque
Te tam difficili implicaſſe bello,
Sed feciſſe mala iſta, neſcientem
Quod crimen faceres, & ut volares
Vivus inſtabilis per ora vulgi.
Dic, te non ſatis eſſe literatum,
Ut Græcos legere, & notare poſſis
Quis puris lepor inſit in Poëtis,
Quæ vis grandibus inſit in Poëtis.
Id ſi feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modo comminabar, ignes;
Nec ultra Superis ero obligatus.
  Fateri pudet, inquies. Bonum ſit.
Factum non pudet, & pudet fateri.
Da librum propere, puer. Venite
Sæcli quisquiliæ, venite in ignem,
Ut vovi Superis, inuſta labes
Noſtro ne maneat perennis ævo.



EJUSDEM AD FABULLUM FASTIDIOSUM CRITICUM, IAMBUS.

FABULLE noſter, delicatus es nimis.
Tibi videtur eſſe rus merum Plato.
Iliadem Homeri carmen è trivio æſtimas.
Etiam in Marone nauſeare diceris.
Tibi Catullus ille non habet ſalem.
Solos Cotinos & Capellanos legis.
FABULLE noſter, delicatus es nimis.

EJUSDEM AD PERALTUM EPIGRAMMA.

E GALLICO V. C. N. B. D.

AIn', PERALTE, me gravi eripuit malo
Tuus iſte Frater nobilis veneficus,
Fuiſſe Medicum nempe quem narras meum?
Omitte. Nam quod vivo ſat refelleris.

EJUSDEM
AD EUMDEM.

Si quod ridicule, PERALTE, narras,
Frater iſte tuus mihi fuiſſet
Ægroto medicus; tibi liceret
Tuto Virgiliosque, Tulliosque,
Tuto Mæonidemque, Pindarumque,
Dictis figere contumelioſis.
Vel noſtrum impeteres caput, ſilerem.

CL. FRAGUERIUS
V. N. NIC. REMUNDO,
PARLAMENTI CONSILIARIO. S.

Adhortatus es me ſæpius, V. I. ut amicum noſtrum è gravi morbo recreatum Latino carmine compellarem. Quod item a me meus in illum amor flagitabat. Feci igitur ut potui, ne deſiderio tuo, ne voluntati meæ deeſſem, & hoc qualecumque carminis eſt ante pauculos dies effudi potius quam limavi. Fugio enim laborem, eum præſertim, qui in locandis componendisque verbis ut teſſerulis poſitus eſt. Adde, quod non ignoras, me longe alio ſtudiorum genere horrido illo atque inculto detineri. Sed nihil ad rem. Verſuum enim ſi mali ſunt ſtulta excuſatio eſt. Atque hoc totum tolline an relinqui debeat judicium tuum eſto. Mihi perinde eſt, dummodo vobis perſuaſum ſit, nihil eſſe quod veſtri cauſa non ſim facturus, qui verſus fecerim. Vale.

IV. Kal. Feb. CIↃ.IↃCCI.

AD

V. C. N. BOLÆUM

è gravi morbo recreatum.

Sola ſuburbani ruris te detinet umbra
Aſſidue, ſacrumque nemus fonteſque morantur
Laxantem curas, & carmina docta canentem,
Non ſecus ac vitreas Permeſſi Phœbus ad undas
Errat, & attentos cantu demulcet Olores.

Dicite, quis Vatis veſtri Deus otia rupit
Aonides, morboque virum violavit acerbo?
Invidia erectis frontem vallata colubris.
Senſit enim pulcro Vatem indulgere labori,
Dum toties laudata refingit carmina lima
Impiger, & libro diverſa recolligit uno,
Unde per ora virum magna cum laude feratur.
Senſit opus prodire novum, quod livida fruſtra
Mordeat; & meminit Muſis irriſa, quod hujus
Nuper ubi extremis operum defigere dentem
Quæreret, offendit ſolido, & rabioſa receſſit.

His ſuper infrendens, mediis è faucibus Orci
Tartaream excivit Febrem, quam lurida flamma,
Lurida flamma, nigriſque agitant inſomnia monſtris;
Si poſſet duro famam prævertere leto.

Illa tibi accenſas igni depaſta medullas,
Quam prope te eripuit nobis, divine Poëta,

Tecum Artes ipsasque involvens funere Musas
Impia, quas lacrimas, quæ non suspiria movit!
Ipsa etiam in tenebris, & amictu noctis opacæ,
(Horresco referens) Orci longæva sacerdos
Mors aderat, dirasque manus falcemque parabat:
Nequicquam: neque enim tanto in discrimine vitæ
Deserit illustres Phœbi tutela Poëtas.

Ille quidem pura juvenis descendit ab æthra,
Nube vehens, habilique coma conspectus & auro,
Et laurum & citharam læva complexus eburnam.
Isque ubi vicina Mortem respexit in umbra:
Non hic ulla tuis devota est victima sacris
Aspera Mors, nec te nostro sine numine, Divum
Fata sinunt sanctos Erebo mactare Poëtas.
Nam quia supremo vitas ex æthere ducunt
Nascentes, vivaque animati pectora flamma
Divinum accipiunt ipso de fonte furorem;
Idcirco nostrum est arctis exsolvere nodis
Puram animam, & castis illimem reddere lucis.
Ille igitur, fati legem quandoque subibit,
Non cadet obscœnæ pulsatus verbere falcis:
Ipse adero, solvamque manu mortalia vincla,
Ipse legam magnæ cœlestia semina mentis.

Me duce tunc, Erebo procul, & trans rauca fluenta,
Ibit in Elysium, qua mollibus humida rivis
Arva tenent umbræ, & spatiis felicibus errant,

Umbræ nobilium Vatum, quos Græcia magnis
Dives terra viris, quos Itala terra creavit:
Ascræusque Senex, & Divum interpres Homerus,
Pindarus, Ausoniæque decus Maro; quique dicaci
Perversos hominum distringunt carmine mores;
Quique theatrali suram vinxere cothurno;
Clari omnes, tortaque umbrati tempora lauro;
Queis ultro comitem se se Racinius addit
Laude recens, primo veterum neque cedit honori.

Atque illi æternæ positi sub tegmine palmæ,
(Sive lyra carmen, sola seu voce ciebunt
Dum lyra vicinis pendebit plurima ramis)
Assurgent venienti, & prima in sede reponent
Lumen Castaliæ defensoremque coronæ.

Tum si quis pro laude virum quos ultima mundi
Sæcla ferunt, vel quos jampridem exacta tulere,
Diversas partes, contrariaque arma secutus,
Claruit ingenio pollens & divite vena,
Mortalis dum vita fuit, dum jurgia fervent;
Illius arbitrio componet nobile bellum,
Atque aget æternam tanto sub judice pacem.
Si quis erit tamen interea qui lædat Homerum,
Aut alios quorum nostro sub numine fama est,
Illum silva teget longis horrenda cupressis,
Cum strigibus corvisque, & raucisono comitatu
Obscœnarum avium, & sola sub nocte volantum,

Dî melius. Nunc vive animo gratissime nostro,
Vive diu Vates, doctisque laboribus insta.
Olim erit ut claræ distinguas murmure famæ
Sæclum istud, neque, tot posthac labentibus annis,
Ulla tuæ veniet sese quæ conferat ætas.

Hæc ait, increpuitque lyra; quo protinus omnes
Attonitæ pestes, & mors invita refugit.
Ipse polum redit exsultans, atque æthere toto
Aurea purpurea collucet semita flamma.

FIN DU TOME II.



R.J. Hurst
27.1.1983



